

#### **4. 1. - LE PHENOMENE HUMAIN**

##### **I – La nature humaine**

##### **4. 1. 2.**

*On connaît peut-être ce roman de Vercors Les animaux dénaturés (1952<sup>1</sup>). Cela commence par le meurtre d'un étrange nourrisson, né d'un homme et d'une femelle "tropis" - une espèce nouvellement découverte en Nouvelle-Guinée dont les individus parlent, fabriquent des outils et savent faire du feu mais dont on ne sait si l'on peut vraiment les compter parmi les hommes. Car qu'est-ce qu'un homme ? Comment marquer précisément la distinction entre lui et d'autres animaux anthropoïdes ? Peut-on manger les tropis ? Peut-on les faire travailler en usine à l'instar de bêtes de somme ? Au fil du roman, on découvre que personne ne sait ce qu'est l'homme et que ce qui le définit finalement le mieux n'est pas une nature mais un type d'existence.*

*Dès qu'il réfléchit sur lui-même, l'homme répugne à s'enfermer dans une nature et s'insurge contre toutes les définitions... qui n'ont en fait jamais été données de lui ! Car de la littérature consacrée à l'homme ressort une évidence : l'impossibilité de lui assigner une nature définie, circonscrivant par avance ses possibilités. Cela, en général, s'établit à travers toute une série de thèmes inlassables, inépuisables - dans son ouvrage La situation de l'homme dans le monde (1928<sup>2</sup>), Max Scheler n'en oublie pratiquement aucun - qui tous reviennent à souligner la singularité que confère à l'homme dans l'ordre naturel le fait d'être libre et raisonnable.*

*Cette attitude très générale, qui se mit en place très tôt dans l'histoire de la philosophie et qui représente certainement l'un des lieux communs les plus durables de la civilisation occidentale, cette attitude n'est pas propre à un point de vue particulier - notamment religieux ou humaniste. Il en existe plutôt des variantes. Comme animal, l'homme est de la nature mais au sein de cette dernière, l'esprit assure sa singularité. L'homme, comme les premiers le définirent formellement les Stoïciens, est un animal raisonnable (zoo logikon). Or, faculté*

---

<sup>1</sup> Paris, Albin Michel, 1952. A rapprocher du roman de Karel Capek *La guerre des salamandres* (1936, trad. fr. Paris, Ibolya Virag, 1996).

<sup>2</sup> trad. fr. Paris, Aubier, 1951. Voir aussi bien M. Buber *Le problème de l'homme*, trad. fr. Paris, Aubier, 1938.

*d'élever à la condition d'objets les éléments de son milieu et, en regard, de se distinguer lui-même comme sujet, la raison fait de l'homme une liberté pure, car affranchie du monde. Certains attribuent en propre cette conception à René Descartes<sup>3</sup>. Mais, pris dans sa généralité, ce thème traverse en fait toute l'histoire de la philosophie. Ainsi, comme on a pu le souligner, chez Platon déjà l'âme raisonnable en l'homme exclut la nature<sup>4</sup>. En fait, quant à affirmer que la naturalité de l'homme, son animalité, n'épuisent pas la réalité humaine, l'histoire des idées présente une remarquable unanimité, en regard de laquelle les différentes visions de l'homme ne varient essentiellement que quant au type de liberté qu'elles lui reconnaissent. De ce point de vue, par exemple, l'originalité d'un Descartes est de définir avant tout cette liberté par la capacité à s'opposer au monde, à le refuser.*

*Ainsi, contrairement à ce que notre époque croit souvent trop rapidement, inscrire résolument l'homme dans la série animale n'empêche nullement de se convaincre de sa surnature. On pourra bien affirmer que l'homme descend du singe, cela ne signifiera pas qu'on voit en lui un simple animal. Au sein de la théorie darwinienne de l'évolution, on tiendra notamment que l'homme a introduit une révolution dans la mesure où il s'est révélé capable de poursuivre son évolution non pas au plan anatomique ou physiologique mais selon une dimension culturelle, c'est-à-dire spirituelle et morale<sup>5</sup>. Et un Pierre Lecomte du Noüy, par exemple, d'insister ainsi sur la charnière évolutive à laquelle l'homme se situe. L'humanité, affirme-t-il, est trop récente pour que nous puissions comprendre nos propres conflits, qui tiennent à ce que l'animal ancestral s'agite toujours en nous alors que nous avons pourtant irrémédiablement dépassé la condition animale (L'homme et sa destinée, 1948<sup>6</sup>). La vie de l'homme atteint une nouvelle dimension par rapport à celle des animaux car avec la raison l'homme a découvert une méthode d'adaptation au milieu qui lui est propre. L'homme de fait a quitté le*

---

<sup>3</sup> Voir F. Alquié *La découverte métaphysique de l'homme chez Descartes*, Paris, PUF, 1950.

<sup>4</sup> Voir B. Groethuysen *Anthropologie philosophique*, 1931, trad. fr. Paris, Tel Gallimard, 1956.

<sup>5</sup> Contre l'idée selon laquelle l'homme ne serait plus soumis à l'évolution biologique et notamment à la sélection naturelle, voir S. Solomon *Future Humans*, Yale University Press, 2016.

<sup>6</sup> Paris, La Colombe, 1948.

*schéma darwinien, écrit également Ernst Cassirer (Essai sur l'homme, 1975, notamment p. 43<sup>7</sup>).*

*Au fond, l'homme ne sait guère parler de lui que comme d'une exception. Ce qui se marque notamment par l'impossibilité de répondre précisément à la question : qu'est-ce qu'un homme ? Deux premiers thèmes très généraux vont nous permettre de le voir ci-après : A) expliquer l'homme & B) l'homme dans l'ordre de la nature.*

---

<sup>7</sup> trad. fr. Paris, Ed. de Minuit, 1975. Pour une version plus récente des mêmes idées, voir par exemple P. Picq *Au commencement était l'homme*, Paris, O. Jacob, 2003 ou M. S. Gazzaniga *Human: the science behind what makes us unique*, Ecco, 2008.

*A) Expliquer l'homme*

**4. 1. 3.**

*Trois principales manières de rendre compte de la singularité de l'homme au sein de la nature.*

Parler de l'homme, c'est traiter de ce qui a tout d'une singularité au sein de la nature, au vu au moins de la place envahissante qu'il y occupe. Cela signifie que c'est aussi bien et inévitablement qualifier *moralement* cet être singulier. On ne considère guère l'homme, en effet, sans se prononcer peu ou prou sur sa grandeur et sur sa valeur. Par rapport aux autres animaux, l'homme paraît d'une autre essence. Quelque chose en lui, qui fait toute sa grandeur et assure sa prééminence, paraît ne plus relever de la simple nature. L'homme est un animal raisonnable.

Mais comment rendre compte d'une telle distinction ? A suivre les principaux discours tenus sur l'homme, cette extra-naturalité trouve trois principales sortes d'origine possible : 1) une nature exceptionnelle, 2) une sollicitude divine qui vise l'homme seul au sein de la Création, ou encore 3) une faculté de liberté qui n'est qu'en lui, ne dépend que de lui et paraît irréductible à la matière. De là, trois principaux types de discours quant à la singularité de l'homme.

*Une première explication de la singularité humaine : l'homme est doué d'une nature exceptionnelle.*

L'homme est à la charnière du Ciel et de la Terre, dans l'alignement exact de la voûte éthérée, note Aristote (*Histoire des animaux*, 345 av. JC, I<sup>s</sup>). Il tient cette place centrale de sa station debout, de son aptitude à regarder le ciel, de l'usage libre de ses mains, de la parole. *Sa singulière nature destine donc l'homme, selon Aristote, à occuper une position unique au sein du Cosmos, loin que cette singularité tienne à quelque conflit en lui entre matière et esprit.* De nos jours, la science des origines de l'homme est très proche d'un tel point de vue, qui cherche, nous le verrons ci-après, quel facteur naturel déclenchant a pu provoquer l'apparition de cet animal très singulier : l'homme.

Longtemps, nombre d'auteurs chrétiens, comme au XII<sup>e</sup> siècle Bernard de Chartres ou Honorius d'Autun, élève de saint Anselme à Canterbury<sup>9</sup>, affirmeront que le monde a été fait pour l'homme, lequel, dans sa forme même, a le privilège de récapituler toute la Création.

---

<sup>8</sup> trad. fr. en 3 volumes Paris, Les Belles Lettres, 1964-1969.

<sup>9</sup> Voir J. Le Goff *Les Intellectuels au Moyen-Age*, Paris, Seuil, 1957, p. 57 et sq.

L'homme, diront-il, est un microcosme. Il participe de toutes les créatures au-dessus et en dessous de lui.

*L'homme comme microcosme.*

Cette conception héritée de l'Antiquité via Macrobe sera notamment développée par Grégoire de Nysse (*De la destination de l'homme*, IV<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>) puis, au XII<sup>e</sup> siècle, par Bernard de Silvestre (*De mundi universitate libri duo, sive Megacosmus et Microcosmus*<sup>11</sup>), Alain de Lille, Hildegarde de Bingen ou Godefroy de Saint-Victor (*Microcosmus*<sup>12</sup>). Par sa nature, l'homme est entre deux mondes. Il compte parmi les créatures mais, parmi elles, lui seul est à l'image de Dieu, dit la Bible (*Gen I*, 26). Or, si l'homme est à l'image de Dieu, écrit Basile de Césarée, cela tient à la raison en lui, reçue de Dieu ; laquelle définit sa nature propre. Et en agissant selon la raison il obtient, plus que l'image, la ressemblance à Dieu (*Sur l'origine de l'homme*, après 360 ap. JC<sup>13</sup>).

Par nature, l'homme est un mixte et un condensé de tout l'univers. Il est donc la mesure de toute chose. A partir des proportions du corps humain, Francesco di Giorgio définira celles d'une basilique. Et parce qu'il rassemble la totalité du monde, Jean Scot Erigène le jugeait même supérieur à l'ange<sup>14</sup>. Certes, nous ne connaissons pas notre destin, à l'instar des dieux. Mais nous avons malgré cela quelques rapports avec les Immortels par notre esprit *et par notre être physique*, car hommes et dieux sont issus d'une même mère, disait déjà Pindare (*VI<sup>e</sup> Néméenne*, VI<sup>e</sup> siècle av. JC<sup>15</sup>).

L'homme peut ainsi être supérieur à l'animal et proche du divin sans dépasser le plan de la nature. Accomplir Dieu dans la vie est ce qui est spécifiquement humain en l'homme, déclare plus près de nous Shri Aurobindo (*La vie divine*, 1949-1955, I, p. 61<sup>16</sup>). L'homme doit manifester le Supramental caché dans la nature. Telle est la suite qu'il doit donner à l'évolution. A travers l'homme, la nature veut élaborer le Surhomme (p. 20). Si elle n'y parvient pas, il faudra qu'apparaisse un autre être qui dépassera l'homme comme l'homme a dépassé l'animal. Une perspective assez semblable – l'évolution humaine doit être poursuivie

---

<sup>10</sup> trad. fr. Paris, Cerf, 1943.

<sup>11</sup> Innsbruck, 1876.

<sup>12</sup> trad. fr. Lille, Facultés catholiques, 1951.

<sup>13</sup> trad. fr. Paris, Cerf, 1970.

<sup>14</sup> Voir A. Wohlman « L'homme et le sensible dans la pensée de Jean Scot Erigène » *Revue thomiste*, T. LXXXIII, 1983, pp. 243-273, voir p. 260 et sq.

<sup>15</sup> trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1967.

<sup>16</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, A. Michel, 1973

vers un accomplissement de l'homme – était déjà apparues chez Mohammed Iqbal (*Reconstruire la pensée religieuse de l'islam*, 1934<sup>17</sup>)

De telles idées furent relativement courantes à partir du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Le but poursuivi par le monde, déclare Ernest Renan, est la création d'êtres supérieurs que le reste des êtres conscients adorera et servira. A travers les découvertes physiologiques et le principe de sélection naturelle, cette création paraît désormais envisageable (*Dialogues philosophiques*, 1871<sup>18</sup>). Les transhumanistes d'aujourd'hui disent-ils autre chose ? (voir 3. 3. 17.).

Mais si ces idées furent largement partagées, elles ne furent pas les seules. Le christianisme notamment ne développera pas de tels appels à la sur-naturalité. C'est qu'*il n'a jamais tant opposé en l'homme la nature et l'esprit que la matière et la grâce*, pour signifier que l'homme *reçoit* de Dieu sa destination plus que terrestre. De là, on en viendra à concevoir que l'homme n'est que misère sans la grâce, loin de pouvoir se fier à quelque sur-naturalité essentielle qui ferait *naturellement* de lui une sorte de Dieu. Les visions microcosmologiques, dès lors, seront rejetées.

\*

*Une deuxième explication de la singularité humaine : une sollicitation divine vise l'homme et lui seul au sein de la Création.*

Saint Augustin, particulièrement, rompra avec les visions microcosmologiques pour retrouver les traditions pythagoricienne et platonicienne refusant de reconnaître une quelconque continuité entre corps et esprit, entre nature et raison. Par nature, l'homme n'est que misère. Le corps est une prison et un tombeau.

Mais pour quitter cette prison, Augustin ne se fiera pas comme les Grecs aux ressources de la raison mais uniquement à la grâce opérante du Christ. L'homme ainsi sera réputé ne tirer sa dignité ni de sa raison ni de sa place singulière au sein de la Création mais uniquement d'une sollicitude divine : la grâce (voir 4. 2. I. 2.).

Après le péché originel, l'homme a perdu toute dignité naturelle par rapport à la matière et seules la foi et la soumission aux prescriptions divines peuvent le racheter. Et, parce qu'elle sert directement cette conversion, seule la conscience de sa misère peut à la

---

<sup>17</sup> trad. fr. Paris, Ed. du Rocher/Unesco, 1955 & 1996. Voir A. Bidar *L'islam face à la mort de Dieu*, Paris, F. Bourin, 2010, p. 155 et sq.

<sup>18</sup> Paris, CNRS Ed., 1992.

limite être présentée comme signe naturel de son élection à un destin plus que naturel. De son corps, de son animalité, l'homme ne peut qu'avoir honte. Mais la conscience de cette déchéance fait toute la dignité de l'homme, soulignera Blaise Pascal. L'homme est grand seulement en ce qu'il se connaît misérable (*Pensées*, 1670, n° 114 & 122 Lafuma<sup>19</sup>).

*La conscience de sa misère fait la dignité de l'homme.*

L'homme, écrit Pascal, n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature. Mais c'est un roseau pensant et quand tout l'univers l'écraserait, il serait encore plus noble que ce qui le tue puisqu'il sait qu'il meurt tandis que l'univers ne sait rien de l'avantage qu'il a sur lui (n° 200).

Ce qui est nature chez les animaux, l'homme doit le reconnaître comme sa misère (n° 117), comme le signe qu'il vit égaré de son vrai lieu depuis le Péché (n° 400). Ainsi, sans la religion qui lui révèle ces vérités, l'homme ne peut se comprendre lui-même (n° 471). Il ne peut rien sans elle car il n'est ni ange ni bête et, selon la célèbre formule, le malheur est que qui veut faire l'ange fait la bête (n° 678).

Cette vision augustinienne de l'homme, fort importante dans l'histoire des doctrines chrétiennes - tant catholiques que protestantes d'ailleurs - a fini par faire oublier les autres au point que, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, elle passe volontiers pour être sans partage au sein de l'Eglise. Il faut donc souligner que le point de vue d'un Thomas d'Aquin est sensiblement différent. Proche de celui d'Aristote, il ne rend pas l'homme étranger au monde mais le destine au contraire à pétrir ce dernier d'intellectualité et d'humanité<sup>20</sup>.

Par sa destination, l'homme n'est pas du monde et cela qui détermine sa misère, si l'homme ne s'en remet pas à Dieu, selon l'augustinisme, pourra aussi bien être interprété comme la marque positive de la liberté et de la dignité de l'homme par l'humanisme.

La persistance de la vision augustinienne dans l'humanisme moderne est frappante en effet. C'est sur le tragique de notre situation existentielle que se fondent les appels à la fraternité humaine d'un Romain Rolland. Sur notre terre que le vide enveloppe, qui roule au sein de la mort et qui mourra bientôt, il n'y a pas d'ennemis, pas de méchants, seulement des misérables, écrit-il. Notre seule chance de bonheur durable est ainsi de nous comprendre mutuellement pour nous aimer. De sorte que d'un fécond désespoir doit sortir un fleuve d'énergie héroïque (Introduction de 1931 à *Jean-Christophe*, 1904-1912<sup>21</sup>). Dès le départ, l'homme fut un animal dénaturé, explique de nos jours Jared Diamond. Son histoire a

---

<sup>19</sup> *Œuvres complètes*, Paris, L'Intégrale Seuil, 1963.

<sup>20</sup> Voir N. A. Luyten *L'homme dans la conception de saint Thomas d'Aquin* in N. A. Luyten (Ed) *L'anthropologie de saint Thomas d'Aquin*, Fribourg, Ed. Universitaires, 1974.

<sup>21</sup> 2 volumes, Paris, A. Michel, 1931.

commencé par le génocide des Néandertaliens et des holocaustes écologiques et ses capacités technologiques décuplent aujourd'hui la mauvaise nature de l'homme. Pourtant, tout espoir n'est pas perdu... (*Le troisième chimpanzé*, 1992<sup>22</sup>). Au fond, de la vision augustinienne il est surtout resté - ce qui est l'un des grands lieux communs de notre époque - qu'on ne peut célébrer l'homme qu'après l'avoir fait tomber d'un piédestal sur lequel on peut se demander qui songe encore à le placer ! A ce compte, le génocide des Néandertaliens – que rien n'atteste – est devenu de nos jours une croyance obligée. Tout de même qu'il est obligatoire d'affirmer, bien que peu en doutent, que l'homme n'a pas une autre nature<sup>23</sup>. Il n'y a pas d'exception humaine, certes. Il reste seulement à l'expliquer ! Or, à cet égard, il ne suffit pas par exemple de parler (en des termes proches des positions rappelées précédemment) de « positionnalité excentrique » de l'homme, avec Helmuth Plessner, pour expliquer vaguement que l'exceptionnalité de l'homme, y compris la conscience de soi, est inscrite dans son organisation biologique (*Les degrés de l'organique et de l'homme*, 1928<sup>24</sup>).

Max Scheler (*op. cit.*) accusera Plessner de le plagier et Plessner lui-même accusera Arnold Gehlen (*L'homme : sa nature et sa position dans le monde*, 1940<sup>25</sup>) de le piller.

\*

*Une troisième explication de la singularité humaine : une faculté de liberté.*

C'est contre la tradition augustinienne qu'avec des auteurs comme Giannozzo Manetti (*De dignitate et excellentia hominis*, 1432<sup>26</sup>), la Renaissance verra se développer et se banaliser le thème de l'excellence de l'homme par opposition à la misère jusque-là soulignée de la créature déchue. Ceci à une époque où les arts plastiques éliront le corps humain comme canon de toute beauté. De fait, du côté chrétien, la réaction contre un tel "humanisme" sera principalement initiée au nom de la philosophie de la grâce inspirée de l'augustinisme<sup>27</sup>.

Pourtant sans doute l'augustinisme était-il moins nié ainsi que retourné, ses attendus et ses conclusions étant inversés mais sa vision de l'homme comme étranger au monde étant prolongée. Quant à l'homme, en effet, sa dignité sera toujours et plus que jamais définie par sa capacité à surmonter sa propre naturalité. De sorte que si le thème de "l'homme microcosme" sera retrouvé à la Renaissance, ce sera en un sens nouveau marquant la différence de

---

<sup>22</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 2000.

<sup>23</sup> Voir par exemple J-M. Schaeffer *La fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>24</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 2017.

<sup>25</sup> trad. fr. Paris, Gallimard, 2020.

<sup>26</sup> Padova, Antenore, 1975.

destination de l'homme par rapport aux autres créatures et non sa place *naturellement* éminente dans la Création.

L'homme trouve en lui des germes de toutes espèces de vie : végétative, sensible, céleste, écrit Pic de la Mirandole (*De la dignité de l'homme*, 1486<sup>28</sup>). C'est que l'homme est un caméléon. Sa radicale différence dans la nature tient à ce qu'il est avant tout ce qu'il devient, ce qu'il se fait être. L'homme est toujours à inventer. Il n'a pas de nature définie qui le tienne en bride. Il trouve aussi bien la liberté de dégénérer vers la bête que de se régénérer "en formes supérieures qui sont divines". L'homme définit sa propre nature par son jugement. Et ce dépassement de toute nature fait la dignité de l'homme, redira Kant. Il fait de lui une personne, un Je libre, au-delà de son inscription contingente et naturelle dans le monde (*Anthropologie du point de vue pragmatique*, 1798, § 1<sup>29</sup>).

L'homme est toujours au-delà de ce qu'il est naturellement - c'est là ce que Vladimir Jankélévitch nomme son "hominité". Il n'est pas "en tant que" quelque chose mais est simplement homme avant tout et par là il est comme tous les autres hommes ; il est tous les autres hommes et tous sont comme lui. Le genre humain est une personne (*Le paradoxe de la morale*, 1981, p. 43 et sq.<sup>30</sup>).

Se fondant sur la reconnaissance de l'absence *positive* d'une nature humaine, l'humanisme moderne rompait moins avec les visions antérieures de l'homme qu'il ne les achevait, conférant à l'homme non plus seulement une place ou une destination singulières au sein de la Création mais une *autonomie* capable de fonder un ordre humain radicalement distinct de l'ordre naturel.

Si Augustin reconnaissait en effet que le monde n'est pas le lieu où l'homme peut réaliser pleinement et de son propre fait son humanité, l'humanisme moderne lui accorde cette possibilité, sans avoir recours à Dieu mais en plaçant sa confiance en l'humanité. Plus que jamais, l'homme représente ainsi une valeur incomparable au sein de la Création quoique son statut, contrairement à ce qui pourrait sembler, n'y soit plus aussi nettement assuré.

Jusque-là, en effet, l'homme ne déterminait certes pas de lui-même son destin dans l'univers. Il était entre les mains de la Nature ou de Dieu. Mais qu'il se sentit fragile, livré à la fortune du monde, ou misérable sans la grâce, sa destination n'en était pas moins incontestable. Sa nature, définie par sa place au sein du cosmos, la fondait ou bien la grâce le prédestinait au salut. Et c'est ainsi qu'il n'est peut-être pas de plus haut discours de la grandeur

---

<sup>27</sup> Voir H. Gouhier *L'antihumanisme au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1987.

<sup>28</sup> trad. fr. Combas, Ed. de l'éclat, 1993.

<sup>29</sup> *Œuvres philosophiques*, trad. fr. en 3 volumes, Paris, Pléiade Gallimard, 1980-1986.

de l'homme, finalement, que l'augustinisme qui ne cesse d'insister sur sa corruption pour mieux le tirer hors de toute destination naturelle. Si l'homme est misérable, ce n'est jamais qu'en regard de sa destination divine et Pascal de souligner ainsi, nous l'avons vu, que l'homme est grand surtout dans la conscience de sa misère. Pour autant, affirme Augustin, il n'est rien de supérieur à l'âme humaine, laquelle égale celle de l'ange. Car c'est Dieu qui agit à travers nous lorsque nous nous conduisons bien. On ne peut donc haïr les pécheurs et les vicieux mais seulement les vices et les péchés. On ne peut que vouloir qu'il soit porté secours à tous les hommes (*La dimension de l'âme*, 387, 78<sup>31</sup>).

Que l'homme s'affranchisse de cette destination divine pour se fier à sa propre liberté et tout désormais reposera sur lui. Il pourra faire le pari de sa grandeur mais celle-ci, aussi bien, pourra être discutée sans qu'aucun principe transcendant ne puisse plus être invoqué pour trancher le débat. Et c'est ainsi qu'on verra, surtout à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, apparaître des auteurs qui, comme Spinoza, s'attacheront à battre en brèche le présumé selon lequel l'homme trouble ou consacre l'ordre de la nature plutôt qu'il ne le suit tout simplement, comme s'il avait sur ses propres actions une puissance absolue et n'était déterminé que par lui-même, formant au sein de la nature comme un empire dans un empire (*Ethique*, 1677, III<sup>e</sup> Partie, Préface<sup>32</sup>).

\* \*

#### *B) L'homme dans l'ordre de la nature*

**4. 1. 4.**

*Le refus de considérer l'homme à part de la nature.*

Les panthéistes anglais John Toland et surtout Alexander Pope, dans son *Essai sur l'homme* (1734<sup>33</sup>), refuseront d'admettre que, quelle que soit l'originalité et la puissance de ses facultés, l'homme échappe au destin général de la nature.

Supérieur à tous les autres animaux par la raison, l'homme est aussi parfait et heureux qu'il peut l'être, écrit Pope. Mais l'homme aspire à ce dont il n'est pas capable et, se regardant comme l'objet final de la Création, il ne marque que son orgueil démesuré. Cet aveuglement lui permet peut-être de supporter l'existence mais au vrai l'homme n'a jamais que la perfection qui convient au rang et à la place qu'il occupe parmi les créatures. Le fier coursier ne sait

---

<sup>30</sup> Paris, Seuil, 1981.

<sup>31</sup> *Œuvres I*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1998.

<sup>32</sup> *Œuvres complètes*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1954.

pourquoi on le pousse à travers les plaines, ni le bœuf pourquoi il ouvre un dur sillon. L'homme ne comprend pas davantage la fin de son être ni pourquoi il agit. Qu'il se résigne donc entièrement aux ordres de la Providence, car il est impossible de pénétrer l'économie des desseins du Dieu de toutes les créatures, lequel voit d'un œil égal un héros périr et un passereau tomber.

La Nature est un seul corps, écrit Pope, dont Dieu est l'âme. Dieu vit dans chaque vie mais il se répand sans se partager. De là, Pope conclut que le mal particulier n'est qu'un bien général et toute discorde une harmonie qu'on ne comprend pas. Que tout ce qui est, est bien et juste - une formule qui frappera les esprits et que Haendel, notamment, reprendra dans son oratorio *Jephta* (1751, Acte II, sc. 4). *L'Essai*, en effet, fut très apprécié au siècle des Lumières, qui en retint surtout l'optimisme - le *Candide* (1759) de Voltaire vise davantage Pope que Leibniz<sup>34</sup>.

Pope avait lu l'essai de l'archevêque de Dublin William King *De origine mali* (1702), traduit en anglais en 1731 avec des additions d'Edmund Law<sup>35</sup>, qui posait que Dieu ne permet pas seulement les maux dans le monde mais les provoque nécessairement du fait de la limitation des êtres, dont il n'y a pas à se plaindre tant elle est essentiellement bonne. On présentera souvent (et faussement) la *Théodicée* de Leibniz comme une suite de l'œuvre de King.

Pope énonçait également le point de vue selon lequel une science de l'homme cherchait à l'époque à se constituer, avec pour ambition de traiter de l'homme selon sa nature, c'est-à-dire en l'inscrivant dans l'histoire naturelle. Cette inscription était inévitable dès lors que l'homme, sa destination divine ayant été mise entre parenthèses, devait être envisagé en lui-même. N'était ainsi rendue que plus pressante la nécessité de qualifier objectivement, scientifiquement, la vocation à la liberté de l'humanité, ce que l'on nommera sa "perfectibilité".

\*

*Du caractère paradoxal de toute science de l'homme.*

Seulement, il n'est guère de discours objectif possible concernant un être que l'on dote d'une surnature et qui est par là même sans détermination ou plutôt toujours au-delà de ses

---

<sup>33</sup> *Oeuvres diverses*, trad. fr. en 7 volumes, Amsterdam & Leipzig, Arkstee & Merkus, 1758.

<sup>34</sup> Voir R. W. Rogers "Critiques of the Essay on Man in France and Germany 1736-1755" *English literary History* n° 15, 1948, pp. 173-175.

<sup>35</sup> *An essay on the origin of evil*, Cambridge, W. Thurlbourn and J. Woodyer, 1758.

propres déterminations. D'un tel être, en effet, on ne peut traiter ni au singulier - tous les hommes se valent dès lors que les différences individuelles entre eux, en tant que naturelles, ne sauraient définir proprement l'humanité - et pas davantage en général, puisque si l'homme est capable de s'affranchir de sa propre nature, n'importe quel homme est capable aussi bien de différer absolument de ce que sont tous les autres hommes. *Dès lors que l'homme est posé capable de dépasser sa propre nature, l'humanité ne peut être appréhendée comme un simple fait. Tout ce qu'ont toujours fait les hommes ne préjuge pas de ce qu'un homme peut faire comme, réciproquement, ce qu'accomplit d'exceptionnel tel homme vaut pour l'humanité entière.*

Ainsi, dénoncer comme illusoire l'autonomie de l'homme par rapport à la nature ne permet pas encore de se débarrasser de sa singularité. Car il est de fait que, dans la nature, l'homme est un être qui affirme son statut de sujet, c'est-à-dire qui prétend répondre de lui-même et de ses actes. L'homme est capable de juger de lui-même et de ses actions. On peut considérer que c'est là au fond une prétention illusoire, sa singularité ne s'en impose pas moins et, pour en rendre compte, force sera donc de lui trouver quelque ancrage naturel.

*Tout discours qui entend considérer l'homme d'un point de vue naturaliste ne semble ainsi guère à même d'éviter cette gageure : chercher quel fait naturel permet de rendre compte de la singularité de l'homme. C'est ainsi que, comme malgré elle, la science des origines de l'homme se doit de retracer le destin de l'homme - seul discours général sous lequel on puisse traiter d'une singularité et seule idée par conséquent sous laquelle l'homme sache appréhender sa propre grandeur. Qu'elle ignore ou manque à reconnaître ces deux dimensions et la science des origines de l'homme verse dans le mythe. Cela, nous allons le voir, est souvent le cas.*

\*

\* \*

## II - Les origines de l'homme

### 4. 1. 5.

*La science des origines de l'homme intéresse assez peu les philosophes et son épistémologie reste presque entièrement à faire. Cette science ne dédaigne pourtant pas les perspectives philosophiques et, d'une certaine façon, c'est là tout son problème<sup>36</sup>.*

*Par beaucoup de côtés, la science des origines de l'homme évoque les sciences du XVIII<sup>e</sup> siècle : un mélange assez indiscernable d'approche positive et de mythe, la tentation constante de conclure et d'extrapoler, la récurrence inlassable de questions convoquant Dieu, le sens de la vie et la valeur de l'homme. Ainsi, à une époque qui veut des catastrophes, dans les livres comme au cinéma, convient-il de nos jours de se demander si l'homme va et s'il peut se survivre<sup>37</sup>. C'est là une science encore toute philosophique ou une philosophie appliquée. Quant à son versant scientifique, nous le prendrons comme donné, n'ayant pas les compétences pour en discuter. Nous serons plus critiques quant à la philosophie.*

*Nous envisagerons successivement : A) Des premiers singes à l'homme moderne ; B) Critique de la raison paléanthropologique & C) A quoi tient l'homme ?*

---

<sup>36</sup> D'innombrables ouvrages permettent de prendre connaissance de l'état des recherches en paléanthropologie. Force étant évidemment de se référer aux plus récents (mais pas forcément les plus récents) parmi eux, nous recommandons particulièrement C-L. Gallien *Homo* (Paris, PUF, 1998), I. Tattersall *L'émergence de l'homme* (1998, trad. fr. Paris, Gallimard, 1999) & P. Picq *Au commencement était l'homme* (Paris, O. Jacob, 2003). Pour ses mises en perspectives, l'ouvrage de R. Lewin *L'évolution humaine* demeure utile, quoique daté (1989, trad. fr. Paris, Points Seuil, 1991).

<sup>37</sup> Voir par exemple P. Picq *Sapiens face à Sapiens*, Paris, Flammarion, 2019.

*A) Des premiers singes à l'homme moderne.*

**4. 1. 6.**

*L'homme est un primate.*

Nous autres *Homo sapiens* sommes l'une des 424 espèces placentaires de primates existantes, lesquelles forment l'un des 22 ordres de mammifères.

La classification la plus courante (celle de Le Gros-Clark & Simpson) distingue au sein du groupe des primates les deux sous-ordres des Prosimiens et des Anthropoïdiens. Parmi ces derniers, on compte trois superfamilles : *Ceboidea* (singes d'Amérique), *Cercopithecoidea* (singes à queue de l'ancien monde) et *Hominoidea* (homme et grands singes anthropomorphes : gibbon, siamang, orang-outang, gorille, chimpanzé). Cercopithecoïdes et Hominoïdes forment le groupe des Catarhiniens.

Les Hominoïdes eux-mêmes comptent quatre grandes familles : *Hylobatidés* (gibbons et siamangs), *Pongidés* (orang-outang), *Panidés* (gorilles et chimpanzés) et *Hominidés* : les australopithèques et tous les représentants du genre *Homo*, dont nous sommes les seuls survivants.

NB : certains auteurs regroupent au sein des Hominidés les *Pongidés* et les *Homininés* (gorilles, chimpanzés et hommes) pour souligner que ces derniers ont un ancêtre commun qui n'est pas celui des autres grands singes.

Les primates forment le dernier ordre de Vertébrés à être apparu sur Terre (à la fin du Secondaire). Ils dérivent de petits insectivores qui ressemblaient aux Toupayes actuels. Leur premier représentant connu est *Purgatorius* (70 millions d'années).



Les Primates sont des animaux en général peu spécialisés et dont, conséquemment, les modalités d'adaptation sont variées (on en trouve de nageurs, grimpeurs, volants, fouisseurs, etc.) - même si la vie arboricole caractérise la majorité des groupes. On a dit que les Primates forment le seul groupe zoologique à avoir évité l'évolution « régressive » ou spécialisante. De fait, l'absence de spécialisation irréversible se marque chez eux par différents traits et, notamment, par un régime alimentaire très souple - frugivores, les chimpanzés mangent volontiers de la viande à l'occasion - ainsi que par une grande adaptabilité aux différents climats - acclimatés à un environnement tropical à l'origine, nombre de primates supportent assez facilement des températures très froides.

Mais ce n'est pas cette souplesse de comportement seule qui, a-t-on souligné, concourt à assurer aux primates un certain recul par rapport au milieu physique immédiatement environnant. Chez eux, la vue (et la perception des couleurs) prend également le pas sur

l'odorat. Les quatre membres sont préhensiles (le pouce est en général opposable aux autres doigts) et le monde devient ainsi empoignable, manipulable. Le cerveau est développé et la durée relative de la période infantile croît de manière sensible. Les femelles sont en général unipares, ce qui renforce les liens familiaux et favorise l'altruisme (il a été observé que des singes peuvent donner la moitié de leur nourriture à un congénère souffrant, adopter des orphelins ou défendre leurs semblables contre les léopards au péril de leur vie).

De là, certains n'hésitent pas à dire que l'homme ne semble pas tant avoir innové par rapport à son groupe d'origine qu'il n'a exagéré des tendances déjà présentes bien avant lui<sup>38</sup>. Comme si, par rapport à ses ancêtres animaux, il ne lui avait fallu, pour devenir ce qu'il est, que beaucoup de temps et des circonstances particulières - une sorte de Providence naturelle qui marque la limite de ce type d'explication simplète.

#### ***La découverte de la Préhistoire.***

Sans même parler de l'idée selon laquelle l'homme descend du singe, la haute antiquité de l'homme ne fut véritablement admise qu'avec la reconnaissance des travaux de Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes (1788-1868), lequel n'eut que bien peu de précurseurs - on peut néanmoins citer, en France, François Vatar de Jouannet (1765-1845), Pierre Tournal (1805-1872) et Auguste Aymard (1808-1889).

Dès 1820, on découvrit des vestiges humains dans des terrains contenant des restes de mammoth. Boucher de Perthes y devina les traces d'un peuple antédiluvien représentant une espèce éteinte d'hommes (*Les Antiquités celtiques et antédiluviennes*, 1847-1857<sup>39</sup>). Mais cela ne fut guère accepté jusqu'à ce que l'Anglais Hugh Falconer (1808-1865) ne s'intéresse à ces travaux et ne parviennent à convaincre de leurs résultats Charles Lyell, le plus célèbre géologue de l'époque. Un discours de ce dernier (*De la présence d'objets fabriqués par l'homme dans des dépôts post-pliocènes*, 1859<sup>40</sup>) est souvent considéré comme une sorte d'acte de naissance de la "Préhistoire", que l'ouvrage ultérieur de Lyell *L'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie* (1863<sup>41</sup>) mit à la mode.

En France, Albert Gaudry (1827-1908) et Edouard Lartet (1801-1871) se feront dès lors les défenseurs de l'homme préhistorique contre les disciples de Georges Cuvier et notamment le Secrétaire de l'Académie des sciences Léonce Elie de Beaumont (1798-1874), pour lesquels aucun reste d'homme ne pouvait être plus ancien que la dernière révolution géologique ayant frappé le globe il y a six mille ans (voir 3. 2. 8.).

<sup>38</sup> Voir J. Ruffié *De la biologie à la culture*, 2 volumes, Paris, Champs Flammarion, 1983, I, 2<sup>o</sup> partie, chap. I.

<sup>39</sup> 3 volumes, Paris, Treuttel & Würtz, 1847-1864.

<sup>40</sup> trad. fr. in (anthologie) *L'invention de la préhistoire*, Paris, Presses Pocket, 1992.

<sup>41</sup> trad. fr. Paris, Baillière & fils, 1870.

La querelle se cristallisa autour de l'affaire de la mâchoire de Moulin-Quignon près d'Abbeville (1863). Boucher de Perthes y menait des fouilles et promettait une récompense aux ouvriers qui lui apporteraient quelques restes humains ; lesquels ouvriers se mirent à lui en fabriquer de toutes pièces. Certains, comme H. Falconer, soupçonnèrent la supercherie et l'Académie des sciences créa une commission franco-britannique pour en décider, qui finit par les reconnaître authentiques !<sup>42</sup> Dès lors, les études préhistoriques ne souffrirent plus de discussion<sup>43</sup>. Mais l'antiquité de l'art pariétal eut encore du mal à être acceptée. C'est qu'on hésitait à accorder aux premiers hommes un art dont on ne trouvait pas l'équivalent chez les peuples les plus primitifs que l'on connaissait alors<sup>44</sup>. Lorsque Marcelino Sanz de Sautuola découvrit les peintures d'Altamira en 1879, on soupçonna une imposture destinée à soutenir les thèses créationnistes.

*Les premiers singes. L'ancêtre des grands singes et des premiers représentants du genre homo nous demeure inconnu.*

L'évolution des singes est encore mal connue - on a ainsi beaucoup spéculé sur leur arrivée dans le Nouveau Monde - et avec elle la lignée qui conduit aux hommes. Nous ne savons guère, en d'autres termes, situer l'origine des Hominoïdes actuels.

On retient en général les Dryopithèques ("singes des chênes") et leur premier représentant connu *Proconsul africanus* comme les ancêtres de tous les grands singes et des hominidés (de - 22 à - 16 millions d'années).

D'autres auteurs parlent de -15 à -10 millions d'années. Il faut s'y faire, en paléontologie des Hominidés, les datations varient souvent fortement avec les auteurs.

D'eux, nous avons fort peu de restes et les individus recensés ne nous sont généralement connus que par des fragments de maxillaires, de mandibules et des dents isolées. Cela nous suffit pour savoir qu'il s'agissait là d'un groupe diversifié en plusieurs espèces mais non pour nous prononcer quant à l'ancêtre précis, parmi eux, des chimpanzés, des gorilles ou des australopithèques. De plus, nos sources archéologiques sont totalement muettes entre 11 et 5 millions d'années (certains auteurs disent entre 8 et 3 millions d'années) et lorsque des archives fossiles sont à nouveau accessibles, les premiers australopithèques sont déjà apparus.

Les plus anciens spécimens connus de Dryopithèques sont en Afrique. De là, l'espèce a visiblement migré pour se répandre en Europe et en Asie, évoluant en espèces particulières, comme le Sivapithèque, découvert en 1910 au Pakistan qui est, peut-être, l'ancêtre de l'orang-outang et semble avoir également donné

---

<sup>42</sup>Voir A. Laming-Emperaire *Les origines de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Picard, 1964.

<sup>43</sup> Voir A. Hurel & N. Coye (coord.) *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Paris, Publications du Muséum, 2011. Voir également N. Richard *Inventer la Préhistoire*, Paris, Vuibert, 2008.

naissance au Gigantopithèque, un singe qui mesurait au moins deux mètres dont certains envisagent qu'il aurait pu être conservé dans les solitudes himalayennes, engendrant le fameux Yéti. Aux dernières nouvelles, toutefois, l'ancêtre de l'orang-outan serait *Lufengpithecus chiangmuanensis* (de 13,5 à 10 millions d'années).

Parmi les Dryopithèques, on discerne chez les Ramapithèques apparus en Afrique (comme le Kenyapithèque ; 15 millions d'années) des traits hominidés, de sorte qu'on les présente souvent comme les ancêtres des Australopithèques, à l'origine de la scission entre grands singes et hominidés. Cette affirmation demeure fragile toutefois et pour d'autres auteurs, Ramapithèques et Sivapithèques, souvent trouvés sur les mêmes sites et présentant peu de différences morphologiques - quoique l'on puisse voir en l'un d'eux l'ancêtre des hominidés et en l'autre celui de l'orang-outan - sont en fait le mâle et la femelle d'une même espèce !

De nos jours, parmi les meilleurs candidats au titre de pré-hominidé, on retient *Motopithecus* (8 millions d'années), dont on connaît un fragment de maxillaire présentant une dentition déjà presque humaine et *Samburupithecus* (9 à 10 millions d'années). Par rapport aux 25 millions d'années qui furent longtemps admises à ce propos, la date de scission entre grands singes et hominidés a en effet été considérablement avancée dans le temps. Certaines études génétiques invitent à situer la séparation entre hominidés et chimpanzés il y a de 5 à 10 millions d'années<sup>45</sup>. Toutefois, le plus ancien hominidé connu à ce jour (*Sahelanthropus tchadensis* ou « Toumaï ») a 7 millions d'années et l'on discute quant à sa place dans la classification. Hominidés et chimpanzés - le gorille est génétiquement plus éloigné - pourraient avoir ainsi eu un ancêtre commun il y a 8 à 10 millions d'années.

Un auteur a ainsi pu suggérer que le chimpanzé serait issu du croisement d'un pré-gorille et d'un préaustralopithèque. Un singe, ainsi, descendrait en partie de l'homme...<sup>46</sup> Un autre auteur rapporte que, lorsqu'à l'aide de vignettes, des chimpanzés doivent indiquer s'ils se rangent parmi les animaux ou parmi les humains, ils choisissent sans hésitation les humains<sup>47</sup>.

#### *Proximité génétique des hominoïdes.*

Les études de biologie moléculaire postulent toutefois un taux de mutations régulier dans le temps qui peut être discuté (voir ci-après) et certains auteurs continuent à trouver plus probable une date de scission se situant vers 14 millions d'années. Quoi qu'il en soit, l'homme et le chimpanzé sont extrêmement proches génétiquement. Ils ont 98,5% de gènes communs et, avec le gorille, possèdent cinq chromosomes (dits paléochromosomes) strictement identiques.

---

<sup>44</sup> Sur l'art pariétal dont nous ne traiterons pas ci-après, voir 1. 6. 10.

<sup>45</sup> Voir V. M. Sarich & J. E. Crowin *Molecular Systematics of the Primates* in M. Goodman & R. E. Tashan (Ed) *Molecular Anthropology*, New York, Plenum Press, 1977.

<sup>46</sup> Voir J. Chaline *Une famille peu ordinaire*, Paris, Seuil, 1994, chap. 5.

<sup>47</sup> Voir C. Herzfeld *Petite histoire des grands singes*, Paris, Seuil, 2012.

Il est à souligner que si l'on s'efforce de construire l'arbre de l'évolution des primates à partir d'accidents chromosomiques, la branche qui conduit à l'homme n'est pas du tout celle sur laquelle les réarrangements sont les plus nombreux<sup>48</sup>. Des grands singes à l'homme, le nombre de chromosomes passe de 48 à 46. On imagine que cette différence a pu reposer sur une simple fusion robertsonienne de deux chromosomes acrocentriques en un unique médiocentrique (voir 3. 1. 24.)<sup>49</sup>. On a également imaginé que cette mutation aurait pu ne se produire à l'origine que chez un seul individu : c'est la théorie dite "adamique" de l'hominisation (voir 3. 2. 14.).

De nos jours, plusieurs gènes sont identifiés qui distinguent les hommes des chimpanzés, comme :

- HAR1, qui serait nécessaire au développement du cortex cérébral ;
- FOXP2, qui facilite l'articulation des mots par la bouche ;
- AMY1, qui facilite la digestion de l'amidon et aurait permis d'exploiter de nouveaux animaux ;
- ASPM, qui contrôle la taille du cerveau ;
- LCT, qui permet aux adultes de digérer le lactose et aurait permis d'avoir recours au lait d'animaux domestiques et qui s'est visiblement répandu très tardivement : Otzi, l'homme du Néolithique (5 500 ans) retrouvé momifié dans un glacier au nord de l'Italie, ne le portait pas ;
- HAR2, qui participe au contrôle du poignet et de la main.

Il convient toutefois de souligner que ces gènes ne doivent pas être pris comme la cause de nouveaux traits et comportements humains sans précautions : si la mutation d'un gène affecte un caractère, en effet, cela ne signifie pourtant pas que ce gène est principalement à la source de ce caractère. Ainsi FOXP2 ne peut-il être simplement considéré comme le gène du langage.

Quant à la faible distance génétique entre l'homme et le chimpanzé, il convient encore de souligner que beaucoup de biologistes la considèrent avec réserves car elle ne prend pas en compte toutes les formes de variations génétiques (insertions, délétions) qui distinguent l'homme des grands singes.

Comment, compte tenu de cette proximité génétique, expliquer la divergence entre les grands singes et les premiers hominidés ? L'une des hypothèses les plus connues, de ce point de vue, est celle dite "*East side story*" ou « Théorie de la savane », formulée notamment par Yves Coppens<sup>50</sup>.

*Comment expliquer la divergence entre les grands singes et les premiers hominidés ? Une première hypothèse : l'East Side Story.*

Il y a 8 millions d'années, une crise tectonique a provoqué en Afrique orientale un effondrement : la vallée du Rift, une grande balafre sur 5 000 km du nord au sud. Cet effondrement s'étant accompagné d'un soulèvement montagneux le long de la lèvre occidentale de la Rift Valley, une barrière se serait ainsi formée contre les masses d'air, modifiant le climat et aboutissant au développement de la savane à l'est - où, de la Tanzanie à

---

<sup>48</sup> Voir B. Dutrillaux & F. Richard « Notre nouvel arbre de famille » *La Recherche* n° 298, mai 1997, pp. 54-61.

<sup>49</sup> Voir J. Ruffié *op. cit.*, I, pp. 291-292.

la Somalie, les plus nombreux gisements d'hominidés ont été retrouvés - tandis que les pluies continuaient à arroser l'ouest, favorisant la forêt tropicale. De là naquirent, selon Y. Coppens, à partir de *Proconsul*, des primates spécifiquement adaptés à la savane, comme *Kenyapithecus*, ancêtres des Australopithèques, tandis qu'à l'ouest les Dryopithèques évoluaient vers les singes arboricoles que sont gorilles et chimpanzés.

Certains se sont demandé si ces Panidés ne représentent pas, plus encore, des espèces ayant connu une régression après que les premiers primates des savanes les aient repoussées et cantonnées dans la forêt. *Ce genre d'extrapolation est pratiquement inévitable dans une science des origines de l'homme pour laquelle, nous l'avons dit, il s'agit de retracer non pas tant l'évolution que le destin d'un être singulier. De la naissance de l'homme, il s'agit dès lors de livrer le récit. Or il n'est guère de récit sans drame...*

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce scénario – que les découvertes récentes ont assez contredit (il n'y a certainement pas eu une migration unique). Présentons pour le moment une autre théorie, séduisante il faut l'avouer, bien que parfaitement non fondée, dite de "l'île du Danakil", formulée par Elaine Morgan (*Des origines aquatiques de l'homme*, 1982<sup>51</sup>). Il s'agit là d'un beau mythe et il n'est pas surprenant qu'il ait été énoncé par d'autres, comme Alister Hardy en 1930 ou Max Westenhöfer en 1942.

*Et si l'homme était en fait à l'origine un mammifère marin ?*

L'idée est que, suite à une invasion de la mer à la fin du Miocène, un groupe de Kenyapithèques se serait retrouvé isolé sur un maigre territoire des Afar encore émergé et, de là, l'évolution vers l'anatomie humaine serait due à l'adaptation de ce groupe à un mode de vie en partie aquatique, dans la mesure où force lui fut de trouver désormais ses ressources dans la mer. Les poils auraient disparu, ainsi, pour aider à mieux plonger. Comme les dauphins, autres mammifères retournés dans l'eau, les premiers hommes auraient développé un cerveau volumineux, etc.<sup>52</sup>.

Bien entendu, l'île du Danakil a quelque chose d'un peu fantasque. Mais il convient de souligner que, quant à expliquer l'apparition des premiers traits humanoïdes, l'adaptation à un régime de vie semi-aquatique ne paraît pas vraiment moins séduisante que l'adaptation à la savane. Et cela montre toutes les limites de ce genre de reconstructions.

---

<sup>50</sup> Voir Y. Coppens *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Paris, Fayard, 1983, notamment p. 114 et sq.

<sup>51</sup> trad. fr. Paris, Ed. Sand, 1988.

<sup>52</sup> Voir C-L. Gallien *op. cit.*, p. 193. Voir également p. 194 la théorie dite "du grand attracteur".

De tout cela, retenons donc uniquement que *nous ne connaissons pas l'ascendance des hominidés. Dès que les premiers représentants du genre Homo, nous apparaissent, ils présentent des traits qui les différencient déjà nettement de leurs cousins simiesques.* Ces premiers représentants sont Toumaï (7 millions d'années), *Orrorin tugenensis* (6 millions d'années) et *Ardipithecus kadabba* (de 5,2 à 5,8 millions d'années), puis *Ardipithecus ramidus* (4,4 millions d'années) et, découvert en 2013, *Australopithecus sediba* (2 millions d'années). Il a été suggéré que tous ces fossiles appartiendraient à un même genre, un plateau adaptatif correspondant à la première étape du développement des hominidés mais cela est discuté. Ensuite, viennent les australopithèques, à partir d'il y a 2,4 ou 2,8 millions d'années.

\*

#### 4. 1. 7.

##### *Les australopithèques.*

On rencontre des Dryopithèques du Kenya à l'Inde et à la Hongrie. Les Australopithèques, eux, semblent n'avoir été qu'africains. Le premier "singe austral" (*pithekos* : singe en grec) a été découvert en 1924 en Afrique du Sud. Sept ou huit espèces ont été recensées depuis lors, la plupart à l'est du Rift et l'une à l'ouest (*Australopithecus bahrelghazali*, 3,5 millions d'années)<sup>53</sup>. *A l'origine de la lignée humaine, on ne trouve donc pas une unique espèce mais un buisson de différentes espèces ayant sans doute partagé le même habitat*<sup>54</sup>.

Certains auteurs, mettant généralement en avant le principe écologique de l'exclusion compétitive selon lequel deux espèces proches ne peuvent occuper la même éconiche, considèrent toutefois que tous les australopithèques appartiennent à une même espèce, leurs différences tenant seulement à des variations individuelles ou au dimorphisme sexuel.

L'ancienneté des Australopithèques s'accroît au fil des découvertes. La plus ancienne espèce exhumée à ce jour, *Ardipithecus ramidus*, a 4,4 millions d'années. Elle a détrôné *Australopithecus anamensis* (4 millions d'années), qui lui-même avait pris la place d'*Australopithecus afarensis* (3 millions d'années). On discute pour savoir si l'on peut considérer *Ardipithecus ramidus* comme l'espèce-souche des Australopithèques. On ne sait pas en effet, nous l'avons dit, de qui descendent ceux-ci.

A 3,5 millions d'années, est encore venu s'ajouter un fossile auquel M. Leakey a donné le statut d'un genre particulier : *Kenyanthropus platyops*.

---

<sup>53</sup> Voir D. Grimaud-Hervé & F. Serre (Dir) *Les australopithèques*, Paris, Ed. Artcom', 1999, chap. III.

*On ne sait ni quand ni comment s'est ouverte la lignée des hominidés. L'apparition de l'homme n'est marquée par aucune date précise, par aucune déchirure dans le cours des phénomènes, un peu comme entre l'enfant et l'homme adulte l'acquisition de la raison se fait par une transition insensible<sup>55</sup>.*

Comme Toumaï ou *Orrorin tugenensis*, les Australopithèques présentent en effet des caractéristiques humanoïdes. Leur dentition semble notamment les distinguer des autres grands singes. On sait également qu'ils étaient bipèdes - comme en témoignent, pour les australopithèques, les traces de pas fossilisées d'un groupe de trois individus dans les résidus volcaniques du site de Laetoli en Tanzanie (3,7 millions d'années) – mais possédaient des caractéristiques archaïques pour la marche, comme des orteils plus longs et un gros orteil écarté<sup>56</sup>. Par ailleurs, ultérieurement, la découverte à Hadar en Ethiopie de l'un des squelettes les plus complets (40%) d'australopithèques que nous possédions, celui de la fameuse Lucy (trois millions d'années<sup>57</sup>), a montré que la bipédie, au moins pour certains groupes - Lucy appartient aux *Australopithecus afarensis* - ne devait être que partielle.

*Lucy.*

L'anatomie de Lucy, en effet, trahit le fait qu'elle devait passer encore beaucoup de temps dans les arbres, sans doute pour se mettre à l'abri des grands prédateurs, comme font les singes. Mais certains le contestent et le bassin de Lucy a donné lieu à au moins trois reconstitutions aboutissant à trois façons de marcher différentes. En revanche, on admettait que les Australopithèques ne fabriquaient pas d'outils, se servant tout au plus de ce qu'ils pouvaient trouver en fait de bois, d'os et de pierres. Ce point est de plus en plus discuté, notamment suite à la découverte en 2011 de 149 outils de pierre datés de 3,3 millions d'années à l'ouest du lac Turkana (Kenya) qui semblent donc antérieurs à l'apparition des premiers représentants du genre *Homo* (et qui pourraient être le fait de *Kenyanthropus platyops*).

On s'est également demandé si quelques blocs de lave entassés en demi-cercle au bord du lac Olduvaï ne représentaient pas la preuve que les Australopithèques étaient des bâtisseurs. Les plus anciennes traces d'un

---

<sup>54</sup> Voir N. Eldredge & I. Tattersall *The Myths of Human Evolution*, Columbia University Press, 1982.

<sup>55</sup> Voir J. Piveteau *Origine et destinée de l'homme*, Paris, Masson, 1973.

<sup>56</sup> Du fait d'un assez invraisemblable imbroglio autour d'un os fossile de fémur, la bipédie de Toumaï a été controversée.

<sup>57</sup> Y. Coppens, l'un de ceux qui l'ont découverte, écrit par endroits "Lucie". Ce prénom fait pourtant référence à la chanson des Beatles *Lucy in the sky with diamonds*. Par ailleurs, le squelette le plus complet d'australopithèque trouvé à ce stade est celui dit « Little foot », découvert en 1997 en Afrique du Sud (de 2,2 à 4

habitat structuré que nous connaissons ne remontent pourtant pas à plus de 400 000 ans. Des études concluent par ailleurs que les Australopithèques devaient avoir une organisation sociale similaire à celle des chimpanzés, où les femelles quittent leur groupe familial pour se reproduire.

En général - même si certains le discutent - on situe *afarensis* à l'intersection de deux lignées distinctes d'australopithèques : un genre dit "robuste", regroupant les trois espèces *boisei*, *aethiopicus* et *robustus* et un autre dit "gracile" (*Australopithecus africanus*).

Les *Australopithecus boisei* (dit aussi Zinjanthrope) et *robustus* sont parfois rangés dans un autre genre nommé *Paranthropus*.

*L'apparition du genre Homo est tout aussi incertaine que celle des australopithèques.*

La scission entre les deux lignées aurait eu lieu il y a 3 millions d'années. A partir de là, d'où vient *Homo* ? Prend-il la suite des australopithèques *africanus* ? Représente-t-il encore un autre embranchement distinct à partir d'*afarensis* ? Est-il issu d'*Australopithecus sediba*, découvert en 2010 par Lee Berger ? Il faut avouer que nous manquons d'autant de repères concernant l'apparition du genre *Homo* que celle des Australopithèques - lesquels ne seraient d'ailleurs pas du tout nos ancêtres selon certains mais des cousins comme les autres grands singes et représenteraient ainsi une branche morte dans l'arbre des hominidés<sup>58</sup>.

En 2001, la découverte d'*Orrorin tugenensis* dans la vallée du Rift a relancé la question de notre filiation avec les Australopithèques, puisque ce fossile paraît plus humain qu'*Ardipithecus ramidus*, notamment du point de vue de la bipédie. Puis ce fut la découverte du crâne de Toumaï (*Sahelanthropus tchadensis*), qui est à ce stade le plus ancien hominidé connu<sup>59</sup>. Il ressemble beaucoup à un chimpanzé mais sa face paraît également plus moderne, plus humaine que celle de beaucoup des autres fossiles des 4 millions d'années suivantes.

\*

*Homo habilis.*

*Homo habilis* semble être apparu il y a 2,5 millions d'années, à peu près en même temps que l'australopithèque robuste, pour disparaître il y a environ 1,5 millions d'années, soit avant les Australopithèques peut-être, dont les dernières traces fossiles que nous possédons

---

millions d'années).

<sup>58</sup> Voir R. E. Leakey & R. Lewin *Les origines de l'homme*, 1977 ; trad. fr. Paris, Flammarion, 1985, chap. V.

<sup>59</sup> Voir M. Brunet et al. "A New Hominid from the Upper Miocene of Chad" *Nature*, vol. 418, July 2002, pp. 145-151.

remontent à un million d'années. Le premier fossile fut découvert en 1964 par Louis Leakey dans la gorge de l'Olduvai (Tanzanie).

Parce qu'il voisinait avec quelques outils et présentait un plus gros cerveau que les Australopithèques connus, on le classa sans hésiter dans le genre humain. Par ailleurs, le site FLK NN où Louis Leakey exhuma les restes d'*Homo habilis* était un peu plus ancien que celui où l'on avait trouvé l'Australopithèque *boisei*. Force était donc de penser la coexistence de deux espèces différentes d'hominidés. Pourtant, morphologiquement, *Homo habilis* reste très proche de l'australopithèque *africanus* (mais on peut lire également ici ou là qu'il a de nombreux traits communs avec les Australopithèques robustes). Sa face tend incontestablement à être moins prognathe et son volume crânien plus important. Mais le dimorphisme sexuel est aussi marqué chez lui que chez les Australopithèques.

***Le dimorphisme sexuel.***

A l'instar de ce que l'on observe chez les autres primates, le dimorphisme sexuel (*i.e.* : mâle et femelle sont très différents tant morphologiquement qu'en proportions) passe pour être la marque d'une domination d'un ou de quelques mâles sur l'ensemble des femelles d'un groupe. Ce dimorphisme semble patent chez les Australopithèques, qui présentent pourtant également une dimension proportionnellement analogue des canines chez les deux sexes, ce qui passe pour être la marque des primates supérieurs vivant en couple... Chez *habilis*, l'affirmation de son dimorphisme repose sur un unique squelette (OH62) que tous les paléontologues ne reconnaissent pas comme appartenant à l'espèce *habilis*.

On a pu dire qu'*Homo habilis* n'est qu'un fourre-tout aux caractères de variation mal maîtrisés et, pour certains, il ne serait même qu'un australopithèque particulier. On conteste de plus en plus, par ailleurs, qu'il ait été le seul représentant d'*Homo* à son époque. On désigne notamment *Homo rudolfensis*, au cerveau plus gros que celui d'*habilis*. D'autres espèces existaient peut-être également. Le premier représentant incontestable du genre *Homo* serait-il dès lors *Homo erectus* ?

\*

**4. 1. 8.**

*Homo erectus. Le chaînon manquant.*

Cet homme "érigé" serait apparu en Afrique de l'est il y a 2 millions d'années - il a donc été contemporain d'*Homo habilis* et des Australopithèques - pour disparaître il y a 500

000 ou 100 000 ans - mais on trouverait encore ses traces à Java, sur le site de Ngandong, il y a seulement 40 000 ans. Dès 1,8 million d'années, il est en Chine. On le rencontre partout sauf en Amérique et en Australie, continents qui ne seront pas peuplés avant 70 000 ans.

Pour autant, *Homo erectus* savait peut-être déjà naviguer. En 1998, on a découvert des outils datant de 800 000 ans sur l'île de Flores à l'est de Java. Or cette île a toujours été coupée des autres terres par au moins vingt kilomètres de mer. En 2004, les restes d'un hominidé adulte de sexe féminin y ont été exhumés. Cette femme avait un mètre dix de haut et l'on s'est demandé si elle est la représentante d'une espèce particulière (*Homo floresiensis*) ayant développé un nanisme insulaire, comme cela se constate chez d'autres espèces animales, ou simplement un individu marqué par un nanisme pathologique. L'examen des os du poignet, différents de ceux des hommes modernes et des Neandertal, incline vers la première hypothèse. A moins qu'elle ne soit la représentante d'un groupe resté proche des Australopithèques.

Le premier exemplaire connu d'*erectus* - ou plutôt ses restes : une calotte crânienne et un fémur - fut découvert à Java en 1891 par le Hollandais Eugène Dubois (1858-1938) et baptisé *Pithécanthrope* : l'homme-singe. On crut ainsi avoir trouvé le "chaînon manquant" entre le singe et l'homme et ce caractère n'a pas totalement quitté *Homo erectus* de nos jours.

Gabriel de Mortillet avait parlé dès 1878 d'un "anthropopithèque" pour désigner le chaînon entre le singe et l'homme (*Le préhistorique*, 1883<sup>60</sup>). Il voulait qu'il ait su manier le feu et certains outils. Il le voulait doué de langage mais sans religion - ce qui lui attira nombre de critiques. L'idée était lancée et beaucoup spéculèrent sur l'anatomie du singe-homme<sup>61</sup>. En découvrant le Pithécanthrope de Java, Eugène Dubois se rendit pourtant rapidement compte que celui-ci ne représentait pas du tout une exacte moyenne entre le singe et l'homme.

Australopithèques et *Homo habilis* permettaient de discerner, à certains traits, l'émergence de l'homme ou au moins une tendance à l'hominisation. Avec *Homo erectus*, pas de doute, l'homme est en marche. Il est l'animal intermédiaire par excellence. Ses plus anciens représentants sont encore morphologiquement proches d'*Homo habilis* et on est même parfois allé jusqu'à classer le Pithécanthrope de Java parmi les Australopithèques. Les derniers *erectus*, en revanche, comme l'Homme de Rhodésie, tendent nettement vers *Homo sapiens* (avec son crâne plus haut, *Homo ergaster* présente la première silhouette humaine, souligne-t-on) et les représentants d'*Homo* qui suivront ces derniers *erectus* seront des hommes à part entière ; des hommes autant que nous, sinon comme nous.

---

<sup>60</sup> Paris, Reinwald, 1883.

<sup>61</sup> Voir N. Richard « L'anthropopithèque de Gabriel de Mortillet. Le débat sur l'ancêtre de l'homme au XIX<sup>e</sup> siècle » *Les nouvelles de l'archéologie* 44, 1991, pp. 23-29. Sur la mythologie du chaînon manquant au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans l'Angleterre victorienne, voir G. Beer *La quête du chaînon manquant* (1992 ; trad. fr. Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1995).

*Homo erectus* polissait tranchoirs et grattoirs. Il se fabriquait des armes - on a découvert dans une mine de charbon près de Schoeningen en Allemagne des javelots datés de 400 000 ans. Il pratiquait sans doute la chasse organisée et savait, sinon certainement faire du feu, au moins l'utiliser. Peut-être disposait-il d'un langage articulé. Peut-être existait-il des couples permanents - par rapport à *Homo habilis*, le dimorphisme sexuel semble en effet avoir beaucoup régressé. Pour autant, *Homo erectus* est-il bien notre ancêtre ? Certains refusent de l'admettre<sup>62</sup>.

C'est qu'*erectus* finit de manière aussi imprécise qu'il a commencé, au point qu'on a pu mettre en doute son statut réel d'espèce. Certains auteurs estiment que seuls les plus anciens *erectus*, dits *Homo ergaster*, seraient à l'origine d'*Homo sapiens* et que les autres *erectus* - les plus représentatifs du genre - ne correspondraient qu'à une spécialisation propre à l'Asie et n'auraient représenté qu'un cul-de-sac évolutif. *Homo ergaster* aurait évolué en Europe en *Homo antecessor*, puis *Homo heidelbergensis*, puis Néandertal et en Afrique en *Homo rodesiensis* puis *Homo sapiens sapiens*.

Ou bien certains *erectus* sont-ils à l'origine de certains hommes modernes seulement ? Cela recouvre la délicate question de savoir si l'humanité actuelle a une origine unique.

#### *Une origine unique de l'humanité ?*

*Homo sapiens* est-il issu d'un seul ou de plusieurs groupes d'*Homo erectus* porteurs de caractères régionaux divers s'étant prolongés jusqu'à nos jours à travers les différents types humains ? L'hypothèse d'une évolution polycentrique de l'homme, qui revient à dire que les hommes actuels ne sont pas tous issus d'un même foyer, cette hypothèse est toujours défendue de nos jours<sup>63</sup>. La question, en fait, n'a cessé de se poser depuis qu'on tente d'élaborer une science de l'homme. Elle préoccupait déjà le XVIII<sup>e</sup> siècle.

\*

*Polygénisme et monogénisme*<sup>64</sup>.

Voltaire était alors le plus fameux «polygéniste" (le terme ne fut cependant créé qu'au siècle suivant), c'est-à-dire le plus illustre défenseur de la théorie selon laquelle Adam et Eve n'étaient à l'origine que des seuls Blancs, les autres races ayant des ancêtres pré-adamites ou co-adamites

<sup>62</sup> Voir L. S. Leakey « *Homo habilis, Homo erectus and Australopithecins* » *Nature* 209, 1986, pp. 1279-1281.

<sup>63</sup> Voir par exemple W. Xinzhi *Continuité évolutive des hommes-fossiles chinois* et M. Wolpoff "*Homo erectus*" et les origines de la diversité humaine in J-J. Hublin & A. M. Tillier (Dir) *Aux origines d'Homo sapiens*, Paris, PUF, 1991.

<sup>64</sup> Voir l'article « Monogénisme et polygénisme » de C. Blanckaert in P. Tort (Dir) *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, 3 volumes, Paris, PUF, 1996.

(voir notamment l'*Essai sur les mœurs*, 1756, Introduction, II<sup>65</sup>). L'opinion Voltaire semble en fait avoir varié. Les races humaines n'ont pas les mêmes racines mais elles forment une seule espèce si l'on veut, écrit-il dans l'*Essai* (chap. CXLVI), atténuant ainsi le polygénisme qu'il affirmait dans son *Traité de métaphysique* (1734, chap. I).

Une telle théorie allait directement à l'encontre de ce qu'enseignait l'Eglise et il n'est pas très étonnant dès lors qu'elle ait séduit Voltaire. Tous les hommes, quelle que soit leur nature ou leur apparence, tirent leur origine d'Adam, affirmait en effet saint Augustin (*La Cité de Dieu*, entre 410-426, XV, 23<sup>66</sup>). Ce point pouvait encore être rappelé par l'encyclique *Humanis generis* en 1950.

En 1512, le pape Jules II avait officiellement déclaré que les Indiens d'Amérique, récemment découverts, comptaient bien eux aussi parmi les descendants d'Adam et Eve. Dès lors, le jésuite Joseph Acosta imagina en 1589 que, venant de l'Asie du nord, ils avaient pénétrés sur le continent américain par quelque passage terrestre qu'on était à l'époque bien incapable de situer. De sorte que lorsque Isaac de La Peyrère, qui collectionnait ces cailloux étonnants qu'on nommait "pierres de foudre", parce qu'on les croyait façonnés directement par elle, lorsqu'il affirma que ces cailloux étaient en fait des pierres taillées par des hommes ayant vécu avant Adam et Eve, il vit son œuvre brûlée (*Prae-Adamitae, sive Exercitatio super versibus 12, 13, 14 capituli 5 epistolae D. Pauli ad Romanos*, 1655<sup>67</sup>).

Pour lui, qui se fondait sur un passage de l'*Épître aux Romains* de saint Paul où il semble être dit qu'il y avait d'autres hommes avant Adam ou en même temps que lui (*Rm* 5 12-14), deux humanités différentes coexistaient sur la Terre et la plus ancienne, pré-adamite et issue du démon, semait le mal parmi les descendants d'Adam, lequel était le premier Juif et non le premier homme - de sorte que seuls les Juifs, par ailleurs, auraient été contaminés par le péché originel. La Peyrère fut bientôt réfuté par Matthew Hale (*The primitive origination of Mankind*, 1677<sup>68</sup>), partisan d'un "monogénisme" qui trouva plus tard en Buffon son meilleur défenseur (*Histoire naturelle*, 1749, De la nature humaine<sup>69</sup>).

Selon la théorie monogénéiste, à partir d'une origine ponctuelle et unique, les différentes races humaines auraient "dégénéré" (sur ce terme et ce qu'il signifiait avant les théories transformistes, voir 3. 2. 5.). Les Blancs se sont le mieux conservé et les Noirs le moins bien et cela, était-il très généralement expliqué, tient avant tout aux mœurs et au milieu dans lequel vivent les différents peuples. Le climat ainsi paraissait être le premier agent de la nature, modulant jusqu'aux traits physiques. Cornelius de Pauw rendait compte ainsi des "épouvantables" caractères physiques et moraux des Indiens d'Amérique (*Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, 1768-1769<sup>70</sup>). De ce point de vue, le rôle

<sup>65</sup> 2 volumes Paris, Garnier, 1963.

<sup>66</sup> trad. fr. Paris, Garnier, 1957.

<sup>67</sup> Amsterdam, Louis et Daniel Elzevier, 1655.

<sup>68</sup> London, W. Godbid, 1677.

<sup>69</sup> Voir l'ensemble des textes rassemblés in Buffon *De l'homme*, Paris, Maspéro, 1971. Sur l'anthropologie de Voltaire, de Buffon et d'autres, voir particulièrement M. Duchet *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* (1971 ; rééd. Paris, A. Michel, 1995).

<sup>70</sup> 2 volumes, Berlin, G. J. Decker, 1768-1769.

du milieu extérieur était réputé n'être jamais que négatif, de sorte que si les Blancs lui étaient moins soumis que les autres races cela ne tenait pas à leur nature particulière mais le contraire : au fait qu'habitait les contrées les plus tempérées, ils échappaient aux influences climatiques les plus violentes.

Le débat, parmi les monogénistes, tenait ainsi à savoir si la dégénérescence des races humaines était réversible, comme le soutenait Buffon, ou non. Il s'agissait donc de savoir si, transportés sous nos climats, des Noirs y deviendraient blancs à la longue.

Marcello Malpighi et d'autres avaient pourtant observé que la noirceur de la peau tient à une membrane réticulée située sous l'épiderme<sup>71</sup>. Elle vient donc de l'intérieur, loin que le climat la détermine seul. On la croyait liée à un *fermentum nigricans* mêlé au sang et elle ne pouvait dès lors passer pour une conformité accidentelle. Dès la fin du XVII<sup>e</sup>, ainsi, on s'était souvent convaincu qu'au vu d'une telle qualité essentielle, indépendante du milieu et se transmettant par la génération, les Noirs formaient une race particulière d'hommes. Aussi beaucoup de monogénistes, comme Johann Blumenbach, refusaient-ils d'admettre la réversibilité de la dégénérescence des races (*De l'unité du genre humain et de ses variétés*, 1775<sup>72</sup>). Ils disaient alors la même chose que les polygénistes, lesquels voulaient bien accorder une ascendance commune à tous les hommes dès lors qu'il était reconnu que les races s'étaient séparées depuis si longtemps que les différences majeures entre elles étaient devenues insurmontables, c'est-à-dire naturelles.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le polygénisme fut particulièrement défendu en Grande-Bretagne, avec Lord Kames (pseudo. de Henry Home *Sketches of the History of Man*, 1774<sup>73</sup>) et lord Monboddo (pseudo. de James Burnet *Antient Metaphysics*, 1779-1799<sup>74</sup>), ce dernier refusant toute idée de genre humain pour lui préférer celle d'une marche commune des hommes vers l'humanité, les différentes races s'y révélant plus ou moins douées<sup>75</sup>. A cette époque, pour nier que les races humaines appartiennent à une seule espèce, le chirurgien Charles White refusa même d'admettre qu'elles sont interfécondes (*An Account of the Regular Gradation in Man*, 1799<sup>76</sup>).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les idées polygénistes se transportèrent aux USA, apportées en particulier par le naturaliste créationniste, disciple de Georges Cuvier, Louis Agassiz (1807-1873), alors même qu'avec James Cowles Prichard, la Grande-Bretagne leur était devenue maintenant assez largement réfractaire (*Researches into the physical history of man*, 1813<sup>77</sup>). Repris par l'anthropologie physique, notamment dans la préface de l'ouvrage de Josiah Nott et George Gliddon *Indigenous Races of the Earth: or New Chapters of Ethnological Inquiry* (1857<sup>78</sup>), le polygénisme fut l'une des premières idées "américaines" qui sut attirer l'attention des savants européens, a-t-on pu souligner<sup>79</sup>.

<sup>71</sup> Voir J. Roger *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup>*, Paris, A. Colin, 1963, pp. 215-216.

<sup>72</sup> trad. fr. Paris, Allut, 1804.

<sup>73</sup> 4 volumes, Edinburgh, W. Creech, 1788.

<sup>74</sup> 6 volumes, Bristol, Thoemmes press, 2001.

<sup>75</sup> Voir E. L. Cloyd *James Burnett, Lord Monboddo*, Oxford, Clarendon Press, 1972.

<sup>76</sup> London, Printed for C. Dilly, 1799.

<sup>77</sup> London, J. & A. Arch, 1813.

<sup>78</sup> Philadelphia, J. B. Lippincott, 1857.

<sup>79</sup> Voir S. J. Gould *La mal-mesure de l'homme*, 1983, trad. fr. Paris, Ramay/Le Livre de poche, 1983, p. 41 et sq.

Dira-t-on que cela ne saurait surprendre dans un pays qui admettait alors encore l'esclavage ? Certes, le polygénisme pouvait ouvertement en venir à justifier l'esclavage<sup>80</sup>. Mais les choses étaient plus compliquées. Les Etats traditionalistes et esclavagistes du Sud des Etats-Unis se voulaient bons chrétiens et n'avaient que faire des théories polygénistes qui allaient à l'encontre de ce qu'enseignaient les Ecritures. De plus, nombre de polygénistes, Agassiz en tête, étaient abolitionnistes. Voltaire déjà ne l'était pas moins que Buffon.

Darwin estimait que le débat entre les deux positions disparaîtrait avec les principes de l'évolution (*La descendance de l'homme*, 1874, I, chap. VII<sup>81</sup>). Mais le polygénisme se maintint en Europe<sup>82</sup>, où il semble même avoir été dominant entre 1850 et 1870. Au XX<sup>e</sup> siècle, il fut à nouveau soutenu, sur de toutes autres bases et avec un certain éclat, par le paléontologue Franz Weidenreich, se fondant sur l'étude du Sinanthrope et désignant les populations d'Australie et du nord de l'Asie comme issues de groupes d'*Homo erectus* séparés du rameau afro-européen (*Apes, Giants and Man*, 1946<sup>83</sup>).

Certains préhistoriens chinois, de même, affirment de nos jours que les *erectus* trouvés en Chine, comme l'homme de Zhoukoudian, portent déjà des traits asiates<sup>84</sup> comme la forme en pelle des incisives des Chinois modernes ou une excroissance osseuse à la mandibule que l'on trouve au néolithique chez Chinois, Japonais, Esquimaux et Lapons mais qui est absente chez les Mélanésien et est négligeable chez les Européens. Le débat, ainsi, n'est pas clos. Il concerne désormais la postérité d'*Homo erectus*.

\*

*Un ancêtre unique de l'homme ? Faut-il parler de natures humaines ?*

*Homo sapiens* est-il issu d'un unique foyer isolé ou s'est-il formé en différents endroits à partir de sous-espèces d'*erectus* différenciées et tout en conservant certaines de leurs différences<sup>85</sup> ? A l'exception des animaux domestiques, l'homme est certainement l'une des espèces qui présente le plus de variations physiques visibles. Ces différences existaient-elles dès l'origine ou n'ont-elles été acquises que récemment ? On comprend l'enjeu et les sous-entendus d'un tel débat : les différences entre les hommes sont-elles essentielles et premières ou secondaires et dérivées à partir d'un type unique ? Cela revient à demander si l'on peut parler de différences entre les hommes dans leur nature même ; de natures humaines.

Selon un modèle, dit "du candélabre", à partir des migrations d'*erectus* hors d'Afrique, des différenciations régionales nettes sont apparues et se sont maintenues chez les *sapiens*. C'est ainsi, nous l'avons dit, que pour certains préhistoriens chinois, les Sinanthropes portent déjà des caractères mongoloïdes.

<sup>80</sup> Voir notamment J-J. Virey article "Nègre" du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1803, T. XV.

<sup>81</sup> trad. fr. Paris, Reinwald, 1891.

<sup>82</sup> Voir par exemple A. Hovelacque *Notre ancêtre*, Paris, Leroux, 1877.

<sup>83</sup> University of Chicago Press, 1946.

<sup>84</sup> Voir Y. Rebeyrol *Lucy et les siens*, Paris, La Découverte/Le journal *Le Monde*, 1988, p.88.

Au contraire, selon le modèle dit "de l'arche de Noé", l'homme moderne fut à l'origine une population isolée ayant peu à peu supplanté toutes les autres par un phénomène de dérive génétique (voir 3. 2. 14.) et les différenciations raciales ne seraient apparues que par la suite et relativement récemment.

Selon un troisième modèle, enfin, l'homme moderne, apparu de manière ponctuelle, n'a pas simplement pris la place des autres populations. Des hybridations ont eu lieu et cela explique que certains caractères raciaux préexistants aient pu se maintenir.

Différents éléments plaident plutôt pour le modèle de l'arche de Noé, c'est-à-dire pour un ancêtre unique de l'homme. Il suffit en effet de songer aux différences existant entre les populations d'Amérindiens. Comme il n'est guère soutenable de dire que ceux-ci se sont précisément répartis de l'Alaska au Cap Horn en fonction de couleurs de peau et de types physiques acquis préalablement à leur arrivée dans le Nouveau Monde, force est d'admettre que des différences physiques régionales fortes sont susceptibles d'apparaître en peu de temps à l'échelle de l'évolution d'*Homo* : 40 000 ans. Mais surtout, la biologie moléculaire est à même de nos jours de démontrer que le degré de variation génétique entre les différentes populations humaines est étonnamment réduit. Trop pour ne pas parler d'une origine commune récente bien qu'il puisse ne s'agir là, pour d'autres, que du simple effet d'un brassage continu de populations toujours restées en contact.

Toutefois, les études génétiques et les indices d'hybridation des sapiens avec d'autres hommes qu'elles livrent donnent actuellement de la vigueur au troisième modèle. En fait, ces indices ne datent pas d'aujourd'hui : la mandibule de Riparo Mezzena (Italie, 1957) qui dévoile, comme d'autres fossiles, un Néandertalien doté d'un menton, semblait déjà témoigner d'un métissage.

Il semble désormais démontré que les Néandertaliens de l'Altai se sont métissés avec des *sapiens sapiens* il y a 100 000 ans. Ce qui oblige d'ailleurs à considérer que l'homme moderne a dû quitter l'Afrique plus tôt qu'on ne l'admettait (65 000 ans), comme paraît en témoigner notamment l'industrie lithique trouvée à Djebel Faya, près de Dubaï, datant de 125 000 ans. On admet également qu'un métissage unique a pu avoir lieu au Moyen-Orient, favorisant l'adaptation des *sapiens sapiens* à l'environnement eurasiatique. Il apparaît aussi qu'une mutation dans le chromosome Y néandertalien rendait les hybrides mâles peu fertiles.

\*

Ce que l'on peut retenir, au total, c'est qu'avant de disparaître, *Homo erectus* s'était régionalement modifié, en même temps qu'une tendance à la sapientisation s'exprimait pourtant partout - ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes si l'on voit en l'homme le produit d'une adaptation à un milieu, nous y reviendrons.

Ainsi les Sinanthropes trouvés en Chine (0,6 millions d'années) sont-ils nettement distincts des Pithécantropes en même temps qu'ils semblent se rapprocher des *sapiens*. En

---

<sup>85</sup> Voir C. S. Coon *The origin of races*, New York, A. A. Knopf, 1963.

Europe, les Archanthropes ou Anténéandertaliens adoptèrent des traits pré-néandertaliens (protubérance en forme de chignon dans la région occipitale, face au prognathisme prononcé) et la question, dès lors, est de savoir si l'Homme de Neandertal était d'une autre espèce que nous.

Son nom est tiré du val Neander près de Düsseldorf où, en 1856, fut trouvé un squelette qui longtemps passa pour être simplement celui d'un homme débile ou dégénéré. Rudolf Virchow, l'un des grands fondateurs de la théorie cellulaire (voir 3. 1. 23.) et un farouche opposant aux idées évolutionnistes, qui régna sur la science allemande de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, rejettera catégoriquement toute affirmation tenant à dire que ce squelette aurait été autre chose que celui d'un idiot de village ayant fait du rachitisme dans sa jeunesse. Dans ces conditions, des squelettes de néandertaliens avaient pu être découverts, sans être reconnus comme tels, dès 1828 en Belgique et en 1848 à Gibraltar. De nos jours, on possède les restes d'environ 125 individus et, de manière assez surprenante, certains ouvrages récents prennent la forme de véritables plaidoyers pour réhabiliter cet homme qui, avec sa face de brute (pas de menton, un front étroit) fut trop longtemps méprisé (!)<sup>86</sup>. Dans ces conditions, le parti pris est de nier qu'il y ait eu de nettes différences entre Néandertal et nous. Ce qui conduit, avec de forts effets de mythes, à dire assez n'importe quoi, en soulignant la « connaissance approfondie des qualités nutritionnelles et médicinales botaniques » des Néandertaliens ou en parlant « d'artisans émérites » en leur sein.

#### **4. 1. 9.**

##### *L'homme de Neandertal.*

Avec *Homo sapiens neandertalis*, les choses deviennent à la fois plus concrètes - nos connaissances sont bien mieux documentées - et plus étranges<sup>87</sup>. C'est que *l'Homme de Neandertal est un homme*. Il ne se contente pas d'annoncer l'humanité. A ce stade, la question de savoir s'il représentait ou non une autre espèce que la nôtre n'est pas tranchée - les tests génétiques que l'on a pu mener invitent plutôt à répondre par l'affirmative. Néandertaliens et *Sapiens sapiens* se sont un peu mélangé mais ils n'ont pas fusionné, ce qui pousse à croire que leurs hybrides ne devaient être guère fertiles, ce qui est la marque d'une séparation d'espèces. Mais peu importe au fond, car force est de considérer qu'avec Neandertal *il a existé sur la Terre, plus longtemps que nous, un autre homme que nous*. De fait, avant que l'homme moderne ne s'impose, il y a presque toujours eu simultanément plusieurs humanités sur la

---

<sup>86</sup> Voir par exemple M. Patou-Mathis & P. Depaep (Dir) *Néandertal*, Paris, Gallimard, 2018.

<sup>87</sup> Voir M. Patou-Mathis *Neanderthal. Une autre humanité*, Paris, Perrin, 2006, ainsi que B. Vandermeersch & B. Maureille (dir) *Les Néandertaliens. Biologie et cultures*, Paris, CTHS, 2007 ; S. Pääbo *Neandertal : à la recherche des génomes perdus*, Paris, Les liens qui libèrent, 2016 & E. Pincas *Qui a tué Neandertal ?*, Paris, Michalon, 2014. NB : les deux orthographes "néandertalien" et "néanderthalien" coexistent.

Terre. Il y a 40 000 ans, en Asie, on trouvait notamment des Néandertaliens, des *Sapiens sapiens*, l'homme de Solo, dont les restes ont été mis à jour à Java, et l'homme de Flores<sup>88</sup>.

Il n'est pas impossible qu'existaient alors encore d'autres espèces d'hommes, notamment dans des milieux insulaires, comme l'*Homo naledi*. En 2010, le séquençage de l'ADN mitochondrial d'une phalange d'homme d'environ 40 000 ans trouvée dans l'Altai en Russie n'a permis de la rattacher ni aux Néandertaliens ni aux hommes actuels. On a distingué ainsi une nouvelle espèce d'hommes, qui n'a été identifiée que génétiquement et dont on ne connaît aucune trace archéologique : les Denisoviens (de Denisova, en Sibérie), ni *sapiens sapiens*, ni néandertaliens et dont des traces se retrouveraient dans l'ADN des Mélanésiens actuels (il y a donc eu des hybridations avec les hommes modernes) mais non chez les Asiatiques de l'Est (mais l'*Homo longi* découvert en Chine a pu être considéré comme un Denisovien). Mais peut-être ne s'agit-il que de Néandertaliens, dont la diversité génétique pourrait avoir été plus grande que l'on ne croit.

Les études génétiques ont essentiellement porté sur la comparaison des ADN mitochondriaux de Néandertaliens, de Denisoviens et d'hommes modernes. Elles ont permis d'établir que, pour une même séquence d'ADNmt, tous les hommes actuels présentent entre eux de 1 à un maximum de 24 différences quel que soit leur éloignement géographique. En regard, l'homme et les Néandertaliens présentent de 20 à 34 différences en moyenne ; le chimpanzé et l'homme de 46 à 67 différences. Ces chiffres invitent à distinguer deux espèces différentes entre nous et les Néandertaliens mais on peut noter qu'il existe une zone de recouvrement de 20 à 24 différences entre hommes modernes et Néandertaliens, ce qui signifie que certains hommes actuels présentent plus de différence entre eux qu'avec des Néandertaliens !<sup>89</sup> Ainsi, les plus vieux Australiens connus, comme l'Homme de Mungo (60 000 ans), quoique appartenant tous à la même espèce que nous, présentent autant de différences génétiques entre eux que les hommes modernes par rapport aux Néandertaliens. Au total, les hommes actuels se ressemblent génétiquement à 99,9% de leur génome, tandis que Néandertaliens et Denisoviens nous ressemblaient à 99,85%.

L'origine des Néandertaliens demeure assez mystérieuse, même si l'on s'entend généralement à penser, nous venons de le voir, qu'ils correspondent à la spécialisation de certains groupes d'*Homo erectus* ou d'*Homo ergaster* en Europe entre les deux dernières phases de la glaciation de Würm (entre 80 000 et 30 000 ans), les deux plus récentes des quatre grandes périodes glaciaires subies par l'hémisphère nord.

Ces quatre pulsations glaciaires Günz, Mindel, Riss et Würm déterminées par l'étude des alignements de moraines au nord des Alpes de Bavière ne concernent à vrai dire que les pays alpins et ne se retrouvent pas sous toutes les latitudes : ainsi Würm II et III, séparées par un interglaciaire, ne forment qu'un unique Mesowürm en Europe du nord.

---

<sup>88</sup> Voir J-J. Hublin & B. Seytre *Quand d'autres hommes peuplaient la Terre : nouveaux regards sur nos origines*, Paris, Flammarion, 2011. Voir également J-F. Dortier (dir) *Révolution dans nos origines*, Paris, Sciences humaines, 2015.

<sup>89</sup> Voir M. Krings & al. "Neandertal DNA Sequences and the Origin of Modern Humans" *Cell* vol. 90, 1997, pp. 19-30.

Certains auteurs distinguent comme espèces à part entière *Homo antecessor*, présent en Espagne il y a 800 000 ans, dont *Homo neandertalis* et *Homo sapiens*, ou l'un seulement des deux, représenteraient la succession. On parle encore d'*Homo heidelbergensis* (500 000 ans), que l'on classe entre *antecessor* et Neandertal et que l'on trouve également en Afrique et peut-être en Chine. Il est peut-être le dernier ancêtre commun à Neandertal, les Denisoviens et nous.

L'Homme de Neandertal disparaît avec la dernière glaciation d'est en ouest, et peut-être en liaison avec des éruptions volcaniques comme celles des champs Phlégréens près de Naples, entre 45 000 et 32 000 ans. Il se réfugie alors dans le sud de l'Espagne et ses dernières traces connues sont sur le site de Zaffaraya (mais on en a trouvé également d'autres, contemporaines, en Croatie).

La question de la disparition de l'Homme de Neandertal rejoint celle de son statut par rapport à *Homo sapiens sapiens*. Longtemps, on le vit comme un intermédiaire entre *erectus* et ce dernier<sup>90</sup>. Puis on limita ce rôle aux populations de l'Europe seules, ainsi qu'à celles d'Asie de l'Ouest, tandis qu'assez vite certains en firent une branche à part de l'évolution humaine, sans relation avec les hommes modernes, comme Marcellin Boule (*Les hommes fossiles*, 1921<sup>91</sup>).

De nos jours, le métissage fertile de Néandertaliens et de *Sapiens sapiens* semble génétiquement attesté au sein des populations européennes et asiatiques actuelles - ce dont quelques types d'Europe centrale porteraient encore la marque (forme du nez, arrière du crâne, fémur, etc.)<sup>92</sup> - mais non africaines. A ce stade, ces métissages semblent avoir été assez faibles cependant et, dans la mesure où leurs traces génétiques sont identiques chez Européens et Asiatiques, la rencontre doit s'être produite avant l'arrivée des Néandertaliens et des *Sapiens sapiens* en Europe et en Asie, peut-être au Proche-Orient.

L'homme de Saint-Cézaire (Charente), l'un des Néandertaliens les plus récents que nous connaissons, présente des traits qui pourraient témoigner d'un croisement avec des hommes modernes. Il en est de même des restes d'un enfant découverts en 1999 à Lagar Velho (Portugal) ; ce qui a néanmoins été contesté. Plus récemment, des études génétiques ont estimé entre 1% et 4% la part de gènes néandertaliens dans l'ADN des Européens et des Asiatiques. Mais peut-être ces gènes communs aux Néandertaliens et aux hommes modernes remontent-ils à un ancêtre commun.

---

<sup>90</sup> Voir par exemple A. Hrdlicka "The Neanderthal Phase of Man" *Journal of the Royal Anthropologic Institute* 17, 1927, pp. 249-269.

<sup>91</sup> Paris, Masson, 1946.

<sup>92</sup> Voir E. Trinkaus & P. Shipman *Les hommes de Néandertal*, Paris, Seuil, 1996. Un ouvrage par ailleurs très riche sur l'histoire de l'étude de la préhistoire.

La découverte de sites néandertaliens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fit rapidement croire que certains caractères néandertaloïdes ne pouvaient que s'être maintenus jusqu'à l'époque contemporaine. Armand de Quatrefages & Ernest Hamy en apportaient des preuves dans leur *Crania ethnica. Les crânes des races humaines...* (1873<sup>93</sup>). En 1906, René Verneau dressait une liste de ces "réapparitions ataviques". Bref, chacun était invité à reconnaître son voisin comme un homme primitif<sup>94</sup>.

Toutefois, on ne trouve nulle part trace archéologique de tels croisements. Les sites qui témoignent d'une occupation successive de Néandertaliens puis de *Sapiens sapiens* ne montrent aucun mélange des deux - pas plus qu'ils ne livrent d'ailleurs de traces d'affrontement, sinon ténues, comme une mandibule, peut-être néandertalienne, découverte dans la grotte des Rois (Charente) et qui montre des traces de décarnisation permettant d'envisager la possibilité que l'individu ait été traité comme du gibier par des Cro-Magnons.

Cela n'interdit pas de penser que certains hybrides aient pu apparaître ici ou là mais on ne croit plus guère en tous cas qu'*Homo sapiens sapiens* puisse être issu d'une forme géographiquement restreinte de Néandertaliens. Sous aucun aspect en fait Neandertal ne semble avoir évolué vers l'homme moderne<sup>95</sup>.

On trouve des Néandertaliens de la pointe de l'Europe de l'ouest jusqu'à la mer caspienne, voire jusqu'en Sibérie, ainsi que jusqu'au Moyen-Orient et, selon certains auteurs, l'Homme de Dali en Chine (de 200 000 à 50 000 ans) ou l'Homme de Rhodésie en Afrique (150 000 ans ?) montreraient des traits néandertaloïdes, ce qui ne correspond pas à l'idée d'une spécialisation européenne répondant à un environnement climatique spécifique.

Force est en effet de considérer que la variance des traits associés au type néandertaloïde n'a peut-être pas été suffisamment considérée, confinant Neandertal et son faciès de brute épaisse au bout d'une Europe gelée. En fait, a-t-on pu souligner, certains Néandertaliens n'ont guère de chignon à l'arrière du crâne, ils possèdent un menton ainsi qu'une calotte crânienne plutôt élevée.

Anatomiquement, l'Homme de Neandertal était très proche de nous, avec néanmoins un squelette plus robuste et des muscles plus puissants (sa stature moyenne était de 1,61 mètre et de 72 kg). Son volume cérébral semble avoir été supérieur au nôtre et peut-être l'Homme de Neandertal possédait-il le plus gros cerveau de la lignée humaine. Chez deux individus,

---

<sup>93</sup> 2 volumes, Paris, J-P. Baillière & fils, 1882.

<sup>94</sup> « La race de Spy ou de Néanderthal », *Revue de l'Ecole d'anthropologie* 16 1906, pp. 391-392. Voir A. Hurel « Le néandertalien de la Chapelle-aux-Saints » *Pour la science* n° 353, mars 2007, pp. 12-15. Voir également, C. Cohen *Un Néandertalien dans le métro*, Paris, Seuil, 2007.

<sup>95</sup> Voir D. Reich *Comment nous sommes devenus ce que nous sommes. La nouvelle histoire de nos origines renouvelée par l'ADN ancien* (2018, trad. fr. Paris, Qanto, 2019).

trouvés en Espagne et en Italie, on a pu identifier un gène de pigmentation (MC1R) entraînant une peau pâle et des cheveux roux.

Il chassait le mammouth en creusant des fosses. Il était doté d'armes, d'arcs peut-être, et il fabriquait des outils diversifiés en eux-mêmes et en fonction des sites (une soixantaine de catégories) que l'on regroupe sous l'appellation de Moustérien. Il maîtrisait le bois et se fabriquait sans doute des cabanes (à La Ferrassie, on a retrouvé un dallage de pierres plates) et des palissades (campement de la Folie). Aucune trace de poterie, de panier ou d'aiguille d'os ne nous est en revanche parvenue. Il devait pourtant porter des vêtements. Ses dents de devant, que l'on découvre souvent anormalement usées, servaient peut-être à attendrir les peaux. Certains veulent même qu'il ait déjà pratiqué l'agriculture<sup>96</sup> - ce qui est très contesté. De la fabrication de ses outils, enfin, on semble être autorisé à conclure que l'Homme de Neandertal était généralement droitier.

#### *La dextralité.*

On a longtemps cru qu'utiliser une main - celle de droite en général (pour 90% des hommes) - de préférence à l'autre était un signe d'humanité avancée. Cette latéralisation de l'usage des mains semble cependant être apparue progressivement bien avant Neandertal. La taille des pierres témoignerait de son existence il y a déjà deux à un million et demi d'années<sup>97</sup>. De fait, elle a pu être observée chez certains singes et l'on pense que cette dextralité pourrait être liée à la structuration du cerveau en aires autorisant notamment le langage (voir ci-après). Il se pourrait néanmoins que la latéralisation de l'usage des membres concerne d'autres espèces éloignées. On cite par exemple le cas des corbeaux gauchers de Nouvelle-Calédonie (*Corvus monebuloides*). Sur cette île, ces oiseaux, pour extraire des insectes des anfractuosités des arbres découpent, avec leur patte gauche ou droite de préférence selon les individus, des rubans de feuilles qu'ils introduisent en les tenant par le bec dans les fentes.

De l'examen des ossements, certains ont conclu que l'organisation sociale des Néandertaliens avait dû développer certaines formes d'entraide - l'individu retrouvé à La Chapelle-aux-Saints, ainsi, atteint d'arthrite déformante et n'ayant plus de dents devait être incapable de mastiquer seul ses aliments. Mais d'autres ont fait remarquer que les chimpanzés atteints des mêmes lésions dentaires se débrouillent très bien seuls.

<sup>96</sup> Voir C. Tudge *Néandertaliens, bandits et fermiers*, 1998, trad. fr. Paris, Cassini, 2002.

<sup>97</sup> Voir N. Toth *La naissance de la culture* in (collectif) *Les origines de l'homme*, Paris, Pour la Science/Belin, 1989.

L'Homme de Neandertal enterrait ses morts selon des rites précis : les corps ont une orientation particulière, ils sont couchés sur le côté en chien de fusil. Une patte de bison était déposée près du même individu de La Chapelle-aux-Saints. Comme un trophée ? Dans d'autres sépultures, des cornes de chèvres et de bouquetin entourent le cadavre (Teshik-Tash en Ouzbékistan), ou des bois de cerf (Kafzeh en Israël). La présence de nombreux ossements d'ours dans les cavernes (Drachenloch dans les Alpes suisses ; Regourdou en Dordogne) ont fait parler d'un culte de l'ours - mais cela a été mis en question.

Neandertal n'a pas développé les premières sépultures, qui semblent remonter à *Homo erectus* (le site Sima de los Huesos, en Espagne, notamment).

Un culte des crânes s'est peut-être également développé, ou bien les usages funéraires voulaient-ils que le crâne des individus morts soit conservé à part car l'on a retrouvé un certain nombre de corps sans tête. A Gibraltar ou à Ehringsdorf, le crâne d'un enfant et celui d'une femme semblent même avoir été exposés comme des trophées. Au Mont-Circé, un crâne semble avoir roulé du bout d'une perche. Sur différents sites, les ossements portent des traces de lutte en plus des morsures d'animaux. Le cannibalisme paraît attesté dans la mesure où dans certains foyers, des fragments d'os humains en partie calcinés ont été jetés en vrac au milieu de restes d'animaux (comme à Krapina en Croatie) mais certains le discutent.

Depuis les débuts de la science préhistorique, le cannibalisme est en débat. On discute de son caractère alimentaire ou rituel ou tout simplement de sa réalité chez les populations de la préhistoire<sup>98</sup>. Certains ethnologues, comme Ashley Montague (1937) ont même nié son existence tout court<sup>99</sup>. A ce stade, la plus ancienne preuve de cannibalisme en Europe est en Espagne (Gran Dolina) et date de 800 000 ans. Elle concerne *Homo antecessor*. D'autres traces apparaissent au fil de la Préhistoire et jusqu'au néolithique (Fontbrégoua en France par exemple)<sup>100</sup>.

Au total, les éléments dont nous disposons sont trop maigres pour nous permettre de nous prononcer quant à l'existence de pratiques d'inhumation symboliques et encore moins d'une religion néandertalienne. Un seul site y invitait, celui de Shanidar au nord de l'Irak, où quantités de pollens ont été retrouvés avec les sépultures ; des plantes dont plusieurs servent encore traditionnellement de remède dans la région, de sorte que l'on s'est demandé si elles

---

<sup>98</sup> Voir M. Patou-Mathis « Aux racines du cannibalisme » *La recherche* n° 327, janvier 2000, pp. 16-19 & T. White « Nos ancêtres, les cannibales » *Pour la science* n° 287, septembre 2001, pp. 30-36. Voir également C. Avramescu *An intellectual history of cannibalism*, Princeton University Press, 2009.

<sup>99</sup> Voir W. Arens *The Man-eating Myth*, Oxford University Press, 1979. Cet auteur nie l'existence du cannibalisme rituel. A contrario, voir la *Sociologie comparée du cannibalisme I* de G. Guille-Escuret (Paris, PUF, 2010).

n'avaient pas déjà des capacités curatives pour les Néandertaliens. Mais, depuis lors, on a fait remarquer que l'accumulation des pollens pourrait bien avoir été le fait d'un petit rongeur...

La grotte de Bourniquel (-176 000 ans) dans les gorges de l'Aveyron a été aménagée à l'extrémité d'un couloir de 300 mètres difficile d'accès. Était-ce un lieu d'initiation ? Dans la grotte des Sorciers, près de Gênes, une stalagmite est décorée de matières colorantes. A La Ferrassie, le crâne d'un enfant, séparé de 90 cm du reste du corps, est recouvert par une pierre sur laquelle ont été gravées de petites cupules. On trouve sur certains sites, comme Arcy-sur-Cure, des coquilles fossiles, des pierres de formes curieuses ramassées peut-être par curiosité. On a longtemps disputé l'attribution aux Néandertaliens ou aux hommes modernes des bijoux exhumés dans la grotte du Renne d'Arcy-sur-Cure (ils appartiendraient bien aux Néandertaliens). Néandertal possédait-il un sens artistique ou a-t-il de ce point de vue subi l'influence d'*Homo sapiens* ?<sup>101</sup> Une flûte - ou le simple reste d'un repas d'ours, estiment certains - a été retrouvée dans une grotte en Slovénie en 1995<sup>102</sup>. Treize traits gravés dans la roche d'une grotte de Gorham, à Gibraltar, entre 38 500 et 30 500 ans, puis des dessins dans trois grottes en Espagne datés de 64 000 ans ont fait parler d'art rupestre néandertalien.

Le problème, n'a-t-on pas manqué de souligner néanmoins, outre des questions de datation<sup>103</sup> - tient au fait que ces découvertes semblent toujours occasionnelles. Elles n'existent souvent qu'en un unique exemplaire, comme si elles n'avaient pas occupé une place importante pour les populations néandertaliennes dans leur ensemble. Les tombes, ainsi, ne livrent nullement couramment des traces de fleurs et pas davantage de mobilier funéraire proprement dit, c'est-à-dire qu'elles ne révèlent rien sinon, de temps en temps, ce qui pourrait bien être arrivé là seulement par hasard. De plus, on ne peut écarter la possibilité que les Néandertaliens aient copiés les *Homo sapiens sapiens* - nous en avons, nous le verrons, la preuve concernant les outils - ou aient acquis d'eux certaines pièces comme, a-t-on suggéré, ce pendentif en os, lui aussi unique, d'Arcy-sur-Cure (Yonne, France).

On a récemment découvert sur deux sites du Sud-ouest de la France des lissoirs en os de cerf ayant été fabriqués par des Néandertaliens et datés de 50 000 ans et qui pourraient donc être antérieurs à l'arrivée des hommes modernes, ce qui autorise à se demander si ces derniers n'ont pas copié les Néandertaliens. Divers ornements trouvés (serres d'aigles, coquilles peintes ayant pu servir de pendentifs) laissent imaginer que les

---

<sup>100</sup> Sur les situations favorisant les pratiques cannibales (jusqu'à nos jours), voir G. Guille-Escuret *Sociologie comparée du cannibalisme*, Paris, PUF, 2012.

<sup>101</sup> Voir A. Leroi-Gourhan *Les chasseurs de la préhistoire*, Paris, Ed. A-M. Métaillé, 1983.

<sup>102</sup> Voir J. L'Helgouach *La musique préhistorique* in J-P. Mohen (Dir) *Le temps de la préhistoire*, 2 volumes, Paris, Archeologia, 1989, II.

<sup>103</sup> L'arrivée des hommes modernes en Europe et en Espagne pourrait être bien plus ancienne que les 45 000 ans jusqu'ici admis. Deux crânes découverts en Grèce en 1976, ont pu suggérer une arrivée vers 210 000 ans. Tandis que le plus ancien *sapiens* (315 000 ans) aurait été trouvé au Maroc.

Néandertaliens avaient développé une pensée esthétique et symbolique, donc abstraite, avant l'arrivée des hommes modernes. Toutefois, la date d'arrivée des hommes modernes en Europe pourrait être plus ancienne qu'on n'imaginait et se situer il y a plus de 50 000 ans (certains ont soutenu : 210 000 ans, suite à l'exploration de la grotte d'Apidima en Grèce mais cela a été très contesté).

Face à ces hommes qui n'étaient pas nous, la tentation ne peut qu'être forte de raisonner malgré tout comme s'ils avaient été comme nous, ou inférieurs à nous. En fait, on ne peut écarter la possibilité qu'ils aient été fort différents, adoptant notamment des modes de vie nous étant peu ou pas du tout familiers. La fouille de certains sites, ainsi, semble inviter à conclure qu'hommes et femmes, dans la société néandertalienne, vivaient de manière séparée.

Et, parce qu'il est un homme, il est difficile, aussi bien, de nous convaincre des limites intellectuelles de ce proche cousin – d'autant que le relativisme dominant nous interdit aujourd'hui de penser une évolution linéaire et cumulative. Au Levant, Néandertaliens et *Homo sapiens sapiens* ont coexisté il y a de 100 000 à 40 000 ans (certains estiment qu'ils se sont plutôt succédés). Ils disposaient pratiquement du même outillage. Ils semblent néanmoins ne pas avoir adopté du tout la même façon de tirer des ressources de leur environnement<sup>104</sup>. Les groupes néandertaliens (au moins depuis -75 000 ans) changeaient constamment de site en une pérégrination continue allant, à l'aventure, rechercher du gibier. Les *sapiens*, eux, menaient des expéditions rayonnantes autour d'un site semi-permanent, marquant ainsi qu'ils étaient bien plus à même de se projeter dans l'avenir, prévoyant les disponibilités en ressources et repérant leur localisation. Ils développeront logiquement une chasse spécialisée (renne en Europe, mammoth en Ukraine, chèvre sauvage au Liban, etc.). La principale disposition de la nature humaine est la circonspection, disait Herder. La raison n'est pas en l'homme une force séparée mais l'orientation de toutes ses forces (*Traité sur l'origine de la langue*, 1770<sup>105</sup>).

Ainsi, l'homme moderne semble avoir fait preuve d'une plus grande adaptabilité, tenant à différents facteurs, dont peut-être un métabolisme moins gourmand en énergie. On a pu estimer en effet à 5 000 kilocalories les besoins énergétiques quotidiens d'un néandertalien mâle, soit à peu près ce que consomme un coureur du Tour de France. Or, malgré ces besoins, l'Homme de Neandertal semble avoir vécu ballotté au gré des modifications de son environnement sans s'y projeter. Dans ces conditions, sa disparition n'est peut-être pas aussi mystérieuse qu'elle en a l'air. Au XX<sup>e</sup> siècle, différents exemples de sociétés traditionnelles,

---

<sup>104</sup> Voir I. Tattersall *L'émergence de l'homme*, 1998, p. 185 et sq.

<sup>105</sup> trad. fr. Paris, Aubier, 1977.

parmi les Indiens d'Amazonie notamment, auront montré qu'une population peut disparaître très vite totalement lorsque son milieu traditionnel se modifie. Peut-être est-ce ce qui est arrivé à l'Homme de Neandertal qui devait vivre en groupes peu nombreux, ne rassemblant sans doute au total en Europe que quelques dizaines de milliers d'individus, avec une densité estimée de 8 individus par 1 000 m<sup>2</sup>, voire moins (une étude de 2003 a pu estimer le nombre de *sapiens sapiens* à 2 000 il y a 70 000 ans).

Il n'en reste pas moins qu'en Europe, les Néandertaliens ont vécu encore 10 000 ans après l'apparition des hommes modernes – dont ils purent néanmoins être longtemps demeurés isolés du fait de certaines conditions climatiques. On ne peut donc parler d'un remplacement rapide, comme si la supériorité des *sapiens* avait été d'emblée écrasante. Peut-être la dernière glaciation, en réduisant le territoire habitable, exacerba-t-elle néanmoins la compétition entre les deux groupes humains, au détriment des Néandertaliens.

\*

*Alors, d'où vient l'homme moderne ?*

Si l'on peut directement relier les premiers *sapiens* à *Homo erectus* sans passer par Neandertal<sup>106</sup>, force est de reconnaître pour autant qu'on ne connaît pas l'ascendance directe des hommes modernes. C'est là en effet l'une des vérités les plus inavouables de la science moderne : l'origine de l'homme moderne demeure tout à fait mystérieuse ! Non pas seulement parce qu'on ne connaît pas son ancêtre direct, comme s'il s'agissait d'un simple problème de filiation. C'est qu'en très peu de temps *Homo sapiens sapiens* introduit des bouleversements que rien, à vrai dire, n'annonçait chez ses prédécesseurs<sup>107</sup> - l'art notamment, dont rien ne paraît préparer véritablement l'explosion à partir de 40 000 ans. Même si l'art, nous venons de le dire, n'est sans doute pas apparu seulement avec *sapiens sapiens*, il reste que l'art de ce dernier est bien peu annoncé par ce que l'on peut enregistrer avant lui en fait de création esthétique (collecte de pierres et de coquillages, taille de biface au-delà des seules exigences fonctionnelles, parures<sup>108</sup>). Les objets à vocation symbolique les plus anciens trouvés sont deux plaques d'ocre aplanies gravées de motifs géométriques (croisillons) qui datent de 77 000 ans (dans la grotte de Blombos, en Afrique du Sud).

On regroupe sous l'appellation de "sapiens archaïques" différentes sous-espèces comme les hommes des Border Caves ou ceux de l'embouchure de la Klasies River en Afrique du Sud (de 160 000 à 74 000 ans), comme *Homo rhodesiensis* (fossile de Broken Hill) ou *Homo soloensis* (Ngandong), qui peuvent être considérées

---

<sup>106</sup> Voir J. Piveteau *L'apparition de l'homme*, Paris, OEIL, 1986, pp. 118-120.

<sup>107</sup> Voir F. Bon *Préhistoire. La Fabrique de l'homme*, Paris, Seuil, 2009.

comme des pré-*sapiens* et auxquels, à ce titre, certains veulent encore ajouter Neandertal. En fait, l'apparition des hommes modernes reste plus que floue. La lignée humaine regroupe à ce stade une trentaine de taxons différents (dont 11 ont été découverts depuis 1997), ce qui invite à considérer – contre l'idée longtemps défendue d'un foyer éthiopien originel – que les caractères sapiens sont apparus en divers endroits il y a 300 000 à 200 000 ans du sud (fossiles de Florisbad en Afrique du Sud) au nord (Djebel Irhoud, Maroc) de l'Afrique. Ce qui correspond à une bien large répartition pour un groupe en voie de spéciation. Toutefois, les généticiens ont récemment annoncé avoir localisé le berceau de notre espèce au nord du Botswana il y a 200 000 ans, ce qui contredit l'idée de plusieurs foyers d'apparition sur le continent Africain.

Ensuite, bien que les primates soient généralement peu migrants, *Homo sapiens sapiens*, peut-être à travers une lente extension de ses zones de chasse, a beaucoup bougé. Quittant peut-être l'Afrique il y a 130 000 ans, l'homme moderne est partout ou presque entre 70 000 et 30 000 ans. Il est en Europe, où ses plus anciens restes connus ont 40 000 ans (Pestera cu Oase, Roumanie). Il a traversé les 90 kilomètres de mer qui séparent la Nouvelle-Guinée de l'Australie ainsi que les 75 kilomètres du détroit de Béring, alors peut-être asséché ou recouvert par les glaces. De 36 000 à 32 000 ans, un recul temporaire des glaciers lui a sans doute donné accès aux grandes plaines du continent nord-américain car il semble avoir atteint la Terre de Feu dès -9 000 ans (les Esquimaux viendront plus tard, il y a 4 000 à 5 000 ans). Il y a par ailleurs dû y avoir des allers-retours sur le détroit de Béring puisque les Tchouktches de l'Extrême-Orient russes seraient des descendants et non des ancêtres des premiers Amérindiens.

Les dates du peuplement du continent américain sont encore en débat - cela tenant notamment au fait que les plus vieux sites préhistoriques de Sibérie (par où l'homme semble bien avoir dû passer pour traverser le détroit de Béring) - ne semblent pas remonter à plus de 14 000 ans ; tandis que des restes d'outils trouvés au Chili pourraient remonter à plus de 13 000 ans et d'autres, au Brésil (Vale da Pedra Furada), à plus de 24 000 ans. D'autres voies ont peut-être pu être empruntées et les Indiens d'Amérique du Nord ne seraient pas forcément les premiers habitants du continent. On parle de peuplements venant du Japon par la Polynésie et d'Europe, certaines similitudes d'outil pouvant être avancées entre la culture solutréenne et celle dite de Clovis (un site du Nouveau-Mexique), tandis que le profil de l'homme de Kennewick (9 000 ans) paraît caucasien.

### *Les types d'hommes modernes.*

A partir du Mésolithique (10 000-8 000 ans), l'homme, que sa morphologie semblait plutôt destiner au climat tropical, va se spécialiser. En Europe, le type méditerranéen est ainsi rattaché dès cette époque à une population dite de Trevic (Morbihan). Le type nordique apparaît un peu après, il y a environ 6 000 ans – les yeux bleus, liés à une mutation du gène *HERC2*, n'existaient probablement pas il y a 30 000 ans ; la peau claire, liée à une mutation de *SLC24A5* que portent aujourd'hui 95% des Européens, ne semble pas avoir plus de 9 000 ans. En Afrique, les principales caractéristiques des Africains actuels ne se rencontrent guère avant -7 000 ans.

---

<sup>108</sup> Voir M. Lorblanchet *La naissance de l'art*, Paris, Errance, 1999.

Sans doute, les disparités physiques entre les différentes populations humaines étaient-elles plus accentuées que de nos jours mais l'évolution humaine, même chez ses groupes les plus isolés, n'aura pas eu le temps de prolonger ces tendances spécialisantes jusqu'à la spéciation. Les hommes modernes sont restés relativement proches des premiers *sapiens sapiens*, dont l'un des types canoniques est fourni par le fameux Homme de Cro-Magnon (qui tire son nom de l'endroit où il fut découvert, à l'occasion de la construction du chemin de fer Agen-Les Eyzies dans le sud de la France) qui déjà avait pratiquement tout de nous.

Mais Cro-Magnon n'était pas exactement nous. D'aucuns ont pu juger qu'il conservait des caractères néandertaliens et penser que l'homme moderne est en fait un hybride de Cro-Magnon et d'un autre type majeur, comme celui dit de Combe-Capelle<sup>109</sup>.

Au total, nous avons ainsi tenté de rassembler dans les pages précédentes des données concernant l'évolution du genre *homo* qui, on le voit, sont diffuses, souvent incertaines, pour ne pas dire contradictoires. Voyons à présent les extrapolations qu'on en tire.

\* \*

---

<sup>109</sup> Voir E. Genet-Varcin *A la recherche du primate ancêtre de l'homme*, Paris, Ed. Boubée & Cie, 1969, p. 248 et sq.

*B) Critique de la raison paléanthropologique.*

**4. 1. 10.**

*Des extrapolations imprudentes. Un exemple : déduire l'intelligence de la taille du cerveau.*

En moyenne, l'Homme de Cro-Magnon mesurait 1,74 m et son volume céphalique (1 500 cm<sup>3</sup>) était celui des Européens actuels. D'où cette affirmation, reprise un peu partout sans discussion que, si la masse de nos connaissances est évidemment plus importante, nous ne sommes pas plus intelligents que Cro-Magnon.

Comment ne pas reconnaître derrière cette affirmation le souci commun à notre époque de ne discriminer personne ? Il faut donc concevoir une sorte d'intelligence générale, commune à tous les hommes et à nos lointains ancêtres aussi bien. Car si l'on conçoit que l'intelligence est distincte de ce qu'elle pense, c'est-à-dire de ce qu'elle est effectivement capable de connaître, on n'exclue personne, en effet. Tous les hommes actuels sont également – au moins potentiellement - intelligents. Bien entendu, un tel égalitarisme peut paraître un peu forcé. Dès lors, pour se maintenir, l'égalitarisme verse dans le relativisme. Il distinguera des intelligences, spécialisées, répondant chez chaque espèce à des besoins particuliers. Et bientôt, évidemment, on dira qu'aucune de ces intelligences n'est supérieure aux autres. D'un préjugé l'autre, on aboutira à soutenir deux thèses opposées dont l'une, pense-t-on pourtant, soutient l'autre. Une première thèse en faveur d'une intelligence générale distincte de ses applications, quelque chose comme la raison distincte du raisonnement et une seconde thèse reconnaissant des intelligences spécialisées, une sorte d'intelligence découpée en tranches ainsi, des facultés intellectuelles distinctes selon leurs objets. On soumettra donc des enfants humains et des grands singes à deux catégories de tests, les uns portant sur la compréhension du monde physique (espace, quantité, causes mécaniques, usage d'outils), les autres sur les aptitudes sociales (communication, apprentissage par imitation, théorie de l'esprit) et l'on notera que les enfants ne se démarquent vraiment que dans le domaine de l'intelligence sociale. Enfin, à ceci près que les enfants surpassent aussi les singes dans les tests de compréhension du monde physique qui supposent l'induction de causes. En somme, on constate bien que l'intelligence humaine du monde physique n'a rien de spécifique par rapport à celle des grands singes si on lui ôte tout ce qu'elle a de spécifiquement humain et donc tout ce que les singes n'ont pas, qui est considérable. Il est bon qu'une démarche expérimentale l'atteste !

Certes, par rapport à nous, l'Homme de Cro-Magnon semble avoir disposé du même appareillage mental quant au volume et à la forme du cerveau ; ne présentant pas les évidentes

limites physiques, en regard, d'un *Homo habilis* ou d'un *Homo erectus*. Mais encore serait-il heureux d'ajouter que nous sommes parfaitement incapables de déduire de la morphologie d'un cerveau le niveau réel d'une intelligence et que l'indice céphalique n'y suffit certainement pas. L'Homme de Neandertal, qui ne possédait peut-être pas un langage articulé, avait en moyenne un plus gros cerveau que nous - et l'on n'a d'ailleurs pas manqué de lui prêter la même intelligence "brute" (?) que la nôtre. *A contrario*, chez les *sapiens sapiens* même – chez les hommes actuels - un tout petit cerveau ne représente pas un obstacle au génie.

Les études préhistoriques fourmillent d'a priori de ce type, au point qu'il n'est pas toujours facile de les repérer ! Certes, il est peu de science, sans doute, aussi généralement incertaine quant à ses résultats que la paléanthropologie et peu doivent autant qu'elle extrapoler à partir d'indices fort ténus - l'existence du plus ancien singe catarhinien découvert, *Bivetia piveteaui*, décrit en 1988, est attestée par une seule dent ! Les zones où l'on a retrouvé des fossiles d'homininés ne dépassent pas 3% de la surface de l'Afrique.

Sauf pour *Homo sapiens* et les Néandertaliens, le nombre d'individus fossiles complets retrouvés est nul. Le matériel est en général si épars qu'il ne permet pas d'étudier la variabilité des traits physiques même dans une région géographiquement restreinte<sup>110</sup> et, de toute manière, les comparaisons morphologiques incluent rarement tout le matériel disponible.

Traitant de questions "graves", car se rapportant à l'identité de l'homme, on pourrait imaginer que les préhistoriens sont particulièrement soupçonneux quant aux ressorts et partis pris plus ou moins idéologiques susceptibles d'influencer leurs travaux. Une telle vigilance ne se laisse pourtant guère deviner et, d'une manière générale, peu de sciences semblent comme l'anthropopaléontologie avoir aussi peu conscience de la précarité de leurs affirmations.

Ainsi, l'homme moderne est-il né en Afrique ? C'est là une thèse couramment défendue de nos jours et qui, il faut le reconnaître, paraît en l'état actuel de nos connaissances plus qu'acceptable. Toutefois, le ton de certitude avec lequel cette thèse est généralement présentée semble souvent quelque peu hâtif ; surtout s'il permet de faire dogmatiquement fi des épineux problèmes de datation de certains fossiles qui subsistent et permettent encore de la mettre en balance. De plus, on souhaiterait davantage de circonspection quand on sait que les débats quant à l'origine géographique de l'homme ont toujours été emprunts de beaucoup d'idéologie et même de fantasmagorie.

\*

---

<sup>110</sup> Quant aux difficultés d'interprétation de la diversité biologique d'un ensemble de populations, voir J.

*Quand l'idéologie s'en mêle : naissance de l'homme en Afrique ?*

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Ernst Haeckel, pour situer l'apparition de l'homme, imaginait qu'un pont terrestre avait jadis relié Madagascar à l'Inde, un territoire qu'il nommait Gondwana, où l'homme aurait pris son essor et dont le zoologiste anglais Philip L. Plater fit un continent qui aurait occupé la place de l'Océan indien, qu'il nomma la Lémurie. Ces idées intéressèrent fort théosophes et autres occultistes du temps. Elles passionnèrent également le médecin hollandais Eugène Dubois qui, nous l'avons vu, partit précisément chercher le chaînon manquant entre l'homme et le singe à Java où il exhuma les restes du Pithécantrophe.

En fait, l'Afrique ne vint concurrencer l'Asie comme possible berceau de l'humanité - ce que l'on admettait assez couramment depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>111</sup> - que dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle au nom d'un présupposé parfaitement raciste quant à la moindre humanité des Africains.

Hölderlin célèbre "notre mère Asie" dans *A la source du Danube*<sup>112</sup>. Par Asie, on entendait alors surtout l'Inde, que Michelet donne encore pour le berceau des races et des religions.

Pour Charles Darwin et bien d'autres, l'Afrique devint en effet le berceau naturel de l'humanité au nom de la continuité paraissant évidente entre les premiers hommes et la race humaine jugée alors la moins évoluée. C'est que l'évolutionnisme militant de la fin du siècle dernier, nous l'avons vu en d'autres occasions, était très peu évolutionniste (voir 3. 2. I. 3.). Pour lui, malgré ses principes, les races humaines avaient toujours été telles qu'il les rencontrait, de sorte que la question était de déterminer laquelle, apparue la première et ayant engendré les autres, était également demeurée la plus primitive. Or, au XIX<sup>e</sup> siècle, la réponse à cette question ne laissait guère de doute : le Nègre était né le premier<sup>113</sup>.

Pour autant, l'idée n'était pas unanimement partagée et Raymond Dart ne fut guère cru lorsqu'il affirma, en 1925, avoir trouvé le chaînon manquant à 500 km de Johannesburg, avec les restes de « l'enfant de Taung » qu'il baptisa *Australopithecus africanus*. Beaucoup n'étaient pas prêts à admettre que le chaînon manquant puisse être trouvé en Afrique.

Nous l'avons dit, les caractères négroïdes ne sont probablement apparus que bien après qu'*Homo sapiens sapiens* ait entrepris de coloniser le globe. Ils n'eurent donc rien de

---

Hiernaux (Dir) *La diversité biologique humaine*, Paris, Masson, 1980, p. 33 et sq.

<sup>111</sup> Voir notamment Jean-Sylvain Bailly *Lettres sur l'origine des Sciences et sur celle des peuples de l'Asie adressées à M. de Voltaire* (Paris, Chez les Frères Debure, 1777).

<sup>112</sup> in *Hymnes*, 1801, trad. fr. Paris, GF Flammarion, 1983.

<sup>113</sup> Voir par exemple P. Topinard *L'homme dans la nature*, Paris, Alcan, 1891, p. 347.

premiers. Pourtant, il n'est pas certain que la question de l'origine de l'humanité se pose de nos jours en des termes forts différents de ceux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quoique dans une perspective certes inversée. De sorte qu'il faudrait entendre dans l'affirmation du berceau africain une profession de foi antirasciste, une sorte de racisme à l'envers visant à accorder comme un titre de noblesse à un continent que longtemps l'Occident a méprisé.

Il est cependant gênant qu'un tel parti pris ne soit pas reconnu comme tel car, en regard, même des études portant sur un matériel apparemment purement factuel ne peuvent passer pour éloignées de tout biais interprétatif. C'est ce qu'illustre la théorie dite de "l'Eve primitive".

Pour le reste, bien des questions demeurent, nous l'avons dit, concernant l'apparition et les pérégrinations d'*Homo sapiens sapiens*. On ne sait guère, par exemple, comment les premiers hommes modernes sont venus en Europe. On les croit passés par le Proche-Orient mais certains sites qu'ils ont laissés en Espagne seraient plus anciens que tous ceux que l'on connaît en Europe de l'est. Certains auteurs situent l'origine de l'homme moderne en Palestine, où les sites de Skhül et de Qafzeh nous apporteraient les seules preuves solides et bien datées des premiers hommes incontestablement modernes. D'autres penchent encore pour l'Asie ou l'Eurasie, où l'on doit pourtant faire face à d'importantes lacunes paléontologiques entre les derniers *erectus* ou *sapiens* archaïques (*Pithecanthropus soloensis*) et les premiers hommes modernes. Dans les années 70, l'Asie - l'Inde et le Pakistan particulièrement - redevinrent un moment les berceaux du genre humain. On y avait découvert les restes du Ramapithèque, lequel passait pour un ancêtre direct du rameau des hominidés avant de devenir celui de l'orang-outan... puis d'être reconnu pour la femelle du Sivapithèque !

### *L'Eve primitive.*

En 1987, une équipe de biologistes publiait dans la revue *Nature* les résultats d'une étude qu'elle venait de mener sur 147 individus issus de 5 régions géographiques et qu'il lui semblait possible de classer en 134 types distincts selon la composition de leur ADN mitochondrial (ADNmt). L'étude consistait ainsi à comparer, d'un individu à l'autre, les séquences de 9% de cet ADNmt en comptant les différences dans l'enchaînement des nucléotides<sup>114</sup>.

#### *Les mitochondries.*

Les mitochondries sont des organites du cytoplasme de la cellule qui interviennent dans les mécanismes de respiration cellulaire. Elles disposent de leur propre ADN et sont en général transmises uniquement par voie maternelle - ce sont en fait les mitochondries de l'ovule fécondée.

---

<sup>114</sup> R. L. Cann, M. Stoneking & A. C. Wilson "Mitochondrial DNA and human evolution" *Nature* 325, 1987, pp. 31-36. Quant aux termes techniques employés ci-dessus, se référer à 3. 1.

Echappant ainsi à la recombinaison du génome nucléaire qui a lieu lors de la fécondation, leur ADN ne se modifie que par mutation, à un taux de mutation d'ailleurs dix fois plus élevé que celui de l'ADN nucléaire. *En supposant ce taux de variation constant*, les mitochondries représentent ainsi une excellente horloge moléculaire.

Mais l'étude ne se contentait pas de classer les groupes d'individus en fonction de différents types. Il semblait également possible de les répartir le long d'un arbre généalogique séparé en deux branches : la première ne regroupant que des types africains et la seconde tous les autres types et quelques africains. Selon les auteurs, cela indiquait que l'origine de l'homme moderne est bien incontestablement en Afrique puisque les types africains offrant la diversité la plus grande, force était d'admettre qu'ils avaient eu plus de temps que les autres pour se différencier. Par ailleurs, l'homogénéité d'ensemble de tous les types était si forte qu'ils semblaient tous remonter à un unique type ancestral qui aurait existé il y a environ 200 000 ans, un individu forcément femelle, "l'Eve africaine" que consacrèrent les médias. On avait retrouvé la mère originelle de l'humanité ! Et sur la couverture qu'il consacra à l'événement, le magazine américain *Newsweek* dessina des Adam et Eve *noirs*...

De là, certains intellectuels africains ont voulu que l'humanité noire des origines ait peuplé le monde, engendrant les premières grandes civilisations de l'Antiquité, dont l'Égypte en tout premier lieu, laquelle influencera de manière décisive les mondes hébreu et grec<sup>115</sup>.

De telles conclusions appellent beaucoup de remarques et de réserves<sup>116</sup>. Outre qu'elles supposent, nous l'avons dit, un taux de mutation constant de l'ADNmt - alors qu'il semble avéré que ce taux n'est nullement constant en fonction des lignées et des périodes - il faut encore que ces mutations n'aient été ni éliminées ni favorisées par la sélection naturelle. Il faut également qu'il n'y ait pas eu échange de gènes entre les différents groupes humains mais seulement une colonisation de proche en proche et peut-être successive, comme le concluait l'étude pour tous les types non africains. Il faut enfin que l'ADNmt se transmette toujours uniquement par voie maternelle. Or cela ne semble pas être une règle intangible. Les mitochondries provenant du spermatozoïde pourraient se recombiner avec celles de l'ovule et cela expliquerait pourquoi certains individus ont deux ADNmt différents dans leurs cellules.

---

<sup>115</sup> Voir notamment M. Bernal *Black Athena: the Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, 2 volumes, Piscataway, Rutgers University Press, 1991. Cheikh Anta Diop *Nations nègres et culture*, 1957, 2 volumes, Paris, Présence africaine, 1992-1994 & J-P. Omotunde *L'origine négro-africaine du savoir grec*, Paris, Ed. Menaibuc, 2000.

<sup>116</sup> Voir B. Pellegrini *L'Eve imaginaire*, Paris, Payot, 1995, notamment chap. IV.

Comment, par ailleurs, les différents groupes étudiés ont-ils été définis ? Avec les mêmes données, sans doute, d'autres arbres auraient pu être construits qui ne concluraient pas à une origine africaine<sup>117</sup>. L'Asie, ainsi, est le continent dont les populations portent selon l'étude les types se rapprochant le plus de l'ADNmt moyen. Pour finir, d'autres études génétiques donnent d'autres résultats. On a trouvé ainsi un Adam originel mais pas à la même époque, en étudiant le chromosome Y<sup>118</sup>.

Quelque part, un auteur se félicite du chiffre de 200 000 ans fourni par l'étude pour l'existence du type ancestral originel car cette date concorde, souligne-t-il, avec celle des premiers départs présumés d'*Homo sapiens* hors d'Afrique (on en trouve des exemplaires au Moyen-Orient à partir de 100 000 ans). Le même auteur précise pourtant que ce chiffre fournis par l'étude se situe dans une marge d'approximation allant de 300 000 à 150 000 ans !<sup>119</sup>

*Quand la science produit des mythes.*

Si l'ardeur à conclure définit particulièrement la croyance par rapport au savoir (voir 1. 5.) et si ce qui caractérise en propre le mythe est que le sens y précède le fait qui apparemment le fonde (voir 1. 12.), alors force est de reconnaître que *la paléontologie humaine illustre particulièrement le fait que la connaissance scientifique peut directement nourrir une pensée largement mythique*. De fait, bien des ouvrages de synthèse en ce domaine relèvent d'un registre bien particulier : celui de la fable morale. Comme celui de Yuval Noah Harari *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité* (2014<sup>120</sup>), qui retrace l'histoire de l'humanité à grands traits, ainsi qu'à travers de grandes affirmations aussi fragiles que péremptoires et qui ne cesse de demander si leur domination de la planète a rendu les hommes plus heureux et autres questions de ce genre.

Sans doute, le sujet même des recherches en paléontologie humaine - l'homme et sa place dans la nature - explique-t-il facilement de telles dérives. La paléontologie humaine prête d'emblée le flanc aux interprétations dans la mesure où ses résultats ont inévitablement une portée *édifiante*, vis-à-vis de laquelle le développement d'un regard critique excède largement ses seuls moyens scientifiques.

---

<sup>117</sup> Voir M. Ridley *Evolution biologique*, 1996, trad. fr. Paris, De Boeck Université, 1997, pp. 488-490.

<sup>118</sup> Voir A. Langaney *Les hommes*, Paris, A. Colin, 1988, pp. 133-134.

<sup>119</sup> Voir L. & F. Cavalli-Sforza *Qui sommes-nous ? Une histoire de la diversité humaine* (1993, trad. fr. Paris, Champs Flammarion, 1997, p. 98).

<sup>120</sup> trad. fr. Paris, A. Michel, 2015.

\*

**4. 1. 11.**

Etudier un être singulier au sein de la nature, nous l'avons dit, c'est inévitablement retracer plus que sa genèse, son *destin*, puisque toute singularité demande, en tant que telle, à être qualifiée. Il faut ainsi retracer l'histoire d'une valeur.

Seulement, pour traiter d'une singularité, encore faut-il la reconnaître pleinement ! Or, il est un attendu pratiquement incontournable à notre époque qui est de s'efforcer d'ôter à l'homme son superbe isolement et avec lui tout statut singulier dans la nature. C'est là un biais interprétatif qui commande nombre de discours sur l'émergence de l'homme, lesquels ne doivent à aucun titre en arriver à laisser entendre que l'homme pourrait achever l'évolution et même à parler de l'évolution en termes de progrès (voir 3. 2.). Il ne s'agit donc pas de mettre simplement de telles questions entre parenthèses. On voudra que la science se hâte de décider d'elles et, en ceci, on sombrera facilement dans le mythe ou même la niaiserie.

Niaiserie qui intervient notamment lorsque l'on s'efforce de démontrer que les traits qui caractérisent en propre les hommes ne sont qu'autant d'extensions de ceux qui caractérisent en général les primates et rien de plus. Dans cette veine, de nombreux ouvrages ont voulu montrer que les comportements humains étaient en stricte continuité avec ceux d'autres mammifères. Un livre célèbre de ce point de vue est celui de Desmond Morris *Le singe nu* (1967<sup>121</sup>). C'est là également un thème largement repris par la sociobiologie (voir 3. 2. 34.)<sup>122</sup>.

*Le mythe de la contingence.*

Sans doute beaucoup d'éléments idéologiques pèsent-ils sur cette direction de pensée qui, d'un commun entendement, représente à vrai dire de nos jours non seulement ce que la science enseigne mais même ce qu'elle doit enseigner.

Parmi ces éléments, il convient de citer en premier lieu la représentation commune selon laquelle la science est avant tout une entreprise de *modernité* ; c'est-à-dire qu'elle se bâtit prioritairement en remettant en question ce qu'ont pensé les siècles précédents, à l'instar des révolutions coperniciennes, darwiniennes et autres. C'est ainsi que beaucoup de scientifiques de nos jours se battent toujours contre Aristote et l'Inquisition, soit contre un finalisme dogmatique inlassablement pris en défaut bien qu'il ne soit plus guère défendu depuis plus d'un siècle ! Et bien que ce rejet de tout finalisme s'accompagne d'une attitude très peu critique vis-à-vis du hasard qui le remplace et d'une étonnante confiance quant à la vertu de celui-ci à évacuer toute finalité (voir 3. 3.).

---

<sup>121</sup> trad. fr. Paris, Grasset, 1968.

<sup>122</sup> Voir la présentation critique de P-P. Grassé *L'homme en accusation. De la biologie à la politique*, Paris, A. Michel, 1980, chap. V.

Au total, à suivre cette direction de pensée, la science des origines de l'homme sait tellement d'avance ce qu'elle doit dire qu'elle finit par ne plus entendre ce qu'elle dit. On nous expliquait encore récemment, ainsi, qu'il y a 500 000 ans, une mutation génétique, totalement aléatoire, aurait remplacé sur l'ADN d'un de nos lointains ancêtres une base azotée de type C par une autre de type G. Cela aurait entraîné la modification d'une protéine régulant la croissance de filaments d'actine dans les neurones. Ceux-ci se seraient alors multipliés, enclenchant l'encéphalisation croissante des lignées humaines. Bon sang mais c'est bien sûr ! Tout s'éclaire et la morale de l'histoire est bien celle attendue. L'homme qui peut se croire tellement supérieur n'est que la conséquence d'un raté dans les mécanismes de réplication de l'ADN chez un *Homo erectus* qui est le père ou la mère de l'humanité. Cela, qui se lit dans une revue scientifique<sup>123</sup>, montre surtout que la science, quand elle veut être résolument moderne, ne raisonne toujours pas autrement qu'aux siècles précédents.

La contingence seule a dû décider de la nature de l'homme s'attache-t-on à démontrer. Cela est de nos jours une figure quasi obligée et cela signifie que les aléas génétiques ou le déterminisme du milieu auront été absolus dans l'émergence des facultés de l'homme. *L'homme n'avait aucune destination particulière. Il aura eu un destin singulier. C'est là la moderne façon de dire tout à la fois que l'homme n'est pas limité à une nature (tout lui était possible) et qu'il est un être naturel (les circonstances seules en auront décidé).* Tout en lui est la rançon de la pression évolutive. La théorie de la savane, que nous avons déjà présentée, est la meilleure illustration de cette direction de pensée.

*L'apparition contingente de l'homme. Retour sur la théorie de la savane.*

A partir d'un groupe de singes vivant dans la forêt tropicale, les hominidés seraient nés dans la savane créée par la faille creusée dans le plateau est africain il y a environ 7,5 millions d'années - d'autres soutiennent que ce phénomène se serait en fait produit en Eurasie<sup>124</sup> mais peu importe.

Confrontés à ce nouveau milieu difficile, nos ancêtres singes auraient dû déployer de plus grandes capacités de vigilance, notamment à travers une vue plus perçante - que la station verticale permet également d'étendre plus loin. La société aurait dû se resserrer et le lien entre mère et enfant être prolongé. La chasse aurait dû être organisée et la nourriture être ainsi partagée. Bref, peu à peu, la pression sélective aurait favorisé l'éclosion de la conscience réfléchie, de la vie sociale, du langage et ceci dès *Homo habilis*.

---

<sup>123</sup> Voir *Pour la science* n°473, mars 2017, p. 8.

Sur ce canevas d'explication, d'autres scénarios peuvent être proposés. Ainsi de l'ouvrage passionnant de Josef Reichholf *L'émergence de l'homme* (1990<sup>125</sup>), qui explique l'humanité par l'adaptation à une condition primitive de charognard.

*L'homme charognard.*

Devant être le premier sur les animaux malades ou blessés, ainsi que sur les proies laissées par les prédateurs, le squelette et la musculature de l'homme, entend montrer Reichholf, se sont avant tout adaptés à la course. Des chasseurs ont besoin de quatre pattes pour aller vite et attraper leurs proies. Bipède et sa voûte plantaire déroulée lui permettant de prendre appui sur la pointe des pieds, l'homme pouvait lui courir vite longtemps. C'était là en effet la meilleure adaptation pour éviter la déperdition d'énergie par frottement. Son corps frêle, par rapport à celui des grands singes, lui permettait vitesse et endurance. Dans la nature, l'homme est ainsi avant tout un bon coureur de fond ; sa peau sans fourrure servant un système de transpiration unique dans le règne animal lui permet d'entreprendre de longs trajets.

L'œil, autre outil indispensable du charognard, devait porter loin. De fait, notre œil est adapté à la vision à distance, souligne Reichholf. L'accommodation à petite distance implique une contraction du cristallin que nous avons du mal à conserver avec l'âge. Etc.

Quelque séduisantes que puissent paraître ces théories, elles ne sont pas sans insuffisances. Le modèle de l'homme charognard a pour lui qu'on ne trouve apparemment aucune arme parmi les outils des premiers hommes. Chimpanzés et babouins disputent parfois des carcasses d'animaux aux léopards et l'on connaît des sociétés humaines traditionnelles nécrophages comme les Hazda et les San d'Afrique subsaharienne. On peut néanmoins objecter à ce modèle qu'on ne trouve pas davantage d'instruments nécessaires au débitage des carcasses parmi les tout premiers outils (les premières traces de dépeçage apparaissent vers 2,6 millions d'années), ni aucun indice d'une consommation régulière de viande chez les hominidés avant *Homo erectus*. Enfin, les restes de carcasses retrouvés sont celles d'animaux dans la force de l'âge (les lions tuent plutôt des individus âgés), avec peu de traces de morsures de carnivores sur les os. On a pu ainsi suggérer que, sans faire d'eux des charognards, l'endurance – le propre de l'homme – a permis aux premiers groupes humains de se spécialiser dans la chasse à l'épuisement<sup>126</sup>.

---

<sup>124</sup> Voir M. Sakka *Les origines de l'homme*, Paris, Messidor, 1991.

<sup>125</sup> trad. fr. Paris, Champs Flammarion, 1991.

<sup>126</sup> Voir J-F Balaudé « L'endurance de l'homme » *Bulletin de la Société française de philosophie*, 2017, 3.

***La chasse et la naissance de l'humanité. Quand le féminisme s'en mêle.***

La théorie de l'homme charognard a été à la mode dans les années 80<sup>127</sup>, après que, fort longtemps, la chasse en bandes ait été présentée comme l'adaptation humaine originelle, celle qui aurait déterminé à sa racine l'humanité, avant d'être elle-même détrônée dans les années 70 par le partage de la nourriture et la coopération sociale<sup>128</sup>. Les promoteurs de cette dernière vision furent particulièrement R. Lee et I. De Vore, se fondant sur l'étude d'un groupe de Bochimans, les !Kung San du désert du Kalahari, chez lesquels ils trouvèrent l'image toute idyllique - et très en vogue dans le contexte des années 60-70 - d'une vie sociale fondée sur l'égalité, l'harmonie des rôles et le partage (*Man the Hunter*, 1968<sup>129</sup>).

Mais c'est surtout qu'il y avait un évident problème à faire de l'adaptation à la chasse le moteur de l'évolution humaine : a priori les femmes en étaient exclues ou se trouvaient cantonnées au rôle de rabatteur. La coopération sociale permettait en revanche de leur donner un rôle évolutif. Elle fit l'affaire de certaines féministes<sup>130</sup> qui, dans la foulée, n'hésitèrent bientôt plus à affirmer que les femmes sont parvenues à marcher debout avant les hommes !<sup>131</sup> D'autres soutiennent aujourd'hui que si les femmes ont une constitution moins vigoureuse que celle des hommes, c'est que ces derniers, depuis toujours, ont affamés les femmes.

De toute manière, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, la chasse n'est en rien le propre de l'homme parmi les primates. Les chimpanzés, les babouins et même les capucins (singes d'Amérique du sud) attaquent des petits mammifères. Les chimpanzés le font en bandes organisées. Ils s'en prennent aux oiseaux et même à un autre singe, le colobe.

Quant à l'apparition de la savane, si elle a pu accompagner, voire favoriser l'évolution humaine, elle ne peut cependant guère en fournir une explication causale univoque et totale<sup>132</sup>. Sinon, pourquoi les babouins qui s'y sont eux aussi adaptés, n'ont-ils pas développé les mêmes tendances évolutives ? Et pourquoi l'homme a-t-il prolongé les siennes par la suite alors même qu'il devait affronter de tout autres milieux ? Surtout, les plus anciens représentants du genre *Homo* comme *Ardipithecus ramidus* et les Australopithèques *anamensis* et *bahrelghazali* évoluaient, semble-t-il, dans un environnement boisé au nord, à l'ouest comme à l'est du Rift. Enfin, découvert au Tchad, Toumaï, le plus ancien hominidé connu et aux traits

<sup>127</sup> Voir L. Binford *Bones: Ancient Men and Modern Myths*, Academic Press, 1981 & *In pursuit of the past*, Thames & Hudson, 1984, notamment pp. 74-75.

<sup>128</sup> Voir par exemple G. Isaac « Le partage de la nourriture chez les hominidés » *Pour la science* n° 8, juin 1978.

<sup>129</sup> Chicago, Aldine, 1968.

<sup>130</sup> Voir N. Tanner & A. Zihlman *Femmes cueilleuses et femmes scientifiques* in W. Stockzkowski *Aux origines de l'humanité. Anthologie*, Paris, Pocket, 1996.

<sup>131</sup> Voir N. Tanner *On Becoming Human*, Cambridge University Press, 1981.

<sup>132</sup> Voir E. Morgan *Les cicatrices de l'évolution*, 1990, trad. fr. Paris, 10/18 Gaïa Ed., 1994.

pouvant paraître plus humains que ceux de certains australopithèques parmi ses successeurs, Toumaï vivait dans la forêt.

Tous ces scénarios relatifs à l'émergence de l'homme assimilent enfin trop volontiers des événements dont la réalisation fut sans doute fort éloignée dans les faits comme le langage et la bipédie. Mais il est surtout au plan des idées une objection plus importante encore que l'on peut formuler à l'encontre de tous ces scénarios : ils se révèlent contradictoires dès lors qu'on les pousse à leur terme, car de quel homme parlent-ils ?

\*

*Limites de l'explication de l'homme par les facteurs environnementaux.*

Si l'homme actuel tire ses ressources de ses origines et que celles-ci peuvent être ramenées à des facteurs environnementaux, il est vain d'expliquer l'homme car ce dernier n'existe pas en tant que tel mais sous divers groupes. Il y a autant d'hommes distincts que les différents climats sous lesquels l'homme a prospéré. Aussi bien n'est-ce pas là ce qu'on veut dire mais quels facteurs naturels auront poussé l'homme à surmonter par la culture sa propre nature, affirmant ainsi l'universalité humaine par-delà les différences naturelles.

Cependant, outre qu'il est alors assez étonnant que la paléontologie humaine en vienne à renoncer à l'un des premiers principes de la pensée évolutionniste qui est l'actualisme (voir 3. 2. 8.), c'est là encore une affirmation tout à fait contradictoire car l'homme ne peut être proprement dans ce que lui auront donné certaines circonstances mais dans ce qu'à travers lui elles auront produit. *Soit les facteurs environnementaux expliquent l'homme et il y a ou il y a eu autant d'hommes radicalement différents que de milieux naturels, soit ces facteurs auront au mieux favorisé la révélation d'une humanité qui demeure inexplicée.*

On ne saurait guère ainsi saisir l'homme dans ses origines. Celles-ci n'expliquent rien de lui, sinon de manière anecdotique, au sens où elles n'auront pas fait la singularité humaine au sein de la nature mais lui auront seulement permis de se révéler. Comme si l'homme eût pu exister malgré elles. Aussi ne donne-t-on pas une explication de l'homme à travers tous ces scénarios mais tente-t-on seulement de retracer son destin.

*L'épopée humaine...*

Qu'on le veuille ou non, parler des origines de l'homme revient à traiter d'une singularité. Non seulement par ses traits les plus saillants tels que la bipédie, le langage,

l'inventivité technique, aucun animal ne peut être comparé à l'homme mais, surtout, l'homme est le seul animal qui *de lui-même* s'est affranchi de son milieu. Nous sommes encore et toujours renvoyés à ce constat : l'homme par nature échappe à la nature et, sauf à s'en remettre à quelque finalisme providentiel, il faut pourtant rendre compte de cela au moyen de déterminismes strictement naturels.

Or, il n'y a à notre portée, à ce titre, que les rencontres que peut ménager le hasard entre le milieu et l'hérédité. Ces déterminismes ne sont pourtant nullement propres à l'homme et il faudra encore que, dans son cas, cela ait conduit à une crise décisive puisqu'à travers l'homme la nature a engendré *le seul* être capable de surmonter au moins en partie ses propres déterminismes naturels.

L'explication naturelle de l'homme, ainsi, parce qu'elle s'interdit de considérer celui-ci comme d'emblée exceptionnel, comme si cela relevait d'une destination, doit transférer cette exceptionnalité sur son acte de naissance. Elle doit retracer son destin, c'est-à-dire imaginer un enchaînement de circonstances tout à fait exceptionnel.

Par rapport, aux autres animaux, le propre de l'homme dès lors ne tient peut-être pas à une différence de nature mais, au sein de la nature, son histoire singulière ne peut qu'être inscrite sous le registre de *l'épopée*. Compte tenu de ses attendus, la science des origines de l'homme ne peut guère l'éviter.

En ce sens, il est à peine besoin de souligner en effet la puissance suggestive et le *caractère édifiant* des scénarios que nous avons présentés : l'homme, qui croit si facilement être le sommet de la Création, n'aura été qu'une contingence évolutive faisant suite à un accident géologique ayant obligé quelques singes à changer de niche écologique. Lui, le maître de la Terre, ne doit ses qualités qu'à un passé de charognard, etc. Tous ces scénarios sont en fait bâtis sur un schéma narratif qui est celui de l'épopée : le héros, l'homme, apparaît et, au départ, semble n'avoir rien qui annonce son destin. Mais il doit bientôt affronter un défi : la forêt régresse. La savane qui la remplace est pleine de dangers (on n'a pas manqué de comparer cette épreuve à l'expulsion du jardin d'Eden - comparaison d'ailleurs explicite chez J. Reichholf). L'homme, dans la forêt, vivait dans l'abondance et la nonchalance. Le voilà face à la compétition des autres animaux, face au danger. Mais l'homme relève le défi. Il développe de nouvelles facultés, etc.

*Les variantes de l'épopée : l'homme, le plus faible des animaux.*

Une variante du mythe voudra ainsi qu'à l'origine l'homme ait *forcément* été le singe le plus frêle et le moins doué et même l'être de la nature le plus défavorisé. C'est que le résultat parcouru paraîtra d'autant plus considérable si l'on souligne que, de tous les animaux, l'homme était le plus mal doté pour la lutte vitale, ne disposant pas d'armes naturelles et ses prouesses physiques étant insignifiantes. C'est là un mythe déjà présent – mais reconnu pour tel ! - chez Platon (*Protagoras*, vers 388 av. JC, 320d et sq.<sup>133</sup>). Il est au XVIII<sup>e</sup> siècle chez Herder. Au siècle suivant chez Nietzsche, etc. Et il se porte encore fort bien de nos jours<sup>134</sup>. On dira notamment que pour assurer la survie des plus jeunes, particulièrement vulnérables, par rapport aux autres animaux, pendant de longues années après leur naissance, les hommes ont dû développer la coopération familiale, sociale, dont serait née l'empathie, à la source de toute humanité<sup>135</sup>.

Un auteur considère le deuil, les soins de santé, l'aspiration à la justice, le besoin de racheter ses fautes et bien d'autres sentiments et comportements humains encore comme autant de manifestation d'une nécessité de réparation, modalité fondamentale de la régulation de l'humain, palliant sa vulnérabilité constitutive<sup>136</sup>.

Jusqu'aux années 60, l'homme fut souvent réputé de même - sans qu'on sache trop pourquoi et sans qu'on y reconnaisse pour autant un mythe - occuper la partie la plus basse de l'arbre évolutif des grands singes, au point de paraître fort distinct d'eux. Avant que les études génétiques n'obligent à considérer que l'homme forme un groupe naturel avec les anthropoïdes.

#### *L'anthropologie moléculaire.*

L'anthropologie moléculaire a été développée dans les années 60 par Linus Pauling et Emile Zinckerkandl. Il s'agit d'étudier comparativement les composants d'une même molécule entre deux espèces. L'hémoglobine, par exemple, est composée de quatre sous-molécules, c'est-à-dire de quatre chaînes de composants chimiques, chacune étant de deux types alpha et bêta. Or, on conçoit facilement que plus deux organismes sont différents, plus grand sera le nombre d'acides aminés qui diffèrent dans une même protéine : sur les quinze premiers acides aminés de la chaîne alpha, on compte ainsi deux différences entre l'homme et le cheval, six entre l'homme et le poulet, etc. Nous l'avons dit, entre l'homme, le gorille et surtout le chimpanzé, les différences moléculaires sont presque insignifiantes.

<sup>133</sup> *Œuvres complètes*, trad. fr. en 2 volumes, Paris, Pléiade Gallimard, 1950.

<sup>134</sup> Voir par exemple D-R. Dufour *Il était une fois le dernier homme*, Paris, Denoël, 2012.

<sup>135</sup> Voir par exemple S. Blaffer Hrdy *Comment nous sommes devenus humains*, 2009, trad. fr. Paris, Ed. l'instant présent, 2016.

<sup>136</sup> Voir J. Michel *Le réparable et l'irréparable. L'humain au temps du vulnérable*, Paris, Hermann, 2021.

*Une autre variante : l'homme est un singe retardé...*

Il est encore une autre variante de l'épopée humaine qui eut son heure de gloire et n'a pas disparue, qui affirme que l'origine de l'homme tiendrait à un développement retardé (ou "néoténie") du singe (voir 3. 2. 16.). L'homme, en d'autres termes, ne serait qu'un fœtus de singe prolongé. De nombreux ouvrages ont été écrits pour l'affirmer, le plus célèbre étant celui de l'anatomiste hollandais Louis Bolk *Le problème de la genèse humaine* (1926<sup>137</sup>).

Bolk énumère toute une série de faits anatomiques pour montrer que l'homme a conservé des traits propres aux très jeunes singes : absence de pigmentation et forte réduction du système pileux, grosse tête par rapport au corps, absence d'arcades sourcilières, réduction du museau et de la mâchoire, gros orteil non pivotant, etc.

Cette théorie a trouvé beaucoup de défenseurs et est encore énoncée ici ou là<sup>138</sup>. Ce que l'on a oublié, cependant, c'est que cette théorie faisait suite à une autre, celle dite de la "récapitulation" ou palingénèse, qui démontrait par au moins autant de faits probants exactement le contraire. Toutes deux nourrirent en leur temps nombre de présumés racistes.

*... ou le contraire !*

La théorie de la récapitulation était inspirée des travaux d'Ernst Haeckel, dont la célèbre formule était que l'ontogenèse récapitule la phylogenèse. Chaque individu, en d'autres termes, traverse au cours de sa croissance toutes les phases représentant ses formes ancestrales adultes dans leur ordre exact. Il parcourt toutes les étapes de son arbre généalogique (cette théorie n'est plus admise en tant que telle, voir 3. 2. 17.). L'évolution irait ainsi dans le sens d'une accélération du développement : certains traits des enfants actuels sont ceux de leurs ancêtres adultes. La psychologue Nadezhda Ladygina-Kohts s'appliqua ainsi particulièrement à comparer les expressions de l'enfant et du singe (*Infant Chimpanzee and Human Child*, 1935<sup>139</sup>).

On en déduisait, compte tenu de l'inégalité des races généralement admise à l'époque, que les adultes des groupes humains inférieurs étaient comme des enfants par rapport aux groupes supérieurs. De là, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, on sera tenté de croire que les peuples primitifs représentent l'enfance de l'humanité. Les Noirs, particulièrement, passaient

---

<sup>137</sup> *Revue française de Psychanalyse* mars-avril 1961, pp. 243–279.

<sup>138</sup> Voir par exemple G. Mendel *La révolte contre le père*, Paris, Payot, 1968 & 1974 ou G. Lapassade *L'entrée dans la vie*, Paris, Minuit, 1963.

pour représenter une forme ancestrale de l'évolution des Blancs, par rapport auxquels ils étaient toujours comme des adolescents. Nombre de faits anatomiques étaient là pour le démontrer, comme l'aplatissement de l'arête du nez et le raccourcissement des cartilages nasaux, signes d'immaturité évidente des Noirs par rapport aux Blancs, dont le nez grec avec son arête haut placée représentait comme le sommet du développement humain. Dans ce contexte, les femmes étaient également réputées présenter une nature comparable à celle des hommes à un stade précoce de leur développement<sup>140</sup>.

Lorsque la théorie de la foetalisation (ou paedomorphose) devint à la mode, tous ces arguments ne purent évidemment plus être soutenus. Il devint bon au contraire d'être resté jeune, d'être même retardé dans sa croissance. On se mit donc à trouver - L. Bolk le premier, qui se déclarait un partisan convaincu de l'inégalité des races humaines - que, de toute évidence, les adultes blancs avaient des traits d'enfant noir ! Après tout, on admettait volontiers au siècle précédent que le pied du Nègre rappelle la main postérieure des quadrumanes<sup>141</sup>.

Comme le souligne Stephen Jay Gould en d'excellentes pages, les deux théories avaient volontairement oublié un détail : de tous les groupes humains, les plus évidemment néoténiques, s'il faut absolument en désigner certains, sont les Asiatiques ! (*La mal-mesure de l'homme*, 1983, chap. IV<sup>142</sup>).

Mais qu'importent les faits ! Les deux théories apportaient, pour ce qui regarde l'aventure humaine, un ordre et un sens, un séquençement satisfaisant car édifiant en son temps. De nos jours, nous l'avons dit, la théorie de la foetalisation n'a pas tout perdu de son pouvoir suggestif<sup>143</sup>. Et la littérature anthropologique est par ailleurs encore pleine d'affirmations plus ou moins gratuites selon lesquelles le développement mental du bébé chimpanzé serait plus rapide que celui de l'homme jusqu'à deux ans ou le développement psychomoteur de l'enfant africain plus avancé que celui de l'européen<sup>144</sup> - sans parler des

---

<sup>139</sup> Oxford University Press, 2002.

<sup>140</sup> Voir par exemple G. Le Bon « Recherches anatomiques et mathématiques sur les lois des variations du volume du cerveau et sur leurs relations avec l'intelligence » *Revue d'Anthropologie* 2<sup>e</sup> série T. II, 1879, pp. 27-104.

<sup>141</sup> Voir notamment P. Broca *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier, considérées dans leurs rapports avec la question de la pluralité des espèces humaines*, Paris, Imprimerie J. Claye, 1860, pp. 503-504.

<sup>142</sup> trad. fr. Paris, Ramay/Le Livre de poche, 1983. Gould défendait la néoténie dans *Ontogeny and phylogeny*, Harvard University Press, 1977.

<sup>143</sup> Voir par exemple P. Sloterdijk *La domestication de l'être*, trad. fr. Paris, 1001 nuits/Fayard, 2000, p. 53 et sq.

<sup>144</sup> Voir par exemple F. Laplantine *L'anthropologie*, Paris, Seghers, 1987, p. 17.

explications biologiques des différences entre hommes et femmes reproduisant souvent allègrement les stéréotypes les plus sexistes<sup>145</sup>.

Enfin, n'oublions pas que la *doxa* contemporaine oblige à dénier à l'homme toute exception et toute singularité, sinon d'être un animal détraqué et terrifiant, un consternant danger pour lui-même et la planète !<sup>146</sup>

#### 4. 1. 12.

*Derrière les mythes contemporains, la récurrence de vieux débats.*

Le thème du dénuement originel et de la débilité native de l'homme est fort ancien. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il opposait notamment déjà Buffon, qui le soutenait (*Histoire naturelle*, 1749, De l'enfance) à Jean-Jacques Rousseau, affirmant que l'homme est suffisamment autonome par lui-même pour ne pas avoir naturellement besoin de ses semblables (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1754, note XII<sup>147</sup>). La question en débat était alors de savoir si l'homme est ou non un animal politique, c'est-à-dire si la société lui est naturelle ou non.

Il convient de souligner l'ancienneté de tels débats, car *tous les discours actuels marquant l'absolue contingence de l'apparition de l'homme et le dénuement de sa nature sont dupes d'a priori largement illusoire consistant à croire que de telles thèses sont forcément antireligieuses et antifinalistes et qu'elles sont, par là même, résolument modernes.*

En fait, dire que, par ses propres ressources, l'homme n'est rien, qu'il est impuissant par nature, est une rengaine de tous les discours religieux voulant convaincre de la nécessité pour l'homme de s'en remettre à une grâce et à une Providence au-delà de lui.

Tout de même que souligner la contingence de son existence dans le monde ne peut qu'aboutir à finaliser toute la série de ses adaptations et de ses progrès en faisant ressortir, sous le registre d'une véritable épopée, le chemin accompli aussi bien que celui qu'il est encore possible de faire.

Ainsi, marquer la proximité de l'homme par rapport aux grands singes revient finalement à faire éclater sa singularité miraculeuse en regard. Cela était déjà fort net chez le darwinien Thomas Huxley (*La place de l'homme dans la nature*, 1863<sup>148</sup>).

\*

---

<sup>145</sup> Voir C. Fine *Delusions of Gender*, Norton & Cy, 2010.

<sup>146</sup> Voir par exemple S. Bohler *Human Psycho*, Paris, Bouquins, 2022.

<sup>147</sup> *Œuvres complètes III*, Paris, Pléiade Gallimard, 1959.

*Admettre la génialité singulière de certains groupes humains ?*

Si étudier l'homme consiste presque inévitablement à considérer un destin, c'est que l'homme s'est engagé dans une histoire bâtie sur ses propres ressources singulières. Seulement, nous l'avons dit, cet affranchissement par rapport à la nature ne permet plus en toute rigueur de parler de l'homme comme si le comportement de ce dernier était inscrit dans les traits de son espèce. Il faut admettre la possibilité que les hommes aient des destins très différents ; qu'ils répondent notamment de manière différenciée aux sollicitations de leur milieu. S'il n'y a pas de nature humaine, il faut admettre la possibilité d'une génialité singulière des groupes humains ou même des individus. De cela, cependant, comment rendre compte scientifiquement ? Comment rendre compte de ce qui excède par principe toute généralité ?

Dès lors que l'on réfléchit dans le cadre d'une définition commune de l'humanité, on s'expose inévitablement à risquer de manquer la nature et la portée réelle des différences culturelles entre les groupes humains. On s'expose à manquer l'homme. *Si l'on cherche la généralité, en d'autres termes, on risque de manquer la culture. Mais si l'on part des différences culturelles, on risque de manquer l'homme dans sa généralité.*

1) Soit on ne saura guère apprécier la réalité des déterminations culturelles, comme nous l'avons vu à propos de certaines pratiques culturelles des Néandertaliens qui paraissent incontestables *mais n'ont aucune généralité* - doit-on les tenir pour représentatives, dès lors, ou ne relèvent-elles que d'un heureux concours de circonstances ?

2) Soit on naturalisera les différences culturelles entre les hommes - on définira notamment à travers elles autant de stades de développement. L'explication de la culture renverra à un fait de nature et cela est encore pire dans la mesure où l'on niera ainsi toute culture, ce qui est contradictoire.

C'est ainsi que, sous le couvert d'une approche scientifique, l'anthropologie physique ne servit longtemps qu'à consacrer l'idéologie d'une inégalité native des types humains.

***L'anthropologie physique***

*Classer les hommes et les races.*

Présenter l'anthropologie physique, c'est parler d'une discipline qui a disparu en tant que telle<sup>149</sup>. Sa qualification de "physique" est d'ailleurs récente et assez incertaine. Jusqu'aux années 60, on la

<sup>148</sup> trad. fr. Paris, Baillière & fils, 1891.

<sup>149</sup> Voir *Histoire de l'anthropologie (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Colloque présenté par B. Rupp-Eisenreich, Paris, Klincksieck, 1984.

désignait simplement comme "Anthropologie". De nos jours, cependant, la plupart des ouvrages d'anthropologie n'en font tout simplement plus mention<sup>150</sup>.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors même que se répandait l'idée que l'homme ne doit pas sa noblesse à une prédestination divine mais à ses succès dans la lutte que lui imposent la nature et ses congénères pour survivre, que d'étude du corps humain l'anthropologie en vint à désigner l'examen des variétés et de la dynamique des populations humaines<sup>151</sup>.

Alors que la diversité des peuples de la Terre était révélée depuis deux siècles par la littérature de voyages, l'anthropologie allait devenir une technique pour classer les hommes et les races selon une échelle de valeur plaçant inévitablement la civilisation occidentale au sommet. Elle viendra ainsi opportunément fournir une caution scientifique au colonialisme jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle<sup>152</sup>, tant et si bien qu'elle disparaîtra avec lui.

Il ne faudrait pourtant pas croire qu'elle était seulement portée dès l'origine par de forts présupposés raciaux. Cela n'intervint en réalité que plus tard et ce qui fit d'abord la force de l'anthropologie fut bien au contraire d'adopter une méthode scientifique. Elle ne faisait en somme que développer pleinement cette idée que l'homme peut être considéré comme un objet parmi d'autres dans la nature - une idée que nous avons vue clairement apparaître avec Buffon (*Histoire naturelle*, 1749, De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle).

C'est ainsi qu'alors même que la chaire d'anatomie humaine au Muséum de Paris devint une chaire d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme (1838), son premier titulaire, Etienne Serres (1786-1868), eut tout naturellement l'idée d'un Musée de l'homme.

\*

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, étudier l'homme revenait presque intégralement à considérer l'influence relative sur sa conformation des différents milieux, des habitudes et des mœurs. Un programme auquel se limite par exemple un John Hunter (*Disputatio inauguralis, quaedam de hominum varietatibus, et harum causis, exponens*, 1775<sup>153</sup>) et qui trouvera une sorte de couronnement dans l'anthropogéographie de Friedrich Ratzel, récusant alors toute différence de nature entre les hommes (*Anthropo-Geographie*, 1882<sup>154</sup>). Décrivant la petite île de Bréhat, Armand Quatrefages de Bréau put distinguer une partie septentrionale de l'île, soumise aux tempêtes et peuplée d'individus dominés par des passions violentes, ainsi qu'une partie méridionale ensoleillée et aux habitants souriants (*Souvenirs d'un naturaliste*, 1844<sup>155</sup>). Toutefois, si la forme humaine était ainsi soumise aux contingences extérieures, ces dernières pouvaient-elles provoquer la déchéance de certains hommes hors de l'humanité ? Cela ne fut jamais très clair. Pour Ibn Kahlûn, ainsi, la

<sup>150</sup> Voir par exemple P. Mercier *Histoire de l'anthropologie* (Paris, PUF, 1984) ou C. Rivière *Introduction à l'anthropologie* (Paris, Hachette, 1995).

<sup>151</sup> Voir M. Duchet *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières, op. cit.*, pp. 12-13.

<sup>152</sup> Voir G. Leclerc *Anthropologie et colonialisme*, Paris, Fayard, 1972.

<sup>153</sup> Edinburgi, apud Balfour & Swellie, 1775.

<sup>154</sup> Stuttgart, J. Engelhorn, 1882. Voir L. Febvre *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, La Renaissance du Livre, 1922, p. 58 et sq., ainsi que p. 2 sq. & p. 108 sq.

<sup>155</sup> *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1844.

noirceur de la peau dépend de la composition de l'air. Mais il ne précise pas si cette influence a provoqué l'expulsion des Noirs hors du genre humain. Car ceux-ci, n'ayant fondé aucune véritable civilisation, n'en font pas partie, selon lui (*Le livre des exemples*, 1375-1408, Livre I Muqaddina, p. 317 & p. 279<sup>156</sup>).

Un tel programme devait néanmoins très vite subir une importante inflexion dès lors qu'avec Johann Friedrich Blumenbach on allait s'attacher toujours davantage à déterminer des critères sûrs - c'est-à-dire physiques - des qualités morales humaines. En quoi il pouvait sembler qu'on ne faisait que prolonger l'approche naturaliste.

Certes, chez Blumenbach (*De l'unité du genre humain et de ses variétés*, 1775<sup>157</sup>), comme chez Kant dans son *Anthropologie* (1801), il ne s'agissait encore que de considérer la nécessité physique avec laquelle doit composer la liberté humaine<sup>158</sup>. Pourtant, l'anthropologie cessera très vite de se consacrer à la seule histoire naturelle des hommes pour ranger ceux-ci selon diverses échelles de proportions, versant dès lors dans un déterminisme biologique affirmant que la hiérarchie au sein des sociétés et entre les sociétés n'est que la traduction de différences fondées en nature.

*Chercher aux qualités morales des critères physiques.*

Blumenbach ayant fondé une craniométrie comparée (*Collectionis suae craniorum diversarum gentium illustrata*, 1790-1808<sup>159</sup>), il devint notamment possible de classer les hommes en se fondant sur les caractères physiques du cerveau et particulièrement sur sa taille, comme le fera Samuel G. Morton, en s'arrangeant volontiers des mesures, dès lors qu'elles ne pouvaient être présentées à l'appui de ce qu'il voulait démontrer : la supériorité naturelle de l'homme blanc anglo-saxon (*Crania Americana*, 1839<sup>160</sup>). Attitude qui ne sera nullement isolée dans les travaux d'anthropologie<sup>161</sup>.

*L'angle facial.*

Reprenant les idées du peintre Charles Le Brun, Petrus Camper avait lui défini un "angle facial" formé par la ligne du front - l'enveloppe de l'esprit - et une horizontale menée de l'oreille à la base de la narine (*Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes*, 1791<sup>162</sup>). Ayant défini cet angle, il mit en valeur sa diversité chez les différents peuples, trouvant celui du Nègre proche de celui du singe (42° à 58°) et inférieur à celui du Hottentot (70°), quand l'Européen était lui proche (80°) du modèle grec parfait (100°). L'angle facial était tout esthétique chez Camper. Il n'en devint pas moins très vite une mesure de l'intelligence suivant l'idée selon laquelle la forme du visage n'est que le reflet de l'esprit.

---

<sup>156</sup> trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 2002.

<sup>157</sup> *op. cit.*

<sup>158</sup> Voir G. Légée *Johann Friedrich Blumenbach, 1752-1840. La naissance de l'anthropologie à l'époque de la Révolution française* Nature et histoire, n° 28-29, 1987-1988, pp. 23-45.

<sup>159</sup> Gottingae, J. C. Dieterich, 1790.

<sup>160</sup> London, Simpkin, Marshall & Co, 1839.

<sup>161</sup> Voir S. J. Gould *La mal-mesure de l'homme*, 1983, p. 61 et sq.

<sup>162</sup> trad. fr. Paris, H-J. Jansen, 1791. Voir C. Cohen *L'homme des origines*, Paris, Seuil, 1999, p. 146 et sq.

Quoique rejeté par certains, comme Blumenbach, l'angle facial fut très utilisé aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles<sup>163</sup>. Le caractère saillant du visage et de la mâchoire étant jugés être le signe d'une infériorité intellectuelle inévitablement accompagnée d'un indice céphalique faible - c'est selon ces critères que l'on imaginera les premiers hommes et notamment le Néandertalien, forcément abrutis donc prognathes et le contraire. Qu'importe qu'on pût aisément faire remarquer que l'angle facial de l'éléphant est d'une ouverture supérieure à celle que présente l'homme européen. Bien d'autres indices démontraient ce qu'il fallait – ce qu'on voulait - démontrer.

*L'indice céphalique. Invention de du grand aryen blond dolichocéphale.*

L'indice céphalique, qui exprime numériquement la forme de la tête quand on l'examine par-dessus, avait été déterminé par le Suédois André-Adolphe Retzius dans un *Traité sur les formes du crâne chez les habitants du Nord*, publié en 1842 dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences suédoise*, traduit en allemand en 1845 et rapidement diffusé et adopté<sup>164</sup>. Il conduisait à classer toutes les nations en quatre classes selon deux critères : 1) le diamètre de la tête, du front à l'occiput et 2) la position des dents de la mâchoire inférieure par rapport à celles de la mâchoire supérieure.

De là, Retzius classait comme "dolichocéphales orthognathes", c'est-à-dire hommes à tête allongée et à figure aquiline, les Celtes et les Germains. Nègres, Australiens, Amérindiens étaient des "dolichocéphales prognathes" (mâchoire inférieure en saillie). Mais les Incas étaient rangés avec les Tartares dans les "brachycéphales (tête courte) prognathes". Slaves et Turcs appartenaient avec d'autres au groupe des "brachycéphales orthognathes".

Les dolichocéphales orthognathes étaient jugés supérieurs pour d'obscures raisons où l'intellectualisme, encore une fois, se mêlait à l'esthétisme et, bien qu'on montra facilement que les peuples nordiques sont en moyenne largement mésocéphales, l'idée prit pourtant qu'ils sont majoritairement formés de grand aryens blonds et dolichocéphales, quand les latins sont petits, bruns et brachycéphales (c'est-à-dire pas beaux !).

On sait quels prolongements sinistres aura en Allemagne cette idée que l'on rencontre notamment chez Otto Ammon, se fondant sur des enquêtes anthropologiques menées sur des conscrits (*L'ordre social et ses bases naturelles*, 1895<sup>165</sup>) et Hans Günther, qui défendit sur ces bases, avec un vif succès, l'idée d'une politique raciale nordiciste (*Rassenkunde des deutschen Volkes*, "la raciologie du peuple allemand", 1923<sup>166</sup> & *Der Nordische Gedanke unter den Deutschen*, "L'idée nordique chez les Allemands", 1925<sup>167</sup>).

\*

<sup>163</sup> Voir C. Blanckaert « "Les vicissitudes de l'angle facial" et les débuts de la craniométrie (1765-1875) » *Revue de synthèse*, 3-4 T. CVIII, 1987, pp. 417-453.

<sup>164</sup> Voir par exemple R. Wagner *Zoologisch-anthropologische Untersuchungen*, "Recherches de zoologie et d'anthropologie", Göttingen, Dieterich, 1861.

<sup>165</sup> trad. fr. Paris, A. Fontemoing, 1900.

<sup>166</sup> München, J-F. Lehmann, 1923.

L'anthropologie physique eut un fort retentissement aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles - les manuels scolaires de l'époque en témoignent. Elle ne fut pas dominante toutefois. En France, par exemple, elle se heurta à une tradition, incarnée notamment par la sociologie d'Emile Durkheim, du fait social irréductible à un fait de nature<sup>168</sup>. Aux USA, de même, l'enseignement de Franz Boas traitera la culture comme une variable indépendante de toutes les autres et, de là, critiquera les notions de race et de déterminisme biologique ou géographique (*The Mind of Primitive Man*, 1911<sup>169</sup>).

En fait, l'anthropologie physique ne perdra jamais un certain caractère contestataire et même provocateur par rapport aux idées communes. Rangée sous la bannière du darwinisme social (voir 3. 2. I. 3.), elle voudra changer le monde. Il faut protéger l'homme contre la société industrielle qui le dénature, écrira ainsi le prix Nobel Alexis Carrel, soutenant que l'homme dans sa totalité peut être appréhendé par la méthode scientifique (*L'homme, cet inconnu*, 1935<sup>170</sup>).

*Alexis Carrel.*

La science de l'homme doit servir à refaire le monde car la civilisation moderne, construite sans connaissance positive de notre vraie nature, n'est pas faite à notre mesure, affirme A. Carrel. Nous sommes comme des étrangers dans le monde que nous avons créé. L'anthropologie pourra ainsi alimenter un volontarisme politique - quand il doit citer des génies, Carrel ne trouve que les noms de Napoléon et surtout de Mussolini, ajoutant, de manière étonnante, qu'en général les individus les plus sensibles, alertes et résistants, de même que les génies du genre humain, ne sont pas grands ! (p. 115).

L'égalité démocratique est une erreur, juge Carrel, puisqu'elle ne tient pas compte de la constitution différente des corps et des consciences. Elle ne peut mener qu'à la prééminence des plus nombreux, c'est-à-dire des faibles. Au total, seul un eugénisme bien compris paraît être la solution aux problèmes présents. Carrel en attend la naissance d'une nouvelle caste de directeurs de l'humanité et quant à l'élimination des plus "nuisibles", il suggère d'employer le gaz...

Véritable bréviaire du fascisme de l'entre-deux guerres<sup>171</sup>, jusqu'à sa fascination pour la force brute et un certain goût pour l'occulte (Carrel ne démords pas de la réalité de la télépathie), ce livre qui connut un très vif succès a été trop oublié. Non seulement parce qu'il témoigne du contexte culturel dans lequel sont apparus et ont prospéré fascisme et nazisme mais surtout parce qu'il montre le plus crûment possible que *la science de l'homme, si elle tente de saisir ce dernier intégralement en nature, ne parvient pas à rendre compte de sa culture mais seulement à en nier la possibilité même, ramenant les traits culturels constatés à une époque donnée à autant de déterminismes naturels au vu desquels elle estime pouvoir classer naturellement et durablement les hommes.*

---

<sup>167</sup> München, J-F. Lehmann, 1925.

<sup>168</sup> Voir P. Laburthe-Tolra & J-P. Warnier *Ethnologie. Anthropologie*, Paris, PUF, 1993, chap. III.

<sup>169</sup> New York, Macmillan, 1911.

<sup>170</sup> Paris, Plon, 1941. Voir A. Drouard *Alexis Carrel (1873-1944), de la mémoire à l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 1996.

<sup>171</sup> Voir L. Mucchielli « Utopie élitiste et mythe biologique : l'eugénisme d'Alexis Carrel » *Esprit*, n° 238, décembre 1997, pp. 73-94.

C'est pourquoi l'idéologie raciste ne fut sans doute pas première dans les démarches de l'anthropologie physique. Elle ne fut que l'inévitable conséquence d'une approche résolument naturaliste de l'homme pour laquelle les différences entre les groupes humains ne pouvaient qu'être fondées sur un destin irréversible et donc naturel.

L'anthropologie physique a disparu, avons-nous souligné. On lui trouverait cependant facilement des prolongements dans la génétique des populations, dans la sociobiologie, dans les tests d'intelligence. Il nous faudra longuement revenir ailleurs sur cet entêtement que met l'homme à se définir en nature à partir de propriétés et de qualités séparées et quantifiables, quitte à définir celles-ci par des indices insignifiants (voir 4. 3. I.).

\* \*

*C) A quoi tient l'homme ?*

**4. 1. 13.**

*De manière surprenante, ce n'est que depuis récemment qu'une frontière nette est marquée entre l'homme et l'animal.*

On a souligné et l'on souligne encore volontiers quelle blessure narcissique l'homme moderne aurait reçu de se savoir né d'un singe ; de s'être convaincu de son enracinement profondément naturel. Il est pourtant étonnant que notre époque, si avide de contempler les marques de sa propre modernité, ne se soit généralement pas encore rendu compte d'un autre fait fort troublant : *cela ne fait guère que deux siècles que confondre homme et animal n'est plus guère possible. En fait, il serait même assez illusoire de croire que rattacher l'homme à l'animal est un discours foncièrement moderne.* Nous l'avons signalé par ailleurs (voir 3. 2. II.), *au fur et à mesure que l'homme en est venu à se considérer comme une espèce parmi d'autres au sein du règne animal, sa distance par rapport à toutes les autres créatures s'est en même temps radicalement affirmée. Car auparavant, tout en admettant que l'homme est fait à l'image de Dieu, on ne reconnaissait guère de frontière très nette entre les autres animaux et lui.*

Pour l'appréhender, il nous faut remonter aux débats classiques concernant ces questions.

\*

*Les débats classiques.*

A travers ses satyres, faunes, animaux divinisés et autres êtres mythologiques, l'Antiquité gréco-latine mêlait indistinctement humanité, animalité et même divinité en un curieux mélange. C'est là un trait commun à bien des civilisations<sup>172</sup>.

Chez les Grecs, la frontière entre humanité et animalité semble avoir été relativement poreuse. *Le Périple d'Hannon*, un texte grec du V<sup>e</sup> siècle av. JC, nous conte ainsi le voyage de l'amiral Hannon parti de Carthage avec des colons pour longer la côte de l'Afrique occidentale. On s'est demandé si cette histoire était véridique mais peu importe pour notre propos. Bientôt les Carthaginois rencontrent, peut-être aux Canaries, d'étranges hommes velus, mordant ceux qui cherchent à les capturer. Ils ne parviendront à ramener aucun de ces hommes sauvages que leurs interprètes nommaient "gorillas" - c'est-à-dire les "hommes" - et qui étaient probablement des chimpanzés. Pourtant, les Carthaginois ne nous sont pas décrits

---

<sup>172</sup> Voir K. Stenov *Images de l'autre*, Paris, Seuil Unesco, 1998.

comme surpris de rencontrer de tels hommes si différents d'eux ni comme doutant de leur humanité<sup>173</sup>. *Pratiquement jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme n'eut pas de type arrêté et donc aucune frontière infranchissable vis-à-vis d'autres êtres grossièrement similaires par la forme.* Et il faudra attendre jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour voir cesser les recherches d'êtres hybrides entre l'homme et les singes<sup>174</sup>.

Lorsqu'ils conquièrent les Canaries, les Espagnols découvrirent des indigènes qui vivaient encore à l'âge de pierre, les Guanches, qui leur opposèrent une résistance farouche. Et les Espagnols de se demander s'il s'agissait là d'êtres humains, dotés d'une âme et capables de devenir chrétiens.

La culture chinoise antique ne semble pas avoir développé un point de vue fort différent du nôtre. D'un côté, il était admis que le Dao embrasse toutes choses et les rend équivalentes en son sein. Tous les hommes ont ainsi même nature, les Chinois étant seulement au centre du monde – c'est ce que pose le *Huainan Zi* (II<sup>e</sup> siècle av. JC<sup>175</sup>), dont le chapitre XI offre peut-être le premier traité d'anthropologie chinois. En même temps, les peuples barbares sur les limes pouvaient être décrits de manière fantastique comme partiellement humains, ainsi dans le *Shanhaijing* (« Le classique des monts et des mers », IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles<sup>176</sup>).

Dans son *Histoire naturelle* (I<sup>er</sup> siècle, VII<sup>177</sup>), Pline l'ancien parle d'hommes à tête de chien (cynocéphales) parmi d'autres monstres, comme ces hommes capables de s'envelopper de leurs propres oreilles pour dormir (Panotii), ceux n'ayant qu'une seule jambe et un énorme pied (sciopodes), les Cyclopes, les Amazones ou encore les Blemmyes, des hommes sans tête, dont parle encore Montaigne (*Essais*, 1580, II, chap. XII<sup>178</sup>). Bien auparavant, Hérodote affirmait lui ne pas croire à l'existence des Arimasques, cyclopes du nord de l'Europe (*L'Enquête*, V<sup>e</sup> siècle av. JC, III, 116<sup>179</sup>).

Simple légendes auxquelles on ne croyait guère ? Marco Polo mentionne encore nombre d'êtres semblables dans son *Livre des merveilles* (1298<sup>180</sup>), comme ces cannibales à tête de chien habitant les îles Andaman ou les Amazones vivant sur une île près de Socotra.

---

<sup>173</sup> Voir M. Mund-Dopchie *La fortune du Périple d'Hannon à la Renaissance et au XVII<sup>e</sup> siècle*, Namur, Société des études classiques, 1995.

<sup>174</sup> Voir R. Delisle « Et l'homme quitta les singes... » *La Recherche* n°377, juillet-août 2004, pp. 46-51.

<sup>175</sup> *Philosophes taoïstes II*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 2003.

<sup>176</sup> trad. anglaise *The Classic of Mountains and Seas*, London, Penguin Classics, 2000.

<sup>177</sup> trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1950-1985.

<sup>178</sup> 3 volumes, Paris, Garnier, 1948.

<sup>179</sup> trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1964.

<sup>180</sup> trad. fr. en 2 volumes, Paris, Maspéro, 1980

En 1540, Francisco de Orellana baptisera "Amazonie" le fleuve brésilien le long duquel il croira avoir rencontré des Amazones. Déjà, Diego Velasquez, le gouverneur espagnol de Cuba, avait demandé à Cortez de chercher s'il existait des cynocéphales chez les Aztèques. Christophe Colomb, lui, avait parlé des habitants de l'île de Cibau naissant pourvus d'une queue. De tels êtres pouvaient être considérés comme plus ou moins légendaires, il reste que leur impossibilité ne paraissait pas manifeste comme à nos propres yeux.

*Les hommes sauvages.*

Longtemps, certains hommes conservèrent un statut quelque peu monstrueux<sup>181</sup>. Sur les vases grecs, ainsi, les satyres sont parfois représentés avec des traits négroïdes. Les premiers explorateurs européens de l'Afrique décrivirent des Etats florissants mais, très vite, le Noir fut décrit sous les traits du Sylvain, de l'homme des bois. Tandis que les singes, eux, furent assimilés à des hommes sauvages - leur nomenclature scientifique en a d'ailleurs conservé la trace : le chimpanzé est *Pan troglodytes*.

Signalons que les thèmes des enfants sauvages et de l'état de nature ne seront pas traités ici.

Carl von Linné, le fondateur de cette nomenclature (voir 3. 2. I.) reconnaissait à côté d'*Homo sapiens* l'*Homo nocturnus* ou *sylvestris*, c'est-à-dire l'homme sauvage qu'il caractérisait comme muet, hérissé de poils et vivant dans les bois<sup>182</sup>. Sous cette rubrique Linné regroupait "Pygmées" et "Satyres", c'est-à-dire tous les grands singes connus au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, "Orang-Outang", "Pygmée" ou "Pongo" sont synonymes et désignent tous les grands singes alors allègrement confondus. Le Gorille ne sera décrit avec précision qu'en 1847.

Dans la première édition de son *Système de la nature* (1736), Linné avait rangé l'homme avec les singes au sein des "Anthropomorphes", appartenant aux Quadrupèdes. Dans la dixième édition du *Système* (1758<sup>183</sup>), les Quadrupèdes devinrent les mammifères (*Mammalia*), dont le premier ordre (au sens propre : *primas*, qui vient le premier), celui des Primates, regroupait l'homme, le singe, le maki et la chauve-souris - et à ceux qu'étonnait un

---

<sup>181</sup> Pour le Moyen Age, voir C. Kappler *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Age*, Paris, Payot, 1980, p. 157 et sq.

<sup>182</sup> Voir C. Blanckaert *Contre la méthode : unité de l'homme et classification dans l'anthropologie des Lumières* in C. Calame & M. Kilani (Dir) *La fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie*, Lausanne, Payot, 1999.

<sup>183</sup> trad. fr. Bruxelles, Lemaire, 1793.

tel rapprochement entre homme et singe, Linné répondait par avance qu'ils n'avaient qu'à comparer l'Européen le plus parfait avec un Hottentot !

*Linné fut ainsi le premier à classer l'homme parmi les animaux.* Il affirmait ne pouvoir découvrir de différences entre ce dernier et le troglodyte (*i.e.* : l'homme des bois et plus particulièrement l'orang-outan dont le nom signifie "homme des bois" en malais) et rassemblait donc au sein du genre *Homo* hommes et grands singes. Linné ne reconnaissait de spécificité humaine que dans le langage et, grâce à ce dernier, dans la connaissance. Il caractérisa ainsi les hommes comme *sapiens*. Encore, dans cette espèce *Homo sapiens*, Linné distinguait-il différentes variétés, soit non seulement quatre races (*americanus*, *europæus*, *asiaticus* et *afer*) mais encore l'*Homo ferus*, c'est-à-dire les enfants sauvages et l'*Homo monstruosus* qui regroupait pêle-mêle Patagons, Hommes à queue, Hottentots ne possédant qu'un seul testicule, habitants des hautes montagnes, hommes artificiellement déformés, par exemple au niveau du crâne en Chine ou au Canada, etc.<sup>184</sup>.

Cette classification, qui scandalisa quelque peu l'Europe, ne sera pas maintenue<sup>185</sup>. Bientôt, Johann Friedrich Blumenbach définira l'ordre des Bimanes pour l'homme tout seul, rangeant tous les autres primates - le terme disparut un temps des classifications - parmi les Quadrumanes (1791). En son temps, pourtant, Linné était tout sauf un original et un isolé.

\*

*La communauté d'origine de l'homme et du singe est pour la première fois posée.*

En 1641, Nicolaas Tulp avait pour la première fois disséqué un primate, sans doute un bonobo (*Pan paniscusi*) qu'il nommait "satyre indien" et dont il soulignait les ressemblances à l'homme (*Observationes medicae*, 1652<sup>186</sup>). Puis, au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, Edward Tyson avait disséqué ce qu'il croyait être un orang-outan (et qui était en fait un chimpanzé) et en avait livré le résultat à l'Europe savante (*Orang-Outang sive homo sylvestris, or the Anatomy of a Pygmie compared with that of a Monkey, an Ape and a Man*, 1699<sup>187</sup>).

Tyson se montra soucieux de marquer nettement la distinction entre l'homme et le singe, rangeant sans ambiguïté l'Orang parmi les animaux. Mais ses lecteurs tendirent

---

<sup>184</sup> Sur tout ceci, voir particulièrement F. Tinland *L'homme sauvage* (Paris, Payot, 1968), M. Patou-Mathis *Le sauvage et le préhistorique, miroir de l'homme occidental*, Paris, O. Jacob, 2011, ainsi que G. Gusdorf *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières* (Paris, Payot, 1972, chap. IV).

<sup>185</sup> Voir le passionnant ouvrage de J. Duvernay-Bolens *Les géants patagons*, Paris, Ed. Michalon, 1995, p. 260 et sq.

<sup>186</sup> Amestelredami, apud L. Elzevirium, 1652.

<sup>187</sup> London, T. Bennet, 1699

pourtant à ne retenir que ce qui les réunit - l'analogie de leur larynx, notamment, qui fit volontiers croire qu'il serait loisible d'apprendre aux singes à parler, comme le soutinrent La Mettrie (*L'homme-machine*, 1747<sup>188</sup>. Voir 3. 2. 27.) ou Benoît de Maillet ; lequel admettait également la possibilité de métissages entre l'homme et le singe (*Telliamed*, 1755<sup>189</sup> ; circula en manuscrit dès 1720).

Au total, le grand singe, l'*Homo sylvestris*, sera même réputé être naturellement bipède. Il faudra attendre Petrus Camper pour qu'il soit définitivement établi que les grands singes sont quadrupèdes (*Mémoire sur l'orang-outan et autres espèces de singes*, 1779<sup>190</sup>).

De fait, Linné avait rendu possible d'envisager une communauté d'origine de l'homme et du singe, dont on sait qu'elle sera effectivement énoncée, avant Darwin, par Lamarck (voir 3. 2. 7.). Dès 1780, Jean-Claude de La Métherie, dans ses *Vues physiologiques sur l'organisation animale et végétale*, décrivait les transformations anatomiques assez simples qui auraient permis de passer de l'appareil locomoteur du singe à celui de l'homme (pp. XI-XIII<sup>191</sup>). Et dans *L'Homme. Essai zoologique sur le genre humain* (1827<sup>192</sup>), Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent suggéra que l'intelligence de l'homme et du singe reposent finalement sur les mêmes organes.

Il est donc facile de croire ce que rapporte malicieusement Diderot, qu'au Jardin du Roi, devant un orang dans sa cage de verre "ayant l'air d'un saint Jean prêchant au désert", le cardinal de Polignac se serait écrié "parle, et je te baptise" (*Suite de l'entretien avec d'Alembert*, 1769<sup>193</sup>). Après tout, Jean-Jacques Rousseau n'avait pas hésité à voir dans l'Orang-outan un véritable homme sauvage ; l'homme de l'état de nature, l'homme d'avant la société dont la race, dispersée dans les bois, n'avait pas eu l'occasion de développer ses facultés (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1754, note X). Puisque l'Orang était muet, Rousseau en déduisait que le langage n'est pas naturel à l'homme. Après lui, lord Monboddo (James Burnet), grand admirateur de Rousseau, insistera sur l'humanité de l'Orang (*Origin and Progress of Language*, 1774, I<sup>194</sup>).

---

<sup>188</sup> Paris, Denoël-Gonthier, 1981.

<sup>189</sup> Paris, Corpus Fayard, 1984.

<sup>190</sup> in *Œuvres*, trad. fr. Paris, 1803.

<sup>191</sup> Paris, Didot jeune, 1780.

<sup>192</sup> 2 volumes, Paris, Rey & Gravier, 1827.

<sup>193</sup> *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964.

<sup>194</sup> trad. fr. Paris, Hachette, 1971.

En France, un orang-outan fut exposé pour la première fois en 1720 à la foire de Saint-Germain. Charles Bonnet vit immédiatement en lui une ébauche de l'homme (*Contemplation de la nature*, 1746<sup>195</sup>). A son propos, Edward Tyson avait déjà parlé de "chaînon manquant".

Ainsi, à l'âge classique, la limite entre l'homme et l'animal était encore fort indécise. Non seulement l'identité humaine n'était pas radicalement opposable à celle d'autres animaux plus ou moins proches - on parlait d'hommes-singes et aussi d'hommes-ours - mais la forme humaine elle-même n'était guère fixée dans ses possibles variations. Un élève de Linné, Carl Hoppius, décrivait encore en 1760 l'*Homo caudatus*, l'homme à queue habitant l'île de la Sonde. Buffon s'était arrêté à en discuter la réalité, comme celle des géants Patagons réputés avoir 9 à 10 pieds de haut. Il finira par admettre qu'ils puissent correspondre à une race de géants. Le débat ne sera clos qu'en 1832<sup>196</sup>.

Le paradoxe est que si, de nos jours, de telles confusions entre l'homme et les animaux sont devenues impensables, le buissonnement évolutif du genre *Homo* a en même temps rendu de plus en plus incertains les critères selon lesquels, depuis Aristote au moins, on définissait l'humanité en regard de l'animal : la bipédie, la taille du cerveau, la culture, c'est-à-dire le langage, la réflexion et les outils, l'usage libre des mains.

En même temps que ces caractères discriminants, rien ne fut aussi stable que l'image que l'on se fit traditionnellement des premiers hommes. Les représentations qui, à cet égard, envahissent encore nombre d'ouvrages de vulgarisation de nos jours se mettent en place dès l'Antiquité. Dès cette époque, notamment, on imagina que les premiers hommes, vêtus de peaux de bêtes, habitaient des cavernes, etc.<sup>197</sup>. C'est ainsi que les imagine Vitruve, par exemple ; qui ajoute que le feu donna l'occasion aux hommes de s'assembler et de parler (*Les dix livres d'architecture*, Ier siècle av. JC, II, chap. I<sup>198</sup>).

Dans la mesure où ils dispensent de réfléchir et d'investiguer, André Leroi-Gourhan regrettait tous ces clichés, au gré desquels l'homme préhistorique n'était qu'un homme actuel qui se débrouillait. Manquait-il de vêtements, il devait se couvrir de peaux de bêtes, voilà tout. Et s'il en avait été autrement ? Sous le difficile climat de Patagonie, des Fuégiens vivaient quasiment nus. Les grottes habitables sont rares, mais la vision des « hommes des cavernes » a fait négliger de s'intéresser à leur habitat réel.

Pour fonder la singularité humaine, nous l'avons vu, nous ne pouvons nous fier à une différence de nature. Il nous faut un facteur déclenchant.

\*

---

<sup>195</sup> Amsterdam, M-M. Rey, 1764.

<sup>196</sup> Voir J. Duvernay-Bolens *op. cit.*

<sup>197</sup> Voir W. Stoczkowski *Anthropologie savante. Anthropologie naïve*, Paris, CNRS Ed., 1994.

<sup>198</sup> trad. fr. Paris, J-B. Coignard, 1673.

*L'origine de l'homme. A la recherche d'un facteur déclenchant.*

On s'entend traditionnellement à retenir quatre critères manifestes d'humanité : bipédie, encéphalisation, culture et maîtrise des outils (favorisée par la libération des mains) et les débats portent tout aussi traditionnellement sur le séquençage exact de ces quatre évolutions majeures les unes en regard des autres.

On peut bien entendu trouver d'autres spécificités humaines, comme la monogamie, fréquente chez l'homme mais qui concerne moins de 10% des espèces de mammifères. Mais outre qu'elle ne représente pas une « exclusivité » humaine, elle pourrait s'être développée assez tardivement (la compétition sexuelle allait mal avec la coopération nécessaire à la chasse et la monogamie aurait pu accompagner la dispersion géographique des groupes humains).

Sachant qu'on voit bien volontiers le destin de l'homme tout entier inscrit dans ses origines<sup>199</sup>, quelle fut parmi elles, en d'autres termes, le facteur déclenchant tout le potentiel humain ?

*La bipédie a-t-elle décidé de tout ?*

Pour Charles Darwin, s'il fallait désigner une cause à l'origine de l'hominisation, il ne pouvait s'agir que de la bipédie, laquelle avait été imposée par le passage des arbres à une vie au sol. La bipédie a entraîné l'encéphalisation, la libération des mains et, de là, la culture. L'homme, en d'autres termes, a commencé par les pieds.

C'est là une thèse encore assez largement défendue de nos jours - sachant que la bipédie compte, avec la forme des canines, parmi les principaux caractères définissant les hominidés. Du fait de la station érigée, dira-t-on ainsi, le cerveau, affranchi des contraintes de suspension de la boîte osseuse, aura pu se développer librement et tout le reste en sera suivi. Cependant, comme facteur premier, la bipédie n'a jamais fait l'unanimité.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle certains contestèrent même qu'elle soit naturelle à l'homme, pour affirmer que les premiers humains marchaient à quatre pattes<sup>200</sup>. Ils tiraient cette conclusion de l'observation des enfants sauvages et n'hésitaient pas à développer des arguments plus savants pour affirmer que, par nature, l'homme serait quadrupède. Le professeur de médecine Pietro Moscati soutenait ainsi que la bipédie ne nous convient même pas anatomiquement (*Delle Corpore Differenze essenziali che possano fra la Struttura de Bruti et la Umana*, 1771<sup>201</sup>). Rousseau avait cru réfuter définitivement ces allégations (*Discours sur l'origine et les fondements de*

---

<sup>199</sup> Voir W. Stoczkowski *Les conceptions de la "nature humaine" dans les scénarios de l'hominisation* in C. Calame & M. Kilani (Dir) *La fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie*, Lausanne, Payot, 1999.

<sup>200</sup> Voir F. Tinland *op. cit.*, p. 174 et sq.

<sup>201</sup> Brescia, Appresso G. Rizzardi, 1771.

*l'inégalité parmi les hommes*, 1754, note III). Mais Kant consacra, semble-t-il, un compte rendu favorable, quoiqu'anonyme, à l'ouvrage de Moscati dans les *Königsbergischen Gelehrten und Politischen Zeitungen* en 1771 et l'on trouvera encore chez Lamarck l'idée que la station droite est fatigante, témoignant qu'une posture semi fléchie nous était plus naturelle à l'origine.

Signalons enfin pour mémoire que la théorie de la bipédie originelle, émise à partir des années 1920 par Max Westenhöfer et Serge Frechkop, soutient que tous les mammifères étaient bipèdes à l'origine, seul l'homme l'étant demeuré (!).

La bipédie révèle au premier coup d'œil le rang privilégié de l'homme parmi les autres vivants, disait Aristote. Sa stature érigée met l'homme dans l'axe du monde, entre Terre et Ciel (*Histoire des animaux*, 345 av. JC, I, 494a<sup>202</sup> & *Les parties des animaux*, 330 av. JC, 656a<sup>203</sup>).

On sait pourtant que la découverte de Lucy est venue compliquer les choses, car s'il paraît certain que les Australopithèques pouvaient marcher debout, chez Lucy cette bipédie n'était sans doute que partielle. De là, on en est venu à considérer que l'espèce *afarensis* à laquelle elle appartient était peut-être préaustralopithèque ou bien conservait des caractères archaïques par rapport aux autres espèces<sup>204</sup>.

*Ardipithecus ramidus*, plus ancien – et *Danuvius guggenmisi*, un grand singe découvert plus récemment en Allemagne, qui vivait il y a plus de dix millions d'années - semblent avoir pu être déjà totalement bipèdes en effet, bien que vivant dans un environnement forestier dense, ce qui cette fois remettrait en question la liaison paraissant si évidente entre bipédie et vie dans la savane. On note d'ailleurs à ce propos que les chimpanzés se tiennent debout lorsqu'ils cherchent de la nourriture dans les arbres plutôt que lorsqu'ils sont au sol.

La bipédie ne semble pas être apparue soudainement mais avoir connu une lente affirmation à partir de formes de bipédie partielle dès les débuts de la lignée *Homo*. De sorte que, ne connaissant pas l'ancêtre commun que nous partageons avec les chimpanzés et bonobos, on ne peut considérer que ceux-ci conservent notre mode de marche ancestral. Tout cela pourrait en fait très bien suggérer que l'ancêtre commun aux Hominidés était bipède, la station debout ayant été ultérieurement perdue par les grands singes et quoiqu'un fait plaide de toute évidence en faveur du caractère non naturel de la bipédie chez l'homme : la quadrupédie est innée chez les animaux, la bipédie doit être apprise chez lui, ce qui ne peut qu'être pour les plus jeunes un facteur de vulnérabilité évident face aux prédateurs.

---

<sup>202</sup> trad. fr. en 3 volumes Paris, Les Belles Lettres, 1964-1969.

<sup>203</sup> trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1956.

<sup>204</sup> Voir M. Leakey & A. Walker « Les premiers bipèdes en Afrique » *Pour la science* Hors-série Les origines de l'humanité, janvier 1999.

Beaucoup d'autres animaux savent se dresser sur leurs pattes pour marcher (la gerboise, le suricate, le gibbon, etc.) ou sont même en partie droits (les oiseaux, comme avant eux certains dinosaures) mais chez tous, le rachis demeure partiellement horizontal. Différents hominidés ont apparemment développé différentes formes de bipédie – jamais exclusives cependant, comme chez l'homme et sans qu'aucune puisse pour passer pour avoir directement conduit à la bipédie humaine<sup>205</sup>.

On peut encore souligner que la bipédie est sans doute le plus coûteux des modes de locomotion, entraînant la faiblesse des parois veineuses des membres inférieurs obligés de supporter une pression sanguine accrue (varices).

Quant aux avantages procurés en regard, on a dit qu'en se tenant debout on pouvait paraître plus gros en même temps qu'on échappait davantage à l'attention des grands carnivores. La station érigée permet également de réduire la surface du corps exposée aux rayons du soleil - lesquels sont verticaux sous les tropiques - en même temps qu'elle accroît la surface d'évaporation de la chaleur.

Mais peu importe au fond pour notre propos car, en termes évolutifs, la question de savoir si la bipédie fut le facteur déclenchant de l'humanisation se heurte à une difficulté plus évidente encore. Certes, on voit bien tout ce que la bipédie a pu entraîner - et trop d'explications se contentent de finaliser la station érigée en fait de justification, la montrant grosse de toute l'humanité à venir et rendant compte de sa primauté ainsi. Seulement pourquoi certains animaux un jour seraient-ils devenus bipèdes ? Il est difficile de voir là un quelconque avantage évolutif dans la mesure où, de fait, à l'exception de quelques grands singes, l'homme est le seul animal à se tenir debout de manière exclusive. On explique une singularité par une singularité et on ne fait que transposer la singularité humaine sur la singularité de sa station verticale. On prête dès lors à la bipédie tout le potentiel humain mais cela même force à considérer que *la bipédie n'a pu apporter un avantage évolutif qu'à un animal déjà suffisamment singularisé puisqu'elle n'a paru convenir qu'à lui seul. Paradoxalement, ainsi, c'est parce qu'elle lui est par trop particulière que la bipédie ne peut suffire à avoir distingué l'homme.*

\*

*L'encéphalisation du genre Homo.*

---

<sup>205</sup> Voir G. Berillon & F. Marchal « Les multiples bipédies des hominidés » *Pour la science* n° 330, avril 2005, pp. 76-83.

Faut-il dès lors plutôt retenir la taille du cerveau comme fondement premier de l'humanisation ? C'est là certainement un très sérieux indice - de l'australopithèque *africanus* à *Homo sapiens* la capacité crânienne des hominidés a triplé en trois millions d'années. Au total, le néocortex humain est trois fois celui des pongidés. Mais un tel indice doit également être pris avec quelques précautions<sup>206</sup>.

Quelle taille de cerveau retenir en effet pour marquer l'entrée dans l'humanité ? Ce critère a pu varier entre les deux repères de la taille du plus petit cerveau humain (lequel représente en moyenne entre 900 et 2 000 cm<sup>3</sup>) et de celle du plus gros cerveau de gorille (entre 350 et 600 cm<sup>3</sup> en moyenne). En regard, *Homo erectus* avait (à ce que nous pouvons en savoir) un cerveau représentant de 900 à 1 100 cm<sup>3</sup>.

En soi, cependant, la taille du cerveau ne dit rien. Il faut en effet rapporter cet élément au poids total du corps, sans quoi force est de constater que le cerveau de l'éléphant est quatre fois plus gros que celui de l'homme, chez lequel il pèse en moyenne (1 370g) plus que celui de la femme (1 230g), alors que le rapport du cerveau au poids du corps est en moyenne équivalent chez l'homme et la femme.

Toutefois, ce dernier rapport est-il lui-même déterminant ? S'il est de 2% chez l'homme, il atteint 3% chez le singe-écureuil ! Il est également plus élevé chez la souris ou la chauve-souris que chez nous.

De toute façon, *nous sommes incapables de relier taille du cerveau et développement de l'intelligence*. On imagine facilement que l'adoption de la bipédie, liée à de nouveaux types de vie adaptatifs, a pu entraîner ou suivre une réorganisation complète des facultés cognitives. Mais il y a en fait fort peu de différences dans la taille et dans la forme d'un cerveau d'australopithèque bipède par rapport à celui d'un grand singe quadrupède ; de sorte qu'*il est également fort difficile de lier l'accroissement de la taille du cerveau à quelque avantage évolutif particulier*.

***Spécificités du cerveau humain.***

Les primates sont caractérisés par le fort pourcentage du cerveau occupé par le cortex cérébral (76% chez l'homme mais déjà 72% chez les chimpanzés et 68% chez les gorilles). Sur certains points, ainsi, le développement du cerveau humain fut sans doute plus quantitatif que qualitatif. Cela semble être particulièrement le cas des systèmes moteurs et visuels, déjà fort élaborés chez les primates et dont il se peut qu'aucune amélioration essentielle ne leur ait été apportée lors de

<sup>206</sup> Voir R. Martin « La taille du cerveau et l'évolution humaine » *Pour la science* Hors-série Les origines de l'humanité, janvier 1999.

l'évolution humaine. Le cortex visuel humain est cependant trois fois plus grand que celui des singes.

Sur d'autres points, en revanche, l'évolution semble avoir procédé à des réformations. Ainsi, si l'on compare notre cerveau à celui des grands singes, on note que le bulbe olfactif a fortement régressé ou que l'amygdale du système limbique présente une différence majeure dans l'équilibre de ses deux principaux éléments. Ces points souffrent encore néanmoins d'importantes discussions.

Pour beaucoup, la principale composante de l'évolution du cerveau humain, par rapport aux autres primates, tient aux asymétries fonctionnelles des deux hémisphères du cortex, c'est-à-dire au développement d'aires spécialisées, telles celles associées au langage. Nous savons en effet que les aires dites de Broca et de Wernicke, logées respectivement dans l'hémisphère gauche du cortex antérieur et postérieur, sont liées au langage puisque leur lésion entraîne divers phénomènes d'aphasie (nous connaissons en revanche fort mal la structure anatomique pouvant conférer à ces aires leurs propriétés). L'aire de Broca serait également liée à la fabrication d'outils.

Or, selon certains auteurs, ces aires manquent tout à fait chez les singes. Peut-être trouve-t-on chez le chimpanzé une minuscule ébauche des gyri angulaire et supra-marginal de l'aire de Wernicke. Mais rien chez lui ne correspond en tous cas à l'aire de Broca. Quant à l'asymétrie du cortex, elle ne semble pas s'être développée chez l'homme avant 2 millions d'années - alors même que l'homme ne parlera sans doute que beaucoup plus tard.

Pour d'autres auteurs, les aires de Broca et de Wernicke sont bien présentes chez le chimpanzé, en même temps qu'une prédominance de l'hémisphère cérébral gauche. Quant à l'aire de Brodmann 44, qui paraît impliquée de manière essentielle dans l'élaboration du langage et le développement de la dextralité, elle serait présente aussi bien chez l'homme que chez chimpanzés, bonobos et gorille. Et peut-être l'homme n'a-t-il fait ainsi que tirer parti de structures cervicales qu'il partage en fait avec les grands singes.

Il semble patent que l'évolution humaine témoigne d'une tendance globale à l'encéphalisation - une tendance générale faisant fi des divers modes d'adaptation des différents hominidés et allant ainsi à l'encontre du parti pris de contingence et donc de déterminisme du milieu qui, nous l'avons vu, domine les études en paléontologie humaine.

La biologie moderne n'aime guère les "tendances" et cela explique sans doute que le phénomène de l'encéphalisation soit relativement peu développé dans l'ensemble de la littérature consacrée aux origines de l'homme ou fasse l'objet d'explications peu convaincantes - comme de dire que les premiers hommes vivaient en hordes dominées par un chef accaparant toutes les femelles et se reproduisant quasi exclusivement. Or ces chefs, étant les plus intelligents de tous, avaient les plus gros cerveaux, etc. En fait d'explication, on rencontre en effet ce genre de petit conte puéril dans des ouvrages fort sérieux !

Quoi qu'il en soit, l'encéphalisation de la lignée humaine se prête peut-être trop volontiers aux interprétations finalistes, comme celle du neurologue John C. Eccles (*Evolution du cerveau et création de la conscience*, 1989<sup>207</sup>).

L'évolution du cerveau humain, explique Eccles, ne fut pas une évolution ordinaire car elle n'a pas uniquement consisté à développer des structures déjà existantes dont les fonctions seraient demeurées identiques ou au moins apparentées. L'évolution du cerveau fit sans cesse apparaître des capacités entièrement nouvelles et allant de toute évidence bien au-delà de ce qu'exigeait la pression sélective du milieu. De fait, qu'on admette ou non une spécificité du cerveau humain quant aux aires cérébrales impliquées dans l'exercice du langage, il faut admettre l'existence de spécialisations cérébrales dont l'apparition ne coïncide pas (si elles sont présentes chez les singes) ou n'aura sans doute coïncidé que très lentement (chez l'homme) avec un usage.

Mais si le cerveau a ainsi conditionné et donc précédé le développement des capacités humaines et non le contraire, cela va à l'encontre de tout schéma évolutif fondé sur la pression adaptative ; laquelle, selon Eccles, serait d'ailleurs bien incapable de rendre compte de l'apparition d'une conscience, cette forme d'expérience mentale synthétique qu'ont sans doute en partage au moins les mammifères et les oiseaux.

Il est vrai, note Eccles, que les interdits behaviouristes ayant une bonne fois proclamé que la conscience relevait de la métaphysique et non de la science, cela permit et permet encore d'évacuer le problème.

Finalement, l'encéphalisation fait-elle le propre de l'homme ? *A posteriori*, il semble que oui. Par la taille et la configuration de son cerveau, l'homme est unique. Mais ces éléments distinctifs, nous l'avons dit, n'apparaissent que relativement tardivement dans le lignage humain (2 millions d'années) et leurs effets mêmes seront très progressifs. Ceci interdit d'y voir un facteur déclenchant de l'humanisation, sauf à parler de tendance et à considérer - de façon finaliste comme Eccles - que l'homme était destiné à acquérir les capacités intellectuelles qui sont les siennes ; que son cerveau, se développant indépendamment de ses facultés, a fait l'homme.

Si l'on refuse d'aller jusque-là, l'encéphalisation, comme avantage comparatif dans la lutte pour la vie, ne peut être considérée comme un facteur premier et doit être estimée à l'aune des avantages que l'homme a pu tirer d'elle à travers la culture. Laquelle a d'ailleurs pu directement jouer sur l'évolution biologique de l'homme, celle de son cerveau particulièrement, renvoyant à un schéma de coévolution, plutôt que de facteur déclenchant. Le

---

<sup>207</sup> trad. fr. Paris, Fayard, 1992.

passage à une alimentation carnée, ainsi que la maîtrise du feu et de la cuisson ont augmenté l'apport calorique et les autres la quantité d'éléments nutritifs que l'on peut extraire de l'alimentation, permettant ainsi directement l'augmentation en taille du cerveau.

\*

#### 4. 1. 15.

##### *La culture. Le feu.*

Cependant, quels peuvent être exactement les critères pour juger de la culture des premiers hommes ? La maîtrise du feu ? On ne sait pas précisément si elle apparut il y a plus d'un million d'années ou il y a 400 000 ans seulement<sup>208</sup>. On trouve des traces de foyer, parmi les plus anciennes, dans la grotte de l'Escale (Bouches-du-Rhône ; de 750 à 600 000 ans). Mais beaucoup de sites ultérieurs, comme Tautavel (Pyrénées orientales ; 400 000 ans) n'en livrent aucune trace. Or cela ne traduit pas forcément le fait que l'on ne savait encore que conserver le feu et non l'allumer - présumé sur lequel repose le fameux roman *La guerre du feu* de Joseph-Henri Rosny (1911<sup>209</sup>). *Qu'une pratique nouvelle ne se diffuse pas et reste si localisée qu'elle en vient même à être oubliée ne va pas à l'encontre de la culture, tout au contraire.* Elle en serait même le signe, nous y reviendrons. Quoi qu'il en soit, la domestication du feu n'intervint peut-être pas avant *Homo sapiens* et son utilisation resta sans doute intermittente à l'échelle de l'ensemble des groupes humains jusqu'à un stade très tardif.

##### *Comment faire du feu ?*

Pour faire du feu, nos ancêtres, contrairement aux représentations traditionnelles, ne frappaient pas deux silex l'un contre l'autre - cela ne produit qu'une étincelle froide et inefficace - mais plutôt un silex contre un morceau de marcassite ou deux bouts de bois - contrairement à ce qu'on imagine en général - de même dureté<sup>210</sup>.

Parce que beaucoup de peuples expliquent la production du feu par l'accouplement d'un Père originaire, représenté par le foret et d'une Mère identifiée à la planchette, il semble évident en effet que l'origine du feu tient à la rencontre d'un bois dur/mâle et d'un bois tendre/femelle et sa découverte à une expérience fortement sexualisée, comme le soulignait Gaston Bachelard (*La psychanalyse du feu*, 1949, chap. III<sup>211</sup>). La découverte du feu aura été essentiellement ludique car c'est dans la joie et non dans la peine que l'homme trouve son esprit, écrivait Bachelard. La

<sup>208</sup> Voir H. de Lumley *La domestication du feu*, Paris, O. Jacob, 2017.

<sup>209</sup> Paris, Club français du livre, 1948.

<sup>210</sup> Voir J. Collina-Girard « Le feu domestiqué » *Pour la science* n° 258, avril 1999, pp. 56-61.

<sup>211</sup> Paris, Folio Essais Gallimard, 1985.

conquête du superflu donne une excitation spirituelle plus grande que celle du nécessaire. L'homme est une création du désir et non du besoin (p. 38). Mais en l'occurrence la découverte du feu fournit plutôt un mauvais exemple.

La maîtrise du feu et avec elle la consommation d'aliments cuits sont de toute évidence des critères distinctifs de la culture humaine - même si l'on cite le cas de cigognes et de hérons suivant les incendies et mangeant sauterelles et lézards grillés. Mais la maîtrise du feu paraît trop tardive pour marquer véritablement la naissance de l'humanité. La même remarque peut être faite à propos du langage.

\*

#### *Apparition du langage.*

Aristote notait que si les quadrupèdes ont chacun une voix différente, aucun n'articule pourtant un langage. Seul l'homme parle (*Histoire des animaux*, 536b). Seulement, s'il est particulièrement difficile de juger de la possession ou non du langage pour les premiers représentants du genre *Homo*, on peut néanmoins en douter, nous l'avons vu, pour les Néandertaliens eux-mêmes qui, pourtant, semblent avoir atteint le niveau d'une certaine représentation symbolique.

Anatomiquement, il peut sembler que chez *Homo sapiens* seul le pharynx soit suffisamment allongé pour permettre une modulation des sons émis par les cordes vocales et notamment la prononciation des voyelles “i”, “a” et “ou”. Dans les années 70, le linguiste Philip Lieberman en avait conclu que la parole ne serait pas apparue avant l'abaissement du larynx chez l'homme moderne, il y a 50 000 à 70 000 ans - que cet allongement soit effectivement récent dans l'histoire de l'homme, c'est ce que semble corroborer le fait que chez l'homme actuel le larynx ne trouve sa place définitive que vers deux ans<sup>212</sup>.

Mais c'est aussi le cas des cerfs et ce n'est certainement pas la descente du larynx qui seule nous a permis de parler ou d'émettre des voyelles !<sup>213</sup> Lorsque le pharynx est long, la base du crâne n'est pas plate mais arquée vers le bas. Un tel début de courbure se dessine chez *Homo erectus*, sans qu'il soit facile de déterminer quel degré de langage articulé était autorisé en regard. Cette courbure du crâne semble avoir régressé chez

---

<sup>212</sup> Voir M. Cocude & M. Jouhaneau *L'homme biologique*, Paris, PUF, 1993, pp. 53-54 & C-L. Gallien *Homo*, 1998, p. 144.

<sup>213</sup> Voir D. E. Lieberman *The Evolution of the Human Head*, Harvard University Press, 2011. L'auteur souligne que nous sommes le seul mammifère à ne pas avoir de système séparant le tube digestif et la voie respiratoire en haut de la gorge et que cette particularité doit être compté parmi celles ayant permis l'apparition du langage.

Neandertal mais ce point fait l'objet de discussions et l'on a pu contester l'idée même d'une différence à cet égard entre Neandertal et nous.

D'autres critères invitent à considérer que ce dernier pouvait effectivement parler : 1) la taille du canal hypoglosse qui permet le passage d'un nerf innervant la plupart des muscles de la langue et qui semble fournir ainsi un indice quant à son contrôle moteur. Chez l'homme moderne, il est deux fois plus large que chez chimpanzés et gorilles, ainsi que chez *Homo habilis*. Chez Neandertal, il est comparable au nôtre. 2) L'os hyoïde qui maintient la base de la langue et est indispensable à l'élocution. Un exemplaire néandertalien a été trouvé en 1983 à Kébara. Enfin, il semble que Neandertal portait la même version du gène FOXP2 que nous, associée à l'apparition du langage. Enfin, il a pu être récemment montré que les singes sont capables d'émettre des vocalisations possédant des caractéristiques acoustiques communes à nos voyelles.

Toutefois, on peut imaginer des modes de communication non verbaux. En de (rares) endroits, après tout, il existe encore plusieurs langues faites de claquements. Au Nicaragua, ainsi que dans une communauté du désert du Néguev, on a observé l'émergence spontanée d'une langue de signes entre sourds. Une langue dont les structures sont tout à fait distinctes de celles des langues communes de la région, dans le dernier cas, ce qui soulève la question d'une grammaire générative innée chez les hommes – une question complexe que nous ne pouvons développer ici.

Les grands singes utilisent des gestes pour communiquer, en plus de mimiques et de vocalises. Chaque espèce semble avoir son propre répertoire de gestes et il existe des différences, des variations "culturelles", entre groupes d'une même espèce, par exemple chez les Bonobos. Paraissant moins dépendante du contexte immédiat, moins stéréotypée que les deux autres moyens de communication, cette gestuelle semble plus proche qu'eux du langage humain.

Quoi qu'il en soit, qu'il ait ou non été possible avant nous, le langage ne nous fournit guère de piste certaine. On peut rattacher à l'unicité des structures de l'esprit humain ou postuler que toutes les langues dérivent d'une langue originelle unique, le fait que toutes les langues connues, malgré leur extrême diversité, aient toutes un système de sons ou une grammaire qui distingue au moins noms et verbes. L'hypothèse d'une langue unique originelle est assez ancienne. Énoncée notamment par Alfredo Trombetti en 1905, elle est encore reprise de nos jours<sup>214</sup>, bien qu'elle soulève certaines difficultés. Même pour la famille des langues indo-européennes, la mieux documentée historiquement, l'incertitude quant à l'existence d'une langue première demeure entière. L'hypothèse d'une lente convergence des différentes langues à partir d'un premier amas linguistique est donc tout aussi plausible, voire davantage, si l'on admet que les premiers groupes humains étaient sans doute relativement

isolés<sup>215</sup>. Cela pourrait expliquer tant la lenteur des innovations techniques que leur régression ou leur faible développement dans certains cas. Les Tasmaniens, découverts au XVIII<sup>e</sup> siècle, présentaient le répertoire technique le plus simple des populations humaines connues (24 types d'outils en tout) mais aussi un répertoire plus simple que celui des Australiens, dont ils descendaient et dont ils avaient été coupés par la mer, la Tasmanie devenant une île il y a de 12 000 à 8 000 ans. L'innovation technique et le maintien d'une technologie complexe semble directement liés à la taille des populations<sup>216</sup>.

On a pu estimer la population humaine totale à 125 000 individus il y a un million d'années, à 1,5 millions il y a 50 000 ans (150 000 en Europe) et à 3 millions il y a 25 000 ans. D'autres calculs donnent encore 4 400 hommes en Europe il y a 40 000 ans. De ces estimations, on peut ainsi surtout retenir que l'isolement des tribus pourrait bien avoir été extrême, à l'instar de ce que les administrateurs australiens découvrirent en pénétrant en Nouvelle-Guinée : des groupes vivant dans un isolement si complet que 700 langues tout à fait distinctes y étaient pratiquées, cela nécessitant, estime-t-on, que ces populations parfois séparées par des reliefs géographiques quasi inexistantes n'aient pratiquement eu aucun contact pendant 4 000 ans !

Un tel foisonnement linguistique n'est pas obligé cependant. Comparables à la Nouvelle-Guinée, les monts du Caucase, la province du Plateau au Nigéria, celle d'Oaxaca au Mexique ou certains territoires du nord-est de l'Inde sont marqués par une profusion de langues. Mais, a contrario, sur des distances considérables, la famille australienne aborigène avait conservé un continuum dialectal étonnant.

Au total, nous sommes bien incapables d'expliquer l'origine du langage – c'est d'ailleurs là une question qui, longtemps, représenta un véritable tabou pour la linguistique (la Société de linguistique créée à Paris en 1866 interdisait à ses membres de traiter cette question sous peine d'exclusion !).

On a suggéré que le langage s'était peut-être progressivement formé sur le modèle des *pidgins*, ces « sabirs » sans grammaire, inventées à Hawaï et dans les Caraïbes par des migrants qui, issus de cultures différentes, devaient communiquer entre eux<sup>217</sup>. Mais on admet également que le langage n'est pas un prolongement des communications animales. Même sans grammaire, les protolangages de signes possèdent une complexité qui déroge à tous les modèles animaux connus<sup>218</sup>. Comme pour la bipédie ou l'art, on ne sait guère penser l'origine

---

<sup>214</sup> Voir M. Ruhlen *L'origine des langues*, 1994, trad. fr. Paris, Belin, 1997.

<sup>215</sup> Voir C. Hagège *L'homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985.

<sup>216</sup> Voir J. Henrich "Demography and cultural evolution: how adaptive cultural process can produce maladaptive losses – the Tasmanian Case" *American Antiquity* vol. 69, 2004, pp. 197-214.

<sup>217</sup> Voir D. Bickerton *Language and species*, University of Chicago Press, 1990.

<sup>218</sup> Voir J. Corraze *Les communications non verbales*, Paris, PUF, 1980 & 1992 ; W. H. Thorpe *The comparison of vocal communication in primates and in man* in R. A. Hinde (ed) *Non verbal communication*, Cambridge University Press, 1972.

évolutive d'un attribut tellement propre aux hommes<sup>219</sup> – comme si l'homme avait bâti sa propre niche évolutive, ce que certains présentent de nos jours comme un explication<sup>220</sup> et ce qui rejoint les visions les plus classiques et communes de l'homme mais ce qu'il s'agirait en l'occurrence d'expliquer.

Le langage tel que nous le pratiquons semble d'une telle complexité qu'il est aussi difficile d'imaginer son apparition subite (d'autant plus qu'il devrait être apparu chez quasiment tous les individus en même temps) que sa lente formation évolutive ; faute de concevoir ce que peut-être un langage d'avant le langage et de pouvoir déterminer exactement ce qu'est et sur quoi repose la complexité d'une langue<sup>221</sup>.

De sorte qu'il ne reste, comme première manifestation d'une culture proprement humaine, que la fabrication d'outils. Par rapport à notre classification actuelle, à vrai dire, c'est même elle qui marque l'apparition du genre *Homo*.

#### *Les outils.*

En 1964, Louis Leakey découvrit dans la gorge de l'Olduvaï (Tanzanie) un hominidé à proximité d'outils de pierre dont on a pu recenser une vingtaine de types malgré leur caractère frustré - il s'agit de galets brisés. L'aptitude à *façonner* des outils passant pour être le propre de l'homme, ces galets ne pouvaient être attribués qu'à un représentant du genre humain : l'hominidé retrouvé à proximité qu'on nomma *Homo habilis* et qui en représenta dès lors la première espèce<sup>222</sup>.

#### ***Utilisation des outils chez les animaux.***

L'homme se distingue en effet par le fait qu'il conçoit et réalise des outils et nullement parce qu'il en utilise. Singes, loutres, fourmis, dauphins, oiseaux, etc., se servent couramment de différents objets - comme les vautours qui utilisent parfois des pierres pour briser des œufs<sup>223</sup>. Les chimpanzés savent ouvrir les noix en les frappant entre deux pierres - certains groupes emportent même dans leurs pérégrinations des pierres avec eux à cet effet. Comme certains oiseaux, ils utilisent des brindilles comme pailles pour attraper termites et fourmis (*Homo habilis* et les Australopithèques faisaient peut-être de même, se servant d'os qu'on retrouve présentant des stries

<sup>219</sup> Voir L. Dessalles, P. Picq & B. Victorri *Les origines du langage*, Paris, Le Pommier, 2006.

<sup>220</sup> Voir D. Bickerton *La langue d'Adam*, 2009, trad. fr. Paris, Dunod, 2010.

<sup>221</sup> Voir J-M. Hombert & G. Lenclud *Comment le langage est venu à l'homme ?*, Paris, Fayard, 2014.

<sup>222</sup> Voir S. A. de Beaune *L'Homme et l'outil. L'invention technique durant la Préhistoire*, Paris, CNRS Ed., 2008.

<sup>223</sup> Voir B. B. Beck *Animal tool behavior: the use and manufacture of tools by animals*, New York, Garland, 1980. L'un des premiers ouvrages de référence sur ce thème.

particulières) et empoignent parfois des branches pour décrocher des fruits dans les arbres, pour déterrer des tubercules ou pour se faire des armes. A l'occasion, des feuilles leur serviront de parapluie ou d'éponge, etc. On a pu souligner que l'activité technique des chimpanzés est plutôt individuelle et solitaire (voir 3. 2. 30.). Aucune utilisation d'outils ne se retrouve chez toutes les populations<sup>224</sup>.

Même si la psychologie a eu tendance à le nier tout au long du XX<sup>e</sup> siècle (voir 3. 2. 31.), l'usage d'outils suppose des représentations mentales, notamment spatiales et temporelles, ainsi que la fixation d'objectifs différés dans le temps, de sorte que le but de l'action puisse être difficile à déterminer au début de la séquence comportementale. En ce sens, le nid est peut-être l'outil animal par excellence. Il souligne que l'usage d'outils n'est pas l'apanage de quelques animaux "supérieurs". Les Corneilles de Nouvelle-Calédonie façonnent des brindilles ou des feuilles en forme de crochet – une forme dont l'apparition paraît avoir été tardive chez les *sapiens* (paléolithique moyen). Des crocodiles, pendant la période de nidification des oiseaux, maintiennent des brindilles sur leur gueule pour les attirer. Les animaux se servent même de "méta-outils" (servant à améliorer la fonction d'autres). Les chimpanzés de Guinée, ainsi, calent une petite pierre sous une autre servant d'enclume pour faciliter le cassage de noix avec un marteau de pierre. Enfin, on a pu croire que parmi les différents outils, ceux possédant un tranchant n'étaient le propre que de l'homme. Des observations chez les animaux ont néanmoins témoigné du contraire.

Il reste que les animaux ne connaissent en général que des « outils du premier degré » (ils n'ont pas d'outils à faire des outils). Ils ne les façonnent pas et ne les modifient même qu'exceptionnellement (comme les corneilles citées ci-dessus ou comme des chimpanzés mâchouillent des baguettes pour en émousser l'extrémité). Ils les abandonnent généralement après usage.

Nous l'avons dit, l'idée que les Australopithèques n'ont pu façonner d'outils a été remise en cause - en fait, l'industrie oldowayenne pourrait bien devoir leur être attribuée. Toutefois, la stéréotypisation des outils pendant des milliers d'années est un élément frappant qui doit retenir de les assimiler trop rapidement à un élément culturel au sens où nous l'entendons. Elle laisse en effet penser que les premiers hommes pouvaient bien façonner leurs outils, sinon d'une manière instinctive comparable à celle avec laquelle les oiseaux construisent leur nid, au moins sans guère d'imagination ni même de réflexion.

Les premiers outils semblent remonter à 2,7 millions d'années - nous disons bien « semblent » car il est parfois fort difficile de distinguer une pierre travaillée par l'homme d'une autre simplement usée par l'érosion ; certains auteurs reconnaissent ainsi comme outils

---

<sup>224</sup> Voir le guide des cultures des chimpanzés dressé par A. Whiten & C. Boesch « Les cultures des chimpanzés » *Pour la science* n° 281, mars 2001, pp. 87-93.

ce que d'autres ne regardent que comme de vulgaires cailloux. Par ailleurs, des pierres taillées sont désormais attribuées à des chimpanzés, comme dans le parc naturel de Taï en Côte d'Ivoire. Des pierres que des singes auraient taillées depuis plus de 4 000 ans, sans avoir apparemment pu imiter des humains, ce qui pourrait amener à parler d'un "âge de pierre" des chimpanzés !

Parmi les premiers outils attribués à *Homo habilis* et définissant le style Oldowayen, on compte des "choppers", c'est-à-dire des galets (on a parlé d'une *Pebble culture*) sur lesquels l'enlèvement de quelques éclats aménage un tranchant grossier. Ensuite, il y a 1,5 million d'années, apparurent les bifaces, premiers outils à adopter une forme prédéterminée, une masse de matière étant sculptée selon une forme désirée – l'outil n'étant pas seulement trouvé et retouché pour devenir plus commode ainsi mais étant directement produit, tel que souhaité. Il s'agit d'outils tranchants de formes variées (ovulaire, en amande, etc.) qu'on peut attribuer à *Homo erectus*.

On n'en trouvait pourtant pas trace en Asie centrale et en Chine, où *erectus* est bien représenté. Et de ce que les techniques de l'Oldowaïen évolué (protobifaces) et de l'Acheuléen (plus de 40% de bifaces) semblaient ainsi ne s'être pas du tout diffusées en Extrême-Orient, on s'est parfois demandé si cela ne signifiait pas que le flux migratoire venu d'Afrique se serait rapidement tari ; les Asiatiques évoluant dès lors à part des autres groupes humains, dans un environnement forestier stable ne les contraignant pas à développer de nouveaux modes de subsistance. En fait, on a découvert depuis lors des bifaces acheuléens en Chine...

Par la suite, la percussion directe, autorisant peu le contrôle visuel, sera conjuguée avec des méthodes de percussion indirecte (Mésolithique), un outil intermédiaire, le chasse-lame, étant interposé entre le bloc de matière et le percuteur, ou de percussion par pression (Solutréen)<sup>225</sup>.

Le biface acheuléen (du site de Saint-Acheul, un faubourg d'Amiens<sup>226</sup>), bien établi en Afrique il y a 1,3 million d'années, sera en Europe 500 000 ans plus tard (mais dès 1,5 million d'années en Inde peut-être). Le style Moustérien qui lui succéda au Paléolithique supérieur (de 45 000 à 10 000 ans) fut beaucoup plus cantonné autour de la Méditerranée. Porté par l'Homme de Neandertal - mais pas uniquement : on le rencontre en Afrique du Nord où l'on ne trouve pas de Néandertaliens ; les deux espèces d'hommes ont donc fabriqué les mêmes outils - il s'éteindra avec lui.

---

<sup>225</sup> Voir P. Picq & H. Roche *Les premiers outils*, Paris, Le Pommier, 2004.

<sup>226</sup> La plupart de ces classifications ont été fixées par Gabriel de Mortillet. Sur les débats liés à la typologie des différentes sortes d'outils, voir J. Garanger (Dir) *La préhistoire dans le monde*, Paris, PUF, 1992, chap. II.

Il y a de 40 000 à 30 000 ans, l'Aurignacien marque la présence d'*Homo sapiens* en Europe - c'est lors de cette période qu'apparaît également l'art rupestre. On considère volontiers que les hommes modernes seraient arrivés en Europe porteurs de cette culture propre – ce qui peut sans doute être discuté. L'Aurignacien n'offre en tous cas pas de continuité avec le Moustérien et les deux styles d'outils ont pu coexister sans se mêler : des racloirs moustériens côtoient ainsi des lames aurignaciennes sur le site de Saint-Césaire en France<sup>227</sup>. *Il n'est guère possible d'associer un type humain à un type culturel bien caractérisé.*

Des cas d'acculturation sont également connus, où les Néandertaliens ont visiblement copié les outils d'*Homo sapiens*. Ainsi des styles dit Châtelperronien<sup>228</sup> en France ou Uluzzien en Italie. Les techniques de fabrication devaient néanmoins demeurer largement hétérogènes entre les deux populations, comme si les échanges entre elles s'étaient limités au trafic d'objets. Les Néandertaliens ne semblent avoir véritablement copié les *sapiens* que pour le travail de l'os et de la parure<sup>229</sup>.

Au Paléolithique supérieur, les types d'outils commencent à être géographiquement très diversifiés. Avec l'homme moderne, les pratiques varient de site en site, allant peut-être de pair avec l'apparition de dialectes locaux. Rien qu'en France, on peut définir différentes civilisations par une technique précise : le Gravettien, ainsi, dont les couteaux ont un dos rectiligne et non arqué comme dans le Châtelperronien. Le Solutréen, avec ses pointes à face plane, en feuilles de saule, à crans, dans lequel on voit également apparaître l'aiguille à chas. Il sera remplacé par le Magdalénien, sans guère de continuité entre eux deux. Etc.

Toute modification technique enregistrée sur un site est volontiers interprétée, sinon comme un changement de civilisation, au moins comme un phénomène global devant recevoir une explication elle aussi totale, comme l'arrivée d'un nouveau groupe humain remplaçant ses prédécesseurs sans se mêler à eux ou une diversification radicale des tâches entraînant le développement de nouvelles techniques. La réalité, pourtant, offre un tableau souvent beaucoup plus contrasté<sup>230</sup>.

La plupart du temps, *les mêmes éléments techniques se retrouvent partout mais pas dans les mêmes proportions* : dans le type Micoquien ainsi qui, en France, marque le passage de l'Acheuléen au Moustérien, le débitage Levallois n'est pas absent mais ne compte que pour 2%, les laminaires pour 1,7%, etc. En France, le Moustérien est distingué en différents sous-types régionaux ayant eux-mêmes des "faciès". Or, si beaucoup de sites voient se succéder différents faciès, ce n'est pratiquement jamais dans le même ordre. Nous sommes donc visiblement plus en présence de styles que de genres d'outils.

---

<sup>227</sup> Voir M. Otte *Le paléolithique inférieur et moyen en Europe*, Paris, A. Colin, 1996, p. 213.

<sup>228</sup> Voir D. Baffier *Les derniers néandertaliens. Le Châtelperronien*, Paris, La Maison des Roches, 1999.

<sup>229</sup> Voir J. Pelegrin *Technologie lithique : le Châtelperronien de Roc-de-Combe (Lot) et de La Côte (Dordogne)*, Paris, Cahiers du Quaternaire Ed. CNRS, 1995.

Ces phénomènes ont sans doute été renforcés par la division du travail car, tout de même qu'on peut admettre que certains peintres des gravures rupestres ont pu être des artistes spécialisés, les ateliers semblent porter les traces de compétences différentes pour la taille des pierres. La spécialisation paraît même avoir été nécessaire quand on considère l'énorme travail qu'a représenté la confection des 13 000 perles en ivoire trouvées dans les trois sépultures de Sungir en Russie (28 000 ans).

Au total, au Paléolithique supérieur, de nouveaux types d'outils apparaissent tous les 1 000 ans ou presque et non plus tous les 5 à 10 000 ans comme auparavant - même si l'on a parfois beaucoup de mal à expliquer la variété des formes et même l'emploi précis d'un grand nombre d'articles<sup>231</sup>.

Pour autant que nous le sachions, les pointes d'os apparaissent il y a 34 000 ans, les aiguilles il y a 26 000 ans, l'arc apparaît il y a 20 000 ans et les harpons à barbelures il y a 18 000 ans. Le rythme de l'innovation ne semble ainsi pas inférieur à celui que connaîtront encore le néolithique et même le Moyen Age : domestiqué il y a 5 000 ans, le cheval ne tirera des chars de guerre que 2 500 ans après et il ne fera que cela pendant 2 000 ans. Ce n'est que vers le VII<sup>e</sup> siècle av. JC que les Hittites apprirent à le monter. Déjà connu dans l'Antiquité, le moulin à eau n'acquiert une véritable efficacité qu'au XI<sup>e</sup> siècle, dès lors qu'un arbre à cames garni de dents de bois permet d'utiliser son énergie de manière beaucoup plus libre. Mais cette amélioration ne se généralise en Europe qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Il en est de même pour la charrue, dont Pline l'Ancien, déjà, signalait l'existence en Rhétie (Suisse). Elle n'arrive cependant en Gaule qu'avec les Francs, où elle ne remplacera pas l'araire de manière générale avant le XIII<sup>e</sup> siècle.

Avec la charrue, le labour, bien plus efficace, a dominé le semis direct, qui revient de nos jours avec de nouvelles technologies (car le labour favorise l'érosion des sols et le ruissellement des eaux). Il y a 8 000 ans environ, on commença à utiliser un pieu en bois dit « grattoir », que des animaux de traits pouvaient tirer il y a 6 000 ans environ. Vers 5 500 av. JC, l'Égypte et Sumer inventent le soc de charrue et c'est près de mille ans plus tard, vers 1100, qu'apparaît en Europe la charrue à versoir qui retourne la terre. Ensuite viendront, bien plus tard, les tracteurs, les pesticides (qui permettent moins de labours) et dans les années 1960 les semoirs non labour.

*Ce n'est qu'avec Homo sapiens, ainsi, que la culture devient incontestable* - les instincts vitaux ne sont plus en cause, la découverte et la fabrication d'outils relèvent à l'évidence de savoirs particuliers, transmis de génération en génération et dont le particularisme traduit sans doute l'isolement des groupes humains<sup>232</sup>. Cela, toutefois, ne définit

---

<sup>230</sup> Voir F. Hours *Les civilisations du Paléolithique*, Paris, QSJ PUF, 1982, p. 75 et sq.

<sup>231</sup> Voir A. Leroi-Gourhan *Le petit raclage châtelperronien* in *Le fil du temps*, Paris, Points Seuil, 1983.

<sup>232</sup> Voir F. Sigaut *Comment Homo devint faber*, Paris, CNRS Ed., 2012.

pas encore en propre la culture humaine. *L'apparition entre groupes de même espèce de comportements différenciés que le milieu naturel seul ne saurait expliquer est un signe de culture qui n'est pas propre aux hommes* en effet. En Tanzanie, les chimpanzés plongent une longue baguette dans les fourmilières. Ils l'essuient de l'autre main pour récolter les fourmis qui s'y sont accrochées. En Côte-d'Ivoire, en revanche, les chimpanzés utilisent un petit bâton pour ramasser quelques fourmis à la fois et qu'ils mordillent.

*Enfin, le débitage Levallois marque l'apparition d'une singularité proprement humaine.*

Au total, comme signe d'une spécificité marquant l'humanité des façonneurs d'outils, il ne nous reste donc qu'à guetter la trace incontestable d'une conceptualisation préalable à la fabrication. A ce titre, le biface acheuléen nécessitait déjà une sorte de plan préalable mais la notion de symétrie semble s'être très lentement imposée dans sa réalisation et c'est peut-être ce qu'on nomme le "débitage Levallois" qui fournit un élément véritablement déterminant quant à une incontestable singularité humaine<sup>233</sup>.

Il consiste en ce que la forme de l'outil est définie dans le nucleus avant tout débitage. Le bloc de pierre ainsi est préparé et un simple coup de percuteur suffit à en détacher un gros éclat plat, mince et d'un long bord tranchant. Retouchés au percuteur tendre, les outils acquièrent une silhouette régulière et des arêtes rectilignes. Mieux façonnés et coupant bien davantage, les bifaces peuvent être utilisés pour des tâches qu'on ne pouvait auparavant réaliser que par martèlement ou écrasement, comme le dépeçage des animaux.

En même temps, tout un outillage léger se développe, façonné sur éclats : racloirs, pointes, denticulés. L'outil ainsi n'était plus seulement façonné. Il était imaginé. Il était inventé. Et cela permit de rechercher la plus grande surface possible à partir d'un bloc quelconque de matière.

On ne sait quels hommes découvrirent cette technique apparue il y a 400 000 ans et qui se généralisa 200 000 ans plus tard. Avec elle, en tous cas, s'est généralisée dans la culture humaine l'idée de projets matériels abstraits portés par des séquences gestuelles complexes dont la transmission laisse penser qu'il devait exister, sinon un langage élaboré - ce qui n'était peut-être pas le cas à cette date, nous l'avons dit - au moins des liens sociaux forts et organisés.

*Cet élément culturel déterminant n'a pas été apporté par notre espèce mais par ses précurseurs ainsi que par les derniers erectus peut-être. Neandertal l'a sans aucun doute*

---

<sup>233</sup> Voir J-L. Piel-Desruisseaux *Outils préhistoriques*, Paris, Masson, 1990, p. 27 et sq., ainsi que F. Bordes

connue (mais certains "faciès" des types moustériens l'utilisent très peu, comme le faciès Quina du Moustérien charentien). Et *cela plaide pour une unité des structures mentales du genre Homo tout entier*, alors même qu'il y a 400 000 à 200 000 ans, il n'y avait sans doute, nous l'avons dit, que quelques centaines de milliers d'hommes sur la Terre, dispersés en tout petits groupes isolés. Ce qui frappe de fait au Paléolithique ancien et moyen, c'est l'identité des inventions techniques dans des milieux naturels très différents ou plutôt l'identité des usages recherchés, différentes techniques pouvant être mobilisées<sup>234</sup>.

Le point de savoir si l'on peut distinguer des cultures distinctes avant l'apparition des premiers *sapiens sapiens* est controversé<sup>235</sup>.

\*

#### 4. 1. 16.

*L'affirmation d'une évolution culturelle distincte de l'évolution biologique, dont l'explication néanmoins demeure pendante.*

Le problème cependant est que si une telle pratique témoigne incontestablement - pour la première fois peut-être - du caractère supérieur de l'intelligence humaine, elle ne reçoit par là même aucune explication. Car ce serait ne rien dire du tout que de dire que cela suivit l'augmentation des capacités intellectuelles des représentants du genre *Homo*. Tout comme il serait abusif de laisser croire que cela était naturellement en germe dans les facultés humaines.

Autres explications qui ont été avancées pour rendre compte du développement brusque des pratiques artistiques et techniques il y a environ 50 000 ans : 1) une mutation génétique, se développant alors qu'un hiver volcanique ne permit qu'aux hommes les plus aptes de survivre. 2) Bien qu'on n'en ait pas trace auparavant, ces pratiques ne devaient pas être si nouvelles (des outils complexes n'apparaissent jamais spontanément, la culture est un phénomène d'accumulation) ; ce qui revient simplement à reporter le problème. 3) La rencontre avec les Néandertaliens a précipité l'évolution des hommes modernes – cette dernière explication ayant au moins le mérite (mais c'est le seul) de ne pas expliquer la culture par la nature.

*Pour la première fois, nous sommes placés sans ambiguïté devant un phénomène d'une extrême importance : l'évolution culturelle de l'homme n'est pas liée de façon déterministe à son évolution biologique, au sens où l'on ne peut dire que celle-ci la précède et*

---

*Typologie du paléolithique ancien et moyen*, 2 volumes, Paris, Ed. du CNRS, 1981, I, p. 26 et sq.

<sup>234</sup> Voir F. Bordes *Typologie du paléolithique ancien et moyen*, 1981, p. 21.

<sup>235</sup> F. Bordes qui répond par l'affirmative (*Chronology of paleolithic cultures in France*) s'oppose notamment à L. R. Binford (*Interassemblage variability: the mousterian problem and the "functional" argument*) in C. Renfrew *Explanation of culture change*, London, Duckworth, 1973.

la détermine de manière flagrante et univoque. Au fond, toute la question de l'évolution humaine est là et c'est à quoi nous ramènent également la diversité et l'inégalité de développement des cultures humaines dès les âges préhistoriques.

Car, comme le marque Claude Lévi-Strauss, cette diversité n'entretient aucune relation de cause à effet avec la diversité biologique des populations humaines. On n'explique pas la culture par la race (*Race et histoire*, 1952<sup>236</sup>) et c'est pourquoi *on n'expliquera jamais non plus l'homme par un attribut physique - sa bipédie ou, autre caractère traditionnellement souligné, l'agilité de sa main.*

***La main de l'homme.***

La main a fait l'homme, a-t-on souvent dit. L'esprit est né d'elle et l'esprit, en retour, l'a formée. Car une main telle que celle que possède l'homme ne pouvait manquer de créer un univers inédit, arrachant le toucher à sa passivité réceptive et l'organisant pour l'action<sup>237</sup>. La chance de l'homme fut d'avoir une main pas trop spécialisée, lui fournissant un organe du possible dont les capacités, en s'affirmant, rendirent moins nécessaires les outils faciaux (mâchoire, dentition), libérant le massif céphalique des attaches d'une puissante musculature masticatoire, suggère André Leroi-Gourhan (*Le geste et la parole*, 1964, I).

La main est le propre de l'homme - organe autant que produit du travail, soulignaient déjà les marxistes. Tout ce qui existe autour de l'homme l'est d'abord sur le mode de ce qui est à portée de main, sous la main (*Vorhanden*) - même le soleil, note Martin Heidegger, nommant *Vorhandenheit* la manière d'être de l'étant rencontré immédiatement dans le commerce quotidien<sup>238</sup>.

En un sens, il est vrai de dire que l'agilité de sa main précéda l'homme. La main des primates, en effet, est en général déjà déliée et capable de saisir. Elle possède un pouce opposable aux autres doigts. Ce pouce, cependant, élément essentiel pour la préhension, est encore très court chez les singes supérieurs. Leur main a évolué différemment de la nôtre : pour se suspendre dans les arbres, un long pouce eut été une gêne. Les doigts, en revanche, durent s'allonger en crochet<sup>239</sup>. Chez l'homme, enfin, l'épaule est orientée vers le côté plutôt que vers le haut comme chez les grands singes. C'est un désavantage pour grimper aux arbres mais un avantage pour le lancer.

La main de l'homme n'est donc pas une main de singe perfectionnée. Elle accomplit d'autant moins une lignée animale, d'ailleurs, qu'il n'y a nulle montée régulière vers plus d'aptitude manuelle à travers les espèces animales<sup>240</sup>. Tandis que l'on a parlé d'une régression de l'utilité de nos mains, devenues d'un usage moins essentiel avec le développement des sociétés humaines.

<sup>236</sup> Paris, Gonthier, 1961.

<sup>237</sup> Voir H. Focillon *Eloge de la main* in *Vie des formes*, 1943, Paris, Quadrige PUF, 1988.

<sup>238</sup> Voir J-F. Courtine *Heidegger et la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1990, p. 283 et sq & J. Derrida *La main de Heidegger*, 1985 in *Heidegger et la question*, Paris, Flammarion, 1990.

<sup>239</sup> Voir J. Piveteau *La main et l'homínisation*, Paris, Masson, 1991, p. 29 et sq.

<sup>240</sup> Voir S. Thieffry *La main de l'homme*, Paris, Hachette, 1973.

Comme la bipédie, la main de l'homme tient de trop près à lui, elle témoigne trop de sa singularité pour expliquer celle-ci. D'ailleurs, comme la bipédie, l'agilité de la main et sa capacité de préhension semblent n'avoir été que partielles chez certains des plus vieux ancêtres de l'homme, les Australopithèques. La main servait surtout à la locomotion de l'Australopithèque *afarensis* et semble avoir plus largement perdu cette fonction chez *africanus* ou *robustus* ; au point, selon certains auteurs, de rendre possible la fabrication d'outils<sup>241</sup>.

Comme le souligne André Leroi-Gourhan, l'homme n'a rien d'un singe évolué et il y a quelque chose d'un enfantillage à rechercher quel facteur anatomique, présent chez le singe et accentué chez l'homme, pourrait être à l'origine de leurs différences. Où l'on retrouve une fois encore, peut-on ajouter, les ressorts épiques et dramatiques tellement fréquent lorsqu'on traite de l'homme : il suffisait de si peu pour que le singe soit un homme ou pour qu'il n'y ait point d'homme... Si sa bipédie, la taille de son cerveau ou sa main distinguent l'homme, cela forme un tout qui ne peut être expliqué en partie.

Il serait donc particulièrement intéressant de reformuler le débat qui opposait Anaxagore à Aristote (*Parties des animaux*, IV, 686b-687a). Faut-il dire, comme le premier, que l'homme est le plus intelligent parce qu'il a des mains telles que les siennes ou, comme Aristote, dire que parce qu'il est le plus intelligent l'homme a les mains qui sont les siennes ? Nous ne saurions guère trancher un tel débat - qu'il faut pourtant bien trancher, car c'est ne rien dire que d'affirmer, comme on le fait souvent de nos jours, que les deux propositions sont chacune vraie, soit que la main et l'esprit se sont réciproquement nourris l'un de l'autre.

C'est en effet un lieu commun de dire que, par la culture, l'homme s'est en quelque sorte fait lui-même et qu'en transformant la nature et il a transformé sa propre nature<sup>242</sup>. Toutefois, outre que cela pose la difficile question de savoir comment la culture a pu ainsi s'affranchir de ses bases biologiques<sup>243</sup> – surtout dès lors qu'on ne reconnaît plus la culture comme une réalité strictement humaine – cela ne correspond guère à ce que nous nous autorisons à penser.

On peut définir *a minima* la culture comme la capacité à initier de nouveaux comportements non innés. Selon cette définition, les animaux n'ignorent pas la culture<sup>244</sup>. A partir de 1921, on constata dans le Southampton que des mésanges perçaient le bouchon des bouteilles de lait pour en boire le contenu. Par la suite, ce nouvel usage s'est répandu dans toute la Grande-Bretagne, chez onze différentes espèces d'oiseaux, plusieurs méthodes de

<sup>241</sup> Voir D. Grimaud-Hervé & F. Serre (Dir) *Les australopithèques*, Paris, Ed. Artcom', 1999, p. 105 et sq.

<sup>242</sup> Voir par exemple L. Mumford *Les transformations de l'homme*, 1956 & 1972 (trad. fr. Paris, Payot, 1974).

<sup>243</sup> Voir B. Chapais *Aux origines de la société humaine. Parenté et évolution*, Paris, Seuil, 2017.

percement étant utilisées. Plus précisément, on peut définir la culture comme l'émergence au sein d'un groupe à partir d'un ou de quelques inventeurs de nouveaux comportements standardisés, durables et diffusés par l'intermédiaire d'apprentissages et de traditions. Aucune espèce animale connue, semble-t-il, ne satisfait tous ces critères. Mais en allait-il différemment chez les premiers hommes ?

Si l'homme se produit lui-même, comme on le dit et ce qui correspond à ce qu'on peut entendre par « culture » selon les définitions ci-dessus, on peut comprendre que les traits culturels humains n'ont d'eux-mêmes aucune universalité<sup>245</sup>. Ils sont aussi divers que les hommes qui les font, qui se font. De fait, nous l'avons souvent souligné, les productions culturelles et artistiques des premiers hommes sont fragmentées, locales, conditionnées par une histoire et un milieu particuliers. La diversité culturelle est le principal régulateur d'*Homo sapiens*, affirme Leroi-Gourhan (*L'homme et la matière*, 1943, p. 27 et sq.<sup>246</sup>). Dans l'histoire, aussi bien, les écarts techniques et culturels entre civilisations ont souvent été extrêmes. Le racisme s'alimente de constat. Dès lors, notre époque récuse ce constat et en arrive souvent à dire n'importe quoi. Comme Claude Lévi-Strauss écrivant que « les sociétés primitives ont également eu leur Pasteur » et posant tout à la fois qu'il n'y a pas de progrès continu en histoire mais que si la révolution industrielle n'était pas apparue en Europe, elle serait apparue ailleurs (*op. cit.*, p. 65). En quoi notre époque, soucieuse de n'exclure personne, ne trouve qu'à reconduire les vieux stéréotypes essentialistes et différentialistes du racisme ordinaire.

Or si celui-ci est insoutenable, c'est qu'à travers leur histoire, les sociétés humaines n'ont jamais divergé, au contraire. Certaines sociétés se distinguent fortement des autres mais toujours au cours d'un temps limité. Certes, au cours des temps préhistoriques, les objets produits et les pratiques affichent une singularité frappante selon les lieux mais, tôt ou tard, on les retrouve partout. Mieux même, ils apparaissent parfois de manière quasi concomitante dans différents foyers complètement indépendants. Ainsi l'agriculture semble avoir été inventée en l'espace de quelques milliers d'années dans quatre foyers distincts au Proche-Orient (où certains fruits semblent avoir été cultivés mille ans avant les céréales), en Chine du Nord (avec le riz), au Mexique (avec des courges) et dans les Andes (où les premières traces connues sont celles de piments). Au total, on compte au moins neuf centres indépendants de passage à l'agriculture.

---

<sup>244</sup> Voir D. Lestel *Les origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, 2001 ; D. Guillo *Les fondements oubliés de la culture*, Paris, Seuil, 2019 ; ainsi que B. Latour & S. Strum « The meanings of social: from Baboons to Humans » *Social Science Information* n°26 1987, pp. 783-802 (trad. fr. sur le site bruno-latour.fr).

<sup>245</sup> Voir D. Bourg *L'homme artificiel*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>246</sup> Paris, A. Michel, 1979.

On a voulu expliquer – de manière dramatique, bien entendu ! – l'apparition de l'agriculture par une situation de catastrophe ; un fort assèchement rassemblant autour des points d'eaux hommes, plantes et animaux dans une proximité propice à leur coexistence. Pourtant les conditions liées à l'apparition des premières agricultures il y a de 11 000 à 9 000 ans ne semblent pas avoir été particulièrement marquées par un assèchement général<sup>247</sup>. Tandis que les premiers agriculteurs ne se sont pas contentés de rassembler sous leur garde les plantes et animaux qu'ils avaient sous la main. La plupart des plantes cultivées (blé, maïs, ...) et des espèces animales domestiquées (chèvres et moutons) n'existaient pas comme tels à l'état sauvage.

On a longtemps voulu croire que le passage à l'agriculture ne pouvait que s'accompagner de forts changements institutionnels et sociaux. Mais il y aura des paysans nomades (Mexique, Nouvelle-Guinée) et certains (comme en Suède du Sud, il y a 4 000 ans), redeviendront des chasseurs-cueilleurs.

Finalement, à l'exception de quelques groupes isolés de chasseurs-cueilleurs, l'agriculture a été adoptée par l'humanité entière, loin qu'elle ait pu servir à quelques sociétés pour se séparer des autres. Les hommes sont bien moins divers que les sociétés et ethnies qu'ils forment. *Il y a bien une humanité. Mais il nous est difficile de penser cette dernière car, dès le départ de l'aventure humaine, elle apparaît moins comme une réalité que comme une tendance.*

\*

L'homme est-il le plus intelligent parce qu'il a des mains telles que les siennes ?, comme disait Anaxagore. Ou bien, comme le soutenait Aristote, parce qu'il est le plus intelligent l'homme a-t-il des mains comme les siennes ? Sans doute aimerions-nous aujourd'hui trancher ce débat en épousant le point de vue d'Anaxagore. Le problème cependant, nous venons de le souligner, tient à ce que, dans l'histoire de l'homme, les avancées culturelles n'entrent pas en coïncidence avec l'évolution biologique - en irait-il autrement d'ailleurs qu'il faudrait bien attribuer les inégalités de développement des différents groupes humains tout au long de leur histoire à quelque déterminisme biologique et cela, sans doute, les apôtres du hasard et de la nécessité les plus convaincus n'iraient pas jusqu'à le soutenir. Faudrait-il dès lors rejoindre le point de vue d'Aristote ? Ce serait enfreindre tous les

---

<sup>247</sup> On a parfois fixé d'autres dates au développement de l'agriculture. Colin Tudge fait remonter cette dernière à 40 000 ans et aux Néandertaliens, ce qui a été très contesté (Néandertaliens, bandits et fermiers, 1998, trad. fr. Paris, Cassini, 2002).

dogmes et les interdits de la biologie contemporaine puisque l'homme serait posé d'emblée, à travers ses caractères originaires.

Entre les deux, force est donc de constater que *l'évolution humaine met mal à l'aise la biologie moderne. L'origine de l'homme oblige à penser une véritable évolution - et c'est là paradoxalement tout le problème !* Comment retracer un mouvement de fond qui, malgré les errements, les vicissitudes, semble bien permettre l'émergence d'une vie animale de plus en plus empreinte de créativité ? Comment faire, selon l'expression d'un auteur, l'histoire naturelle de la liberté ?<sup>248</sup>

En ce sens, il est sans doute regrettable que l'homme ne soit pas davantage le prétexte d'une critique de la raison biologique. Songeons seulement, à ce propos, à deux ordres de faits :

- 1) l'extrême proximité génétique de l'homme avec les grands singes, qui rend quasiment incompréhensible de ce point de vue la singularité humaine. De là, certains voudront s'empresse de conclure que l'homme n'a en effet aucune singularité quand le simple bon sens invite seulement à plus d'humilité et de prudence quant aux ressources explicatives de la génétique actuelle.
- 2) Au fondement de la nature humaine, on ne trouve aucun facteur premier, aucune contingence initiatrice. Aussi loin que nous puissions trouver leur trace, l'homme et ses ancêtres *tendirent* à être des bipèdes à gros cerveaux façonnant des outils et cette tendance évolutive s'affermir malgré toutes les vicissitudes qu'aura eu à affronter le genre *Homo*.

Ces caractères, l'homme ne les partage pas - on ne rencontrera pas de singe doté d'une main d'homme *et* marchant sur deux pattes - et aucun d'entre eux ne semble avoir de réelle prééminence sur les autres au sens où il aurait pu les déterminer. *Mais cela, qui dessine une spécificité sans cesse renforcée, c'est-à-dire une tendance générale du genre humain à travers la maîtrise progressive de la bipédie, de la technique, de la pensée symbolique et réfléchie, le tout accompagné d'une encéphalisation sans équivalent dans l'ensemble du règne animal, cela échappe à notre science.* De là, une sorte de double langage dans nombre d'ouvrages tentant de parvenir à une synthèse des connaissances en paléontologie humaine.

Parmi les plus passionnants d'entre eux, ouvrons par exemple celui d'Ian Tattersall *L'émergence de l'homme. Essai sur l'évolution et l'unicité humaine* (1998<sup>249</sup>).

---

<sup>248</sup> Voir P. Karli *Le cerveau et la liberté*, Paris, O. Jacob, 1995.

<sup>249</sup> *op. cit.*

L'auteur, bien entendu, de manière politiquement correcte, se doit de rejeter tout finalisme. Aussi nous est-il maintes fois rappelé que notre genre n'a connu aucune évolution irréversible, si de nombreuses péripéties, en revanche, ont sans cesse ballotté son destin (chap. III). A chaque apparition d'une espèce nouvelle, le résultat était totalement inattendu, fruit d'une combinaison nouvelle de traits produits au hasard, etc.

Nous avons ailleurs signalé combien ce credo de l'évolutionnisme contemporain a fini sans s'en rendre compte par rompre avec l'idée même d'évolution pour retrouver un transformisme pré-darwinien et même pré-lamarckien, proche en fait de celui d'un Maupertuis (voir 3. 2. 4. & 14.). Or c'est dans le cas de l'homme sans doute que de telles formules paraissent les plus surprenantes quand on lit en regard, quelques lignes plus loin, que personne ne comprend exactement pourquoi l'accroissement du cerveau et sa complexification ont représenté un phénomène constant, bien que se produisant par sauts de spéciation (l'auteur se rallie à la théorie des équilibres ponctués, voir 3. 2. 12.), dans la longue histoire évolutive des primates en général (pp. 258-259).

Alors pur hasard ou évolution ? Les formules consacrant le tout puissant hasard évoquent de plus en plus, dans nombre de livres de biologie contemporains, ces ouvrages des siècles passés où après avoir clamé la sainte orthodoxie religieuse, on pouvait enfin exposer à loisir les hérésies allant à l'encontre des dogmes les mieux établis...

Il ne s'agit pourtant absolument pas de croire qu'en l'état actuel des choses telle ou telle "autre" théorie expliquerait mieux l'homme. *Il s'agit seulement de reconnaître qu'on ne pourra prétendre être en mesure d'expliquer scientifiquement l'hominisation, tant que deux zones d'ombres continueront à masquer la scène sur laquelle l'homme apparaît. La première de ces zones d'ombre tient, nous l'avons dit, au fait d'une tendance. Dès les premiers fossiles que nous pouvons trouver, l'humanité semble déjà là, au point d'orienter le travail du paléontologue. Elle est, dans un crâne ou une mâchoire fossiles, le raccourcissement de la face et du museau, la réduction des dents antérieures et l'augmentation de la dimension des molaires, leur revêtement épais, etc. Dès l'origine, nous avons bien affaire, semble-t-il, à une lignée d'hommes, même si elle est buissonnante. Cependant, une tendance se constate mais n'explique rien. Parler de tendances, en regard des origines de l'homme, c'est ainsi une autre façon de souligner que nous ne savons pas rendre compte de l'hominisation.* Souvent, la science moderne voudrait qu'une contingence ou une série de hasards, seules, y aient présidé. Cela pourtant ne saurait suffire car cela, loin d'évacuer le finalisme des tendances, ne peut que

revenir à reconnaître, sans le dire, que la nature n'a pu que susciter l'homme et ne l'a pas fait. Le hasard révèle peut-être en effet mais il ne crée rien.

*Car de fait, c'est là l'autre grande zone d'ombre, tous les prédécesseurs d'Homo sapiens sapiens ne font – aussi loin que nous puissions en juger - au mieux qu'annoncer d'assez loin les aptitudes de ce dernier pour le langage, l'intelligence du monde, l'art. Les hommes modernes introduisent, en quelques milliers d'années, de nettes ruptures et non de simples améliorations sporadiques, ce qui, une fois encore, échappe à nos catégories - sauf à être assez naïf pour croire qu'on explique quoi que ce soit en invoquant à ce propos quelque mutation génétique<sup>250</sup>. L'influence d'événements climatiques sur des petites populations isolées aura pu fortement jouer sur l'évolution génétique, suggère-t-on volontiers de nos jours. Nous revoilà dans l'épopée : l'homme est un accident et le hasard a été miraculeux.*

*Sapiens sapiens n'apporte peut-être pas tant une nouvelle nature – qu'il faudrait expliquer par quelque recombinaison génétique ou quelque facteur physique – qu'il ne donne au sein du genre Homo une prééminence à la culture ; nous invitent dès lors à reconnaître celle-ci d'abord comme un vecteur d'originalité et d'altérité, ensuite comme un facteur épigénétique de réorganisation de la nature : le déploiement de l'intelligence faisant le cerveau ainsi, tout autant que ce dernier permettant l'émergence de l'intelligence. Une continuité de nature et une altérité de culture par rapport aux autres espèces d'hommes, voilà peut-être ce qui nous caractérise et que l'on n'expliquera pas seulement par un fait de nature. A partir de là, cherchez l'homme !*

En regard, en fait d'explication de l'hominisation, nous nous contentons généralement de montrer comment ont pu être mobilisés des possibles que l'homme portait en lui. Nous retraçons une épopée. Par-là, nous n'expliquons pas l'homme mais consacrons sa singularité. Nous cherchons à ce titre comme un facteur déclenchant à partir duquel les principaux traits humains non pas devaient mais pouvaient suivre. Nous pensons être quittes de tout finalisme ainsi. *L'homme n'a toujours pour nous, cependant, que le statut d'un simple fait.* Nous ne savons finalement le caractériser que par son existence. Au point qu'il puisse paraître que seul l'homme existe.

\*

\* \*

---

<sup>250</sup> Voir par exemple S. Mithen *The Prehistory of the Mind, the cognitive Origins of Art and Science*, New York,

